U d'/of OTTAWA
39003003198024

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/femmeousabrethet00park

à mon excellent ami
Alfred Pelland.
Souvenir bien cordial
Le traducteur
N. Le Jeune

Quebec, 26 août 1908

FEMME..

OU

SABRE...

(The Trail of the Sword)

PAR

GILBERT PARKER

Traduit de l'anglais par N. LeVASSEUR

QUEBEC
IMPRIMERIE FRANK CARREL

1898

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

Enregistré au bureau du Ministre de l'Agriculture, Ottawa, conformément à la loi du Parlement du Canada, de 1893, par Frank Carrel.

PR
5132
J74
1898
ex 2

DEDICACE.

Mon cher père,

Un jour, il y a de cela plusieurs années, dans un moment de découragement, vous ne pûtes vous empêcher de dire que je ne serais rien autre chose qu'un misérable avocat. Ceci vous était probablement resté sur le cœur, car, plus tard, vous me dirigiez sérieusement du côté de Paley et des Trente-neuf articles. Pourtant, je savais bien que, dans votre âme de soldat, vous espériez vraiment, mais bien inutilement, hélas! me voir en tunique écarlate avec baudrier blanc, l'épée au poing, comme vous étiez vous-même au temps de jeunesse et d'âge mûr. Je vous ai désappointé en tout, car je n'ai jamais eu ni factum ni client ; ce fut un autre de vos fils qui réalisa vos espérances de soldat. Cependant, pour excuser un peu et, j'ose presque l'espérer, justifier ce qui a pu vous sembler entêtement de ma part, je vous envoie aujourd'hui cette histoire d'un soldat anglais et de la "dame de ses pensers" : elle a comme fond de tableau la vieille cité de Québec, dont vous arpentiez les remparts il y a quelque soixante ans, et comme décors, ces rudes combats qui, grâce à la Providence et à James Wolfe, ainsi que je vous l'ai déjà entendu dire, ont donné à l'Angleterre la meilleure de ses possessions.

Vous trouverez à redire, j'en suis sûr, à la façon dont je conduis mes campagnes ; mes anachronismes vous agaceront ; mais je vous prie de vous rappeler qu'il y a longtemps, mon imagination, bien jeune encore, se trouva fort perplexe, lorsque je vous entendis raconter com-

ment une douzaine d'ennemis se trouvèrent cernés, par vous seul, et conduits prisonniers aux quartiers généraux. "Cernés" demandait assurément explication. Tout de même, le fait me met à l'aise aujourd'hui, et j'en profite.

Vous étiez, et ici je précise, vous étiez, dis-je, une fameuse lame. On raconte encore des histoires légendaires sur votre compte, à propos d'une rencontre avec un hercule de Dublin. Eh bien! au dernier chapitre de cette histoire vous trouverez le récit d'un duel qui vous rappellera ceux du commencement du siècle, alors que vous aviez le sang ardent et le bras prompt à la riposte. Vous ne croiriez pas aux détails de la scène, si je ne vous avais déjà dit que si la voix est celle de Jacob, la main est celle d'un autre. Les bons tireurs ne sont pas si nombreux aujourd'hui dans l'armée et hors des rangs, pour que, dans le nombre, le nom de Walter Herries Pollock vous ait échappé. De sorte que si vous vous querellez avec quelqu'un, que ce soit avec Esaü; ce que je regretterai tout de même, malgré toutes les raisons que j'aurai de lui en être reconnaissant.

Mon cher père, vous cheminez plein de santé et d'un pas allègre dans la vie, à mi-chemin entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix; qu'un siècle couronne votre bonne et honorable existence; tel est mon vœu, tel est mon espoir.

Votre fils affectueux,

GILBERT PARKER.

NOTE.

—

Les acteurs de ce petit drame jouent leur rôle sur la vaste scène d'un nouveau continent, il y a deux cents ans. Des despotes occupaient les trônes de France et d'Angleterre ; despotes étaient aussi ceux qui les représentaient sur l'Hudson et le Saint-Laurent, mais avec plus de chances et un but plus louable.

Au Canada, Frontenac, avec son intendant et son conseil, maintenait sous une main de fer le clergé, quand celui-ci contrecarrait ses plans, tour à tour cajolait et combattait les sauvages, faisait la traite avec eux, et se plaisait à entretenir une querelle avec le gouverneur anglais de New-York. Tous deux se disputaient l'amitié des Iroquois d'une part, et le traffic de l'Ouest de l'autre. Les Français, commandés par des hommes comme La Salle, avaient établi des comptoirs du côté de l'Ouest jusqu'aux grands lacs et au-delà de la rivière Missouri, puis du côté du nord jusque sur les rives de la baie d'Hudson. Ils faisaient la

traite, se battaient, puis s'adonnaient à la débauche, grisés qu'ils étaient par l'esprit d'aventure ; pionniers superbes, colons de la pire espèce. Plus tard, sur leurs pistes, parurent les Anglais et les Hollandais, gens lents au butin, mais solides de poigne ; pas aussi téméraires comme aventuriers, ni aussi adroits dans l'intrigue, mais aussi amoureux du coup de feu ; moins habitués à la vie des bois, mais connaissant mieux l'art de gouverner.

Il n'y avait pas de grandes relations d'amitié entre les colons rivaux, et les Français étaient aussi rares à Manhattan Island, que les Anglais sur les hauteurs de Québec, excepté comme prisonniers.

SOMMAIRE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Chapitre		Page
I	Envoyé extraordinaire	1
II.	Menaces de renégat	12
III.	Apparition	28
IV.	Sabres au clair	39
V.	Projets de vengeance	49
VI.	L'enlèvement	57

DEUXIÈME ÉPOQUE.

VII.	Amis en conseil	72
VIII.	Concours d'évènements	97
IX.	Sur le sentier de la guerre	109
X.	Qui vive !	116
XI.	Chez une tribu étrange	131
XII.	Hors de trappe	141

TROISIÈME ÉPOQUE.

XIII.	Visite inattendue	156
XIV.	En mer	172
XV.	Entre brigands	179
XVI.	A la recherche du trésor	196
XVII.	Message d'amour	209
XVIII.	Epouse	216

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Chapitre. Page

XIX.—La voix du sang 225
XX.—Un traquenard 248
XXI.—En mission de paix 254
XXII.—De charybde en scylla 266
XXIII.—Au bord du malheur 270
XXIV.—Épées au fourreau 275

FEMME OU SABRE

(THE TRAIL OF THE SWORD)

Premiere Epoque

CHAPITRE I

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

Par une après-midi d'été, un jeune homme de haute stature et de bonne mine, s'arrêtait en plein New-York et demandait le chemin de la résidence du gouverneur. Minces ne furent pas la curiosité qu'il provoqua et l'étonnement qu'il produisit une fois en présence de celui-ci. On l'avait annoncé comme envoyé de Québec.

—Encore quelqu'insolence du comte de Frontenac, s'était écrié le vieux Richard Nicholls, en donnant un coup de poing sur la table.

Pendant quelques minutes, il se consulta avec le personnage qui était avec lui dans la pièce.

—Faites entrer ce monsieur-là, dit-il enfin.

Dans l'antichambre, l'envoyé de Québec était occupé à enlever avec un fichu la poussière de ses grandes guêtres. Il n'avait pas plus de dix-huit ans, et sur sa

figure c'était à peine si l'on pouvait découvrir un brin de moustache ; mais il était droit de taille ; sa désinvolture était aisée ; son air d'assurance, son regard vif et perçant, sa bouche un peu grande mais ferme, tout cela prêtait à sa personne un air mâle, tout à fait en harmonie avec la mission dont il était chargé. On l'avait laissé seul, et son premier mouvement avait été de pirouetter sur ses talons et d'examiner la place d'un coup d'œil rapide. Ce fut un mouvement pour ainsi dire mécanique, qui ne trahissait ni crainte ni intention d'espionnage. Sur l'arc de ses lèvres, dans ses yeux de temps à autre demi-clos, se reflétait un air un peu gouailleur, particulier aux gens d'âge mûr plutôt qu'aux adolescents ; déjà même au dix-septième siècle, les jeunes gens se prenaient parfois au sérieux.

Au moment où il contemplait par la porte toute grande ouverte la radieuse journée qu'il faisait, une jeune fille parut au milieu de tout ce soleil, fit de la main en riant un geste à quelqu'un au loin, et entra dans la maison. D'abord, elle ne vit pas le jeune homme ; ses regards étaient restés fixés du côté d'où elle était venue. Le jeune homme ne put deviner où elle regardait ; le fait, d'ailleurs, ne piqua pas non plus sa curiosité. Jeune comme il était, il était plutôt disposé à se laisser absorber par un joli coup d'œil. Il y avait une grâce délicieuse dans les mouvements de la jeune fille, quelque chose de savoureusement piquant dans les contours de sa nuque, une réserve charmante dans tous ses gestes. Pour lui qui venait de quitter la rude

Une jeune fille parut au milieu de tout ce soleil.

existence des bois, le spectacle sembla être comme un coin d'une bienheureuse Arcadie, quoique l'Arcadie, il l'eût plutôt dans les veines que dans l'esprit. Le jeune seigneur avait passé plus d'heures avec son fusil qu'avec le latin ; il voyait plus souvent le garde-chasse, son vassal, que son précepteur qui, lui, était trop pénétré des devoirs de sa mission pour changer d'allures. Il ne pensa pas à remettre en ordre les dentelles un peu fanées de son jabot, ni à rajuster sa tenue ; il cessa seulement de secouer le fichu qu'il tint tout déployé, en restant un pied appuyé sur le banc. Un sourire erra sur ses lèvres, et son regard prit une lueur de fine raillerie. Il entendit la jeune fille dire d'une voix étrangement douce, au moment où elle se tourna de son côté :

—Folie ! Enfantillage ! mon pauvre ami.

Du coup, il apprit que le joli minois s'adressait à quelqu'un de son sexe à lui.

Se trouvant soudain face à face avec lui, elle jeta un léger cri de surprise. Leurs regards se rencontrèrent. De suite, il exécuta le salut le plus soigné qu'il eût fait de sa vie. Elle s'inclina avec une gracieuse courtoisie, et se prit à rougir à la pensée que l'étranger avait pu s'apercevoir de ce qui venait de se passer ; mais le jeune homme avait la physionomie si franche, si ouverte, qu'elle s'arrêta, au lieu de se précipiter dans les appartements du gouverneur, comme elle avait paru d'abord en avoir l'intention. Dans le mouvement qu'elle fit, le ruban de sa coiffure se dénoua en glissant sur son

épaule, et son chapeau tomba sur le parquet. Instantanément le jeune homme le ramassa et le lui rendit. Ni l'un ni l'autre n'avait encore articulé un seul mot; c'était comme le deuxième acte de la pantomine qui venait de se jouer à la porte.

Comme s'ils eussent tous deux, à ce moment là, réalisé la drôleté de la situation, ils se prirent à rire, et et elle lui dit tout naïvement :

—Vous êtes venu faire visite au gouverneur ? Vous êtes Français, n'est-ce pas ?

Ce à quoi, le jeune homme, lentement, avec mesure, répondit en anglais :

—Oui, mademoiselle, je suis venu du Canada pour voir Son Excellence. Me permettriez-vous de vous demander de parler français ?

—S'il vous plaît, non, dit-elle en souriant. Votre anglais est bien meilleur que mon français. Mais il me faut m'en aller. Ce disant, elle se dirigea vers la porte de la chambre du gouverneur.

—Ne vous en allez pas maintenant, dit-il. Dites-moi, êtes-vous la fille du gouverneur ?

Elle s'arrêta, la main sur la porte.

—Oh ! non, répondit-elle ; puis, sur un ton légèrement badin :

—Etes-vous le fils d'un gouverneur, demanda-t-elle ?

—Je voudrais l'être, répliqua-t-il, car alors il y aurait un nouvel intendant, et Nick Perrot deviendrait membre du conseil.

—Qu'est-ce que c'est qu'un intendant ? interrogea-t-elle, et qui est Nick Perrot ?

—Bien ! dit-il. Un intendant, c'est un monsieur que le roi Louis nomme pour ennuyer le gouverneur et les seigneurs du Canada, et pour entraver la traite. Quant à Nicolas Perrot, c'est un superbe garçon et un grand coureur de bois ; tantôt c'est le gouverneur, tantôt c'est l'intendant qu'il tire d'embarras. Perrot est un fameux guerrier, et de plus, c'est mon ami.

Il dit tout cela, sans pose, mais sur le ton d'une noble fierté et avec tout l'enthousiasme de ses dix-huit ans, que relevaient encore l'éclat de son regard et la franchise de ses manières.

— Qui vous a amené ici ? demanda-t-elle timidement. Vos gens sont-ils là dedans avec le gouverneur ?

Il sentit la fine pointe de raillerie qu'il y avait sous cette question. Il était si naturel pour elle de penser qu'il n'était venu aucunement voir le gouverneur par affaire, mais qu'il avait tout simplement accompagné quelqu'un. Tout de même, ce point d'interrogation ne l'avait guère flatté. Il se mit à se pincer le menton d'un air assez embarrassé. Elle remarqua sa main large, mais bien formée, ou plutôt elle s'en rappella dans la suite. Puis, tout en caressant sa rapière, il répondit avec une assurance parfaite, quoique le rouge lui fût un peu monté aux joues :

—Le gouverneur, dit-il, doit avoir d'autres hôtes qui ne sont pas de mes gens ; car il fait bien longtemps faire antichambre à un envoyé du comte de Frontenac.

Avec une naïveté toute enfantine, les yeux brillants d'étonnement, et une émotion qui lui empourpra la figure, elle fit un pas vers lui.

—Ça n'est pas possible, dit-elle, vous ne me direz pas que vous êtes venu comme ça, fin seul, de la part du comte de Frontenac ?

—Je vous dirai cela, répondit-il, piqué et charmé tout à la fois, lorsque j'aurai vu le gouverneur.

—Ah ! fit-elle avec douceur et gentillesse. Eh bien ! je saurai tout en même temps que le gouverneur, et elle disparut dans la chambre de celui-ci.

Elle venait à peine d'y entrer, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et le domestique, un Ecossais, vint dire au jeune homme que Son Excellence était prête à le recevoir. Il partit d'un pas léger, puis tout à coup s'arrêta. Un sentiment d'inexplicable timidité l'avait empoigné soudain. Ce n'était pas pourtant la première fois qu'il se présentait devant un vice-roi, mais la situation n'était pas ordinaire : il se trouvait en pays étranger, chargé d'une ambassade qui lui était échue par accident ; outre cela, la présence de la jeune fille l'avait pour un instant désorienté de la gravité de sa mission. Toutefois, si l'adolescent timide avait reparu un instant, durant le moment d'hésitation qui lui arriva, l'homme reprit le dessus.

Il n'avait pas le teint brun de ceux de sa nation, mais plutôt celui du Saxon, avec une abondante chevelure noire bouclée.

Même à cette époque féconde en actes de bravoure, on pouvait à coup sûr lui prédire une brillante carrière.

Et même, malgré le regard de mépris que l'Ecossais dans l'entrée lui lança de loin,—c'est comme cela, du reste, que celui-ci regardait tous les Français, qu'ils fussent beaux ou laids, bons ou méchants,—il mit de côté toute hésitation et entra dans la chambre du gouverneur. Le colonel Nicholls vint au devant de lui et, soudain, s'arrêta complètement ahuri. Se retournant du côté de la jeune fille :

—Jessica, lui dit-il à voix basse, quelle étourdie que vous êtes !

La jeune fille se tenait appuyée les deux mains sur le dos d'un fauteuil, le menton juste en ligne avec la tête du meuble. Elle avait dit au gouverneur que le comte de Frontenac lui avait envoyé un vieillard infirme et que, ennemi ou non, il ne devait pas faire attendre plus longtemps le vieux avec son bras en écharpe et la tête couverte d'un bandeau. Près d'elle, gravement assis à une table, était un membre du conseil du gouverneur ; il s'appelait William Drayton. Le conseiller lui montra le doigt d'un air de reproche, puis sa figure s'illumina d'un bon sourire.

—Fi ! fi ! jeune fille, murmura-t-il.

Le gouverneur s'était remis de sa surprise en voyant que l'envoyé paraissait être un jeune homme de qualité et de bonne naissance. Il lui donna une assez cordiale poignée de main, en lui disant :

—Je suis heureux de vous recevoir, Monsieur.

Et il lui fit signe de s'asseoir.

—Je vous en prie, prenez un siège, ajouta-t-il, et voyons le message que le comte de Frontenac m'envoie. Mais, auparavant, voudriez-vous me dire votre nom et votre rang ?

Le jeune homme mit la main dans son pourpoint et en tira une liasse de papiers qu'il remit au gouverneur, en lui disant en anglais—car celui-ci s'était jusque-là exprimé en français, langue qu'il avait apprise dans l'armée française durant un séjour à la cour de France :

—Excellence, mon nom est Pierre Le Moyne d'Iberville, fils de Charles Le Moyne, l'un des seigneurs du Canada dont vous avez dû entendre parler (le gouverneur fit signe que oui). Ce n'est pas moi, mais mon père qui avait été chargé par le comte de Frontenac d'une mission auprès de vous, pour discuter la question de notre trafic dans le Far West, et de nos relations avec les Iroquois.

—Exactement, interrompit le vieux William Drayton, en jouant des doigts sur la table ; et, sur mon âme ! c'est là une démarche bien avisée.

—Hum ! dit le gouverneur, je connais assez bien votre père. Rude batailleur, honnête homme, à ce qu'on dit. Mais, continuez, Monsieur Le Moyne d'Iberville.

—On m'appelle d'Iberville tout simplement, dit le jeune homme. Mon père et moi nous partîmes de Québec avec le brave Nick Perrot, le coureur de bois.

—Oui, oui, je le connais aussi lui, interjeta le gouverneur; un luron qui vaut son pesant d'or, pour le comte de Frontenac.

—Et pour la tête duquel le comte de Frontenac offrit de l'or dans le temps, riposta d'Iberville avec un sourire.

—Bien répliqué, observa le vieux William Drayton en faisant un petit signe d'intelligence du côté de la jeune fille; celle-ci, de derrière le fauteuil, regardait toujours le jeune homme de sa paire d'yeux brillants et narquois.

—Il y a six jours, reprit d'Iberville, une bande de vos sauvages nous tomba dessus. Nous aurions certainement pu laisser nos chevelures entre leurs mains, mais il arriva que mon père fut blessé, que je me tirai sain et sauf de cette rencontre, et que nous eûmes la satisfaction de débarrasser Votre Excellence d'une demi-douzaine de ces sacripants.

Le gouverneur haussa les sourcils, mais ne dit rien. La figure de la jeune fille, derrière le fauteuil, était devenue sérieuse.

—Il s'agissait alors de décider qui, de Perrot ou moi, porterait le message du comte de Frontenac. Perrot savait le chemin, moi je l'ignorais. Perrot connaissait aussi les sauvages.

—Mais Perrot, interrompit le gouverneur, d'un ton légèrement cassant, eût été simplement un porteur de dépêches; tandis que vous, vous êtes une sorte d'am-

bassadeur. Sur mon âme ! oui, une sorte d'ambassadeur, ajouta-t-il d'un ton légèrement goguenard, tout jeune que vous puissiez être.

—Ce fut aussi la pensée de mon père et la mienne, répondit froidement d'Iberville. Il y avait là mon père à soigner jusqu'à ce qu'il fût rétabli de sa blessure. Il pouvait retourner et se rendre jusqu'à Québec. En sorte que nous pensâmes qu'il valait mieux que Perrot restât avec lui. Il fallait qu'un Le Moyne se présentât, et un Le Moyne est venu.

Le gouverneur était plus impressionné qu'il ne le paraissait. On était en temps de paix ; mais le voyage de ce jeune homme au milieu des guerriers sauvages et des maraudeurs anglais, qui prisaient le scalp d'un Français comme un trophée, constituait une aventure bien difficile et bien hasardeuse. Sa réponse fut cordiale, et ses doigts palpèrent le sceau du paquet de dépêches.

A ce moment là, la jeune fille lui toucha le bras.

—Je sais son nom, dit-elle à l'oreille du gouverneur, mais il ne connaît pas le mien.

Le gouverneur lui tapa affectueusement la main, puis se redressant :

—Bien ! bien ! dit-il, j'ai oublié cette jeune fille ; je ne peux pas toujours me rappeler qu'elle a maintenant quinze ans bien comptés.

Se levant de son siège, et prenant l'air de gravité et de courtoisie que comportait la circonstance :

—Monsieur d'Iberville, dit-il, permettez-moi de vous

présenter Mademoiselle Jessica Leveret, la fille de mon excellent et honorable ami, absent en ce moment, l'Honorable Hogarth Leveret.

Le gouverneur et son conseiller se retirèrent ensuite dans l'embrasure d'une fenêtre pour discuter, épaule à épaule, le message du comte de Frontenac ; d'un autre côté aussi, épaule à épaule, dans l'embrasure d'une autre fenêtre, se trouvèrent d'Iberville et Jessica Leveret.

Et ce qui se passa entre eux deux, à ce moment là, quoiqu'il eût été impossible de le deviner, devait avoir autant de conséquences pour les colonies de la France et de l'Angleterre en lutte alors dans le Nouveau-Monde, que les délibérations des deux autres graves personnages dans l'embrasure de l'autre fenêtre.

CHAPITRE II

MENACES DE RENEGAT.

D'Iberville avait l'habitude de la société des femmes. Alors même qu'il était tout jeune garçon, par suite de la position notable qu'occupait son père dans la colonie, et au milieu de l'aisance et du joyeux entrain de la vie à Québec et à Montréal, il avait attiré l'attention ; ce qui était autant un gage pour l'avenir qu'une note caractéristique pour le présent. Et, cependant, au milieu de tout cela, il était plutôt sensible à la rude poignée de main d'un simple soldat qui avait servi au régiment de Carignan-Salières, ou encore à l'accueil et aux histoires des coureurs de bois comme Du Lhut, Mantet, La Durantaye et plus particulièrement son ami Perrot, chef de coureurs de bois. A vrai dire, ce qu'il avait surtout dans les veines, c'était le sang du guerrier et de l'aventurier. Sous la direction de son précepteur, le bon Père Dollier de Casson, il n'avait jamais pu souffrir les classiques, excepté par considération pour Hector, et autres sujets de même pâte ; quant à sa connaissance de la langue anglaise que son père l'avait vivement

pressé d'apprendre,—car lui-même avait éprouvé combien elle lui manquait dans ses rapports avec les traiteurs anglais et hollandais — elle ne lui était venue qu'à mesure qu'on lui donnait du Shakespeare et du Raleigh à étudier.

La jeune fille se prit bientôt à le regarder en riant.

—J'ai été grande voyageuse, dit-elle, et j'ai beaucoup étudié. Je suis allée à l'ouest jusqu'à Albany et au sud jusqu'à la Virginie, avec mon père qui, vous l'ignorez peut-être, est en ce moment en Angleterre. Partout on m'a dit que les Français étaient des gens audacieux, au teint brun, avec de grands yeux noirs, de jolies perruques, de fines dentelles, et une certaine façon de saluer et de débiter des compliments ridicules ; qu'il ne faut pas se fier à eux, qu'ils ne se battent pas, excepté dans les bois, où il y des arbres dans lesquels on peut toujours grimper. Mais je vois que tout ça n'est pas tout à fait vrai ; car vous n'avez pas le teint brun, vos yeux ne sont ni grands ni noirs ; quant aux dentelles on ne vous en voit guère, et, vous ne faites pas de compliments.

—Je vais m'y mettre de suite, interrompit-il.

—On doit avoir une certaine confiance en vous, continua-t-elle, car le comte de Frontenac ne vous aurait pas envoyé, et, dites-moi.. ....., vous battriez-vous, si vous en aviez l'occasion ?

Jamais femme n'avait encore parlé de la sorte à d'Iberville. Son air d'innocente raillerie, de naïve imper-

tinence, portant le cachet charmeur d'une éducation soignée, son franc oubli de toute formalité, tout contribua à l'impressionner et, à l'intéresser vivement. L'élégance et la finesse de sa conversation ne lui causèrent pas grand'surprise néanmoins ; car, à Québec, les jeunes filles de son âge étaient fort soigneusement élevées dans la connaissance des langues et des arts, grâce à l'illustre évêque de Laval et à la sœur Marie de l'Incarnation.

Un sourire erra sur ses lèvres ; ce fut là pour l'instant toute sa réponse. Il avait un tempérament prompt et bouillant qui, cependant, n'avait jamais encore été sérieusement mis à l'épreuve. Il était habitué à regarder toutes les choses de la vie avec tant de sérénité de cœur et d'esprit, il éprouvait un charme si vif à vivre, que là où il se trouvait personnellement en scène, il eut été bien difficile d'arriver à chatouiller sa vanité. Aussi, ce fut sans vivacité et du ton le plus naturel qu'il répondit :

—Mademoiselle, vous aurez peine à y croire sans doute, mais il ne m'a pas encore poussé d'ailes, et la marche d'ici au Château Saint-Louis n'est pas commode.

—Embuscades d'Iroquois, hasarda-t-elle en souriant ?

—Oui, répliqua-t-il, avec aussi un ou deux guet-à-pens dressés par des brigands d'Anglais.

Pendant ce temps-là, les regards d'Iberville s'étaient machinalement portés entre les deux personnages à la fenêtre, à l'autre bout de la chambre, et le jardin que

lui et Jessica s'étaient amusé à regarder. Soudain, il fit un mouvement et se mit à siffler entre les dents : ses paupières s'abaissèrent légèrement, et sur sa figure se peignit un air de contrariété qui le rendit plus intéressant encore.

—Est-ce possible ? articula-t-il dans les dents ; mais, c'est Radisson. Aussi vrai que j'existe, c'est lui.

Il venait de voir un individu traverser un coin du jardin. C'était un homme trappu, à la barbe noire, aux cheveux de même couleur, mais plats, avec des boucles de cuivre aux oreilles, des guêtres de peau de caribou, c'est-à-dire tout l'accoutrement particulier aux coureurs de bois français.

D'Iberville n'avait pu faire que l'apercevoir, mais le sinistre profil ne devait jamais s'effacer de sa mémoire. L'individu avait disparu instantanément. La jeune fille ne l'avait pas vu ; elle était alors occupée à observer son compagnon. Elle dit tout aussitôt, en frottant du bout de ses doigts la manche du pourpoint de d'Iberville qui était resté les yeux fixés sur le point où l'individu avait disparu :

—C'est étonnant. Maintenant, vous avez l'air de vouloir vous battre. Vous paraissez féroce, féroce, tout comme le gouverneur lorsqu'il a pris un espion français.

Se tournant vers elle :

—Pardon ! rétorqua-t-il avec une légère pointe d'ironie, maintenant je vais avoir l'air aussi joyeux que le gouverneur, lorsqu'un traître vient le trouver.

Il prononça ces paroles à haute voix, à dessein, afin d'être entendu et du gouverneur et du conseiller. Le gouverneur se tourna brusquement du côté de d'Iberville. Le timbre vibrant de la voix du jeune homme, la téméraire bravade du jeune et bouillant envoyé, lui avaient retenti aux oreilles. Il avait encore à la main la lettre du comte de Frontenac. S'avançant du côté de d'Iberville :

—Vos paroles, Monsieur, sont-elles dites pour que je les entende ? interrogea-t-il. Parliez-vous de moi ou de votre gouverneur ?

—Excellence, répondit d'Iberville, je pensais à un nommé Radisson, un traître, et c'est à vous-même que je faisais allusion.

Le gouverneur s'était exprimé en français et c'est aussi en français que d'Iberville lui avait répondu. La jeune fille et Drayton suivirent la conversation avec difficulté. Jessica fit un signe d'intelligence à son compagnon de détresse. Celui-ci toucha le gouverneur au coude :

—Allons-y donc en anglais, si Monsieur le permet, dit-il ; il le parle très bien.

Le gouverneur essayait de dissimuler sa colère. Il avait bien souhaité la bienvenue à l'envoyé du comte de Frontenac, mais il lui sembla qu'il serait peu digne de sa part de tolérer les insinuations d'un jeune imberbe.

—Je dois, reprit-il, vous le dire franchement, Monsieur d'Iberville : il ne me convient pas de trouver une

provocation dans vos paroles ; et je doute fort que votre père, s'il était ici, oserait parler avec autant de sans-gêne. Mais je suis pour la paix et la bonne humeur, quand je le puis. Si vos gens, lassés de la domination de Louis de France, se mettent sous le gouvernement paternel du roi Charles, que puis-je y faire ? Quant à cet homme, Radisson, qu'en voulez-vous ?

D'Iberville avait repris maintenant son aplomb ordinaire. Il accepta gracieusement la rebuffade et répliqua avec franchise :

—Radisson est un proscrit. Un jour, il attenta à la vie du comte de Frontenac. Puis il livra une bande de nos traiteurs aux mains des Iroquois. En sous main, il envoya des Hollandais exterminer les sauvages de l'Ouest qui, chargés de leurs fourrures de l'année, venaient faire la traite avec nos marchands. La paix règne entre votre colonie et la nôtre. Est-il juste alors d'abriter chez vous un pareil misérable ? On a dit à Québec, Excellence, que de telles gens ont mangé à votre table.

Pendant que d'Iberville parlait, le gouverneur avait paru furieux, mais son humeur changea bientôt, et il se prit à admirer la hardiesse du jeune homme.

—Sur mon âme ! Monsieur, dit-il, vous êtes conseil, juge et jury tout ensemble. Mais je ne discuterai pas ce point-là avec vous ; car Son Excellence, qui vous a envoyé, a déjà porté la même accusation, et, ajouta-t il

en frappant le papier du revers de sa main, nous ne gâterons pas notre bonne camaraderie.

Puis, avec un sourire tant soit peu ironique :

—Je vous promets, continua-t-il, que votre Radisson ne mangera ni ne trinquera avec vous à ma table. Maintenant, venez causer un peu avec moi ; car, en cas d'un accident au message dont je vous chargerai, je désire que vous emportiez dans votre mémoire, avec la plus scrupuleuse fidélité, les termes de ma lettre à votre gouverneur. Je voudrais bien ne pas avoir à lui écrire ; je déteste la plume et j'ai vu un temps où je préférais voir la pointe de mon épée trempée dans le sang, plutôt que celle de ma plume d'oïe barbouillée d'encre.

Le jour tombait. Du côté de l'ouest, le soleil glissait derrière les montagnes, en laissant le firmament radieusement teinté d'un rose qui se fondait graduellement dans un gris tendre jusqu'au zénith. Dans la cour pétillait un feu de branches de sumac. Des lis éblouissants émergeaient presque du seuil de la porte ; de grosses mouches et des cigales allaient et venaient en bourdonnant dans la fenêtre. Quelque chose du coucher du soleil, de la fraîcheur embaumée et de la majesté native de cette végétation vierge, imprégnait l'air de la pièce où tous quatre étaient assis, et plongeait chacun dans une rêverie profonde.

Tout à coup, le gouverneur approcha son fauteuil de la table et fit signe au conseiller Drayton et à d'Iberville de s'asseoir.

La jeune fille le toucha du bras.

— Et moi, où vais-je m'asseoir ? hasarda-t-elle timidement.

Le colonel Nicholls se pinça les lèvres et l'envisagea en fronçant les sourcils.

—Vous asseoir ? exclama-t-il. Mais dans votre chambre, mademoiselle. Tut ! tut ! quelle effronterie ! Si je ne savais pas que votre père doit bientôt venir vous chercher, je donnerais des ordres en neuf. Oui ..... oui.....c'est comme je le dis, ajouta-t-il en la voyant le regarder d'un air narquois.

Jessica savait bien qu'elle pouvait faire marcher le rude colonel du bout de son doigt. Elle était devenue la maîtresse du logis, l'idole de la colonie ; sa vive intelligence, sa beauté naissante de jeune femme avaient mis le vieux soldat à ses pieds. S'il se fût agi d'une affaire grave, il ne lui eût pas permis de rester ; mais ce qu'il avait à débattre avec d'Iberville, elle pouvait l'entendre. Il voulut lui pincer la joue, mais elle rejeta la tête en arrière et lui arrêta la main.

—Où vais-je m'asseoir ? insista-t-elle.

—Peu importe où, mais pas à la table du conseil, répondit-il en faisant un geste du doigt, et il prit son siège. Traversant la pièce, Jessica alla se percher sur un tabouret élevé, près de la fenêtre, en arrière de d'Iberville. Celui-ci ne pouvait la voir, et si toutefois il pensa à regarder de ce côté là, il dut supposer que la jeune fille non plus ne pouvait le voir. C'était cependant

tout le contraire ; au cadre de la fenêtre était suspendue une glace dans laquelle se réflétaient non-seulement la figure de d'Iberville, mais aussi tout ce qui se passait à la table du conseil. Elle ne prêta pas la moindre attention à la conversation, mais ne fit qu'étudier d'Iberville. A une ou deux reprises, sa figure s'éclaira d'un sourire.

Elle se tourna du côté de la fenêtre et, au même moment, un homme passa, s'arrêta un instant et fixa sur elle un regard étrange. La jeune fille tressaillit. Quelque chose de familier l'avait frappé dans cette figure, et son imagination se mit à trotter au milieu de souvenirs lointains ; même pour les jeunes, le passé a des horizons sans fin. Elle frémit, et ses yeux prirent une expression d'anxiété. Tout de même, elle ne put se rappeler de quoi que ce fût. Elle se pencha légèrement en avant, comme si elle eût voulu scruter plus profondément cette période de l'existence, plus vaste encore pour chacun de nous que le présent, qu'on nomme le passé. Son regard se fit vague et mélancolique.

Les rayons du soleil couchant l'enveloppèrent tout à coup, et lui firent comme une nimbe d'or, en relevant le lustre de sa chevelure ; une trainée lumineuse lui traversa la figure, l'éclairant de radieuse façon, laissant les tempes estompées d'ombre, faisant délicatement ressortir le carmin de ses joues et de ses lèvres, animant singulièrement les plis onduleux de sa toilette qu'on eût dit être une gaze tissée de poussière d'or. Ses mains, elle les tenait appuyées et croisées sur ses genoux. Il y

avait dans son attitude quelque chose d'idéal, d'extatique. Cependant on y pouvait aussi discerner une nuance tragique, car des souvenirs vagues de sa vie passée étaient venus quelque peu assombrir son regard ; et cet état de l'âme chez elle se révélait en étranges et délicates attitudes, dans toute sa personne, dans tous les traits de sa physionomie. C'était comme si la lumière se fût faite soudain dans son esprit, en lui arrivant, comme un signe prémonitoire, tamisée à travers des milliers d'atmosphères. On eût dit que les esprits par un sentiment de pitié, eussent voulu, en lui faisant pressentir un malheur futur, en amortir au moins le premier choc.

Elle n'avait pas remarqué que d'Iberville s'était levé et, faisant le tour de la table, était venu regarder par dessus l'épaule du conseiller Drayton, une carte toute déployée. Après être resté un moment à suivre les indications du conseiller, d'Iberville revint prendre son siège. Ce fut alors qu'il aperçut la jeune fille toujours dans la même attitude de mélancolique rêverie. Il s'arrêta tout court, puis ses regards tombèrent sur le colonel Nicholls et le conseiller. Tous deux étaieut penchés sur la carte et parlaient avec vivacité. Il fit de nouveau le tour de la table à pas étouffés et alla adresser la parole à la jeune fille par dessus son épaule. Elle se redressa soudain avec un léger tressaillement, et parut sortir d'un rêve lointain et profond. Elle se passa la main sur les yeux. En entendant la voix de d'Iberville, elle se retourna brusquement ; sa figure gardait encore l'expression de sa rêverie ; elle lui sourit

négligemment et de nouveau jeta un regard inquiet du côté de la fenêtre. Puis elle partit d'un pas agile et léger en se dirigeant vers la porte et disparut. D'Iberville attendit que la porte fut fermée et se retourna du côté de la fenêtre. De nouveau il aperçut, mais cette fois-ci de plus près, Radisson, l'individu même qui avait si soudainement comme hypnotisé Jessica. Exécutant une volte-face du côté du colonel Nicholls.

—Excellence, dit-il, ne me permettriez-vous pas de rapporter au comte de Frontenac que vous avez interdit à Radisson l'entrée de votre propriété ? Veuillez m'en croire, Excellence, cet homme est le plus fieffé gibier de potence que je connaisse ; vous vous en apercevrez quelque jour, pour le malheur de votre colonie, si vous lui donnez asile.

Le gouverneur se leva et se mit à arpenter la chambre d'un air songeur.

—Est-il proscrit par Frontenac ? demanda-t-il.

—Sa tête est mise à prix, répondit d'Iberville. Comme Français, je puis le tuer comme un chien là où je le rencontrerai, c'est d'ailleurs, ce que je ferais, si je n'étais pas l'envoyé du comte de Frontenac, et si je n'étais pas chez Votre Excellence.

—Voilà qui est bravement parlé, dit le gouverneur, qui ne put déguiser sa satisfaction. Mais comment pourriez-vous en ce moment l'exécuter comme vous dites ? Est-il ici, quelque part ?

Il se rapprocha de d'Iberville et regarda par la fenêtre.

—Quel est l'homme qui est avec lui ?

—Je jugerais que c'est quelque vil coupe-jarret, malgré son petit air un peu recherché, dit d'Iberville. Qu'en pensez-vous ? monsieur, ajouta-t-il en se tournant du côté du conseiller qui, les yeux tout grands écarquillés, regardait entre eux deux.

—C'est la tête la plus insignifiante et en même temps la plus étrange que j'aie encore vue, répondit le marchand. Que peut-il avoir à faire ici, et pourquoi accompagne-t-il cet autre gredin ? Je parierais qu'il veut parler à Votre Excellence.

—Vous aurez vos coudées franches, dit le colonel Nicholls en se tournant du côté de d'Iberville. Un rénégat, là-bas, nous était utile, lorsque nous ne savions pas quel coup subit l'on pouvait méditer au Château Saint-Louis ; comme vous pouvez bien le deviner, cet homme là a aussi ses amis, gens aussi perfides que lui. Mais, pour faire plaisir à votre gouverneur, je vais le proclamer proscrit.

Prenant sa canne, il en donna plusieurs coups sur le plancher. Il attendit quelques instants, puis recommença à frapper. Pas de réponse.

Il ouvrit la porte ; l'Ecossais, en sentinelle, n'était plus là.

—Voilà qui est étrange, dit-il.

Puis, regardant autour de lui :

—Et notre autre conseiller, dit-il, où est-il ? Enfuie elle aussi. Parole d'honneur ! Je ne l'ai pas vue partir.

Je puis jurer tout de même que là où nous trouverons notre petite sorcière, nous trouverons aussi mon Ecossais, Morris. Allons ! c'est réglé ! que nous le voulions ou non, il nous faut en passer par leurs fourches caudines. Voyons un peu ! Je vais faire venir votre Radisson ici sur le champ.

Il allait appeler, lorsque Morris entra. Il lui donna ses ordres sur un ton assez bref.

—Fais bien attention, mon bon Morris, ajouta-t-il, et dis à Sherlock et à Weir de se tenir prêts. On peut avoir besoin d'épauler les mousquets.

Se tournant du côté de d'Iberville :

—Je compte, Monsieur, dit-il, que vous resterez quelques jours avec nous. Nous ferons la chasse et un peu de bombance. Nous ne sommes pas des gens aussi refrognés que nos amis de Massachusetts.

—Je crois, Monsieur, répondit d'Iberville, que je pourrai bien me permettre de rester deux jours avec vous, ne serait-ce que pour voir Radisson mis au ban du pays. Le comte de Frontenac donnerait bien joyeusement quelques années de sa vie, rien que pour savoir que vous avez cessé de donner asile à un individu qui ne peut être que l'ennemi de tous.

Le gouverneur sourit.

—Vous avez un goût particulier pour les sorties, Monsieur, dit-il, et, pour être franc, je vous dirai que votre attitude est plutôt celle du soldat que de l'ambas-

sadeur. Mais, sur mon âme ! voulez-vous que je le dise, je n'en pense pas moins de vous pour tout cela.

La porte s'ouvrit et Morris introduisit Radisson. Le regard fulgurant et sinistre du coureur de bois se porta successivement sur chacune des figures et finit par s'arrêter menaçant sur d'Iberville. Il flaira une mauvaise affaire, et devina immédiatement d'où le coup partait. D'Iberville se rapprocha de la fenêtre et, s'accoudant au tabouret élevé qui avait servi de siège à Jessica, attendit l'issue de l'entrevue. Au même instant, le gouverneur alla le trouver.

—Vous comprenez, lui dit-il tranquillement, que nos gens se sont servi de cet homme, et qu'il peut se dire certaines choses qui.....

D'Iberville fit un geste de respectueuse discrétion.

—Je comprends parfaitement Votre Excellence, dit-il, et je vais me retirer.

En même temps, il se dirigea du côte de la porte.

Au moment où d'Iberville passa, le coureur de bois murmura ces paroles :

—Il y a un vieux dicton des bois qui dit : Il est dangereux pour le jeune loup de suivre la piste du vieil ours.

—C'est assez vrai, rétorqua d'Iberville avec le plus grand sang-froid, surtout si le loup ne tient pas le ressort de la trappe.

Dans l'antichambre se trouvaient deux soldats et l'Ecossais. D'Iberville salua et sortit dans la cour qu'il

se mit à arpenter de long en large. Il aperçut, un moment, la figure de Jessica à une fenêtre, et fut frappé de l'altération de ses traits, de l'anxiété de son regard. Sa surprise fut profonde, mais, tout en lui laissant libre cours, il ne put s'empêcher, avec son habitude innée d'observation, de scruter de l'œil toutes les particularités de la maison et du jardin du gouverneur et de les graver si bien dans son esprit, qu'il eût pu exactement en reproduire l'image, à mesure qu'elles lui passaient sous la vue. Puis, il se prit à associer le compagnon de Radisson à l'expression de vague effroi qu'il avait remarquée sur la figure de Jessica.

Il aperçut enfin Radisson qui sortait de la maison entre deux soldats ; le coureur de bois s'en venait en agitant la tête de côté et d'autre. A la vue d'Iberville sa bouche se contracta et il montra les dents comme une bête fauve ; ses sourcils noirs se froncèrent violemment sur ses yeux féroces.

—Il y a plusieurs chemins pour aller en enfer, Monsieur d'Iberville, grinca-t-il. Quelque bon jour, lorsque vous croirez marcher sur un fêtu de paille, ce sera sur un serpent venimeux que vous aurez mis le pied. Vous m'avez fait mettre au ban. Gare à vous ! Lorsque le proscrit sera fatigué de ce jeu-là, il terminera vite la partie et il fera payer cher à quelqu'un et la bougie et les cartes.

D'Iberville alla droit à lui.

—Radisson, dit-il d'une voix calme, vous avez toujours été proscrit. Chez nous, vous avez été traître ;

Retournez a Québec! Offrez votre tête pour racheter tout.

traître encore vous êtes dans ce pays. Je ne suis pas fâché de ce qui vous arrive, car vous ne méritez pas de merci. Prouvez-moi que je me trompe. Retournez à Québec ! Offrez votre tête pour racheter tout, et alors.....

—Mon heure viendra, dit le coureur de bois, et il repartit.

—C'est bien dommage, murmura d'Iberville ; rude coureur de bois que ce Radisson, tout comme Perrot.

CHAPITRE III.

APPARITION.

Ce soir-là, quelques dames et notables avaient été invités à dîner chez le gouverneur en l'honneur du jeune envoyé. Parmi eux se trouva aussi un jeune homme du nom de George Gering, fils d'un homme distingué de la Nouvelle-Angleterre. Il en était à son premier voyage à New-York. Le fait est qu'il était venu faire visite à Jessica, qui avait été son amie d'enfance, la compagne de sa jeunesse ; le père de Jessica était en Angleterre. Sa femme étant morte depuis quelques années, et le colonel Nicholls et Mademoiselle Leveret, sa sœur, étant apparentés, il y avait un an déjà, il avait cru devoir laisser Jessica avec eux. D'abord, il avait eu l'intention d'installer la jeune fille à Boston chez son vieil ami, Edward Gering, mais il préféra le régime militaire de la maison du colonel Nicholls, à la règle plus étroite, plus puritaine, de la résidence de Madame Gering. Lui-même, dans sa jeunesse, avait goûté un peu au régime austère d'un soldat qui avait tourné au puritanisme ; il ne voulait donc pas exposer sa fille à

une expérience du même genre. Il savait combien sa nature surabondante de vie et de sentiment, était sensible et impressionable ; aussi lui répugna-t-il de voir cette jeune imagination s'étioler, comme encrêpée dans un pareil milieu. C'était sa fille unique ; elle ne l'avait presque jamais quitté ; il avait surveillé lui-même son éducation, et, en autant que cela avait été possible dans un pays neuf, il l'avait tenue dans un milieu d'impressions et d'influences agréables. Il entrevoyait avec appréhension l'heure d'une séparation définitive, un mariage, par exemple. Peut-être aussi, l'une des raisons qui lui avait fait choisir la maison du colonel Nicholls, avait-elle été la crainte que George Gering parvînt à gagner sur la jeune fille un ascendant de nature à amener avant son retour, un changement radical dans la situation. A pareille époque, les fiancés de seize ans étaient chose aussi commune qu'aujourd'hui elle est rare.

Jessica occupait un siège à la gauche du gouverneur. Sa joyeuse vivacité, l'air gracieusement piquant de sa physionomie, que d'Iberville connaissait déjà, tout cela était revenu. Tout à fait heureux de connaître cette merveille de jeune fille, il se prit à s'étonner de sa mutabilité d'humeur. Elle causait peu cependant, et encore était-ce avec le gouverneur ; mais sa présence seule avait un rayonnement communicatif ; une sorte de fluide magnétique s'échappait de sa personne et formait dans la salle une atmosphère de gaieté qui déridait même les figures revêches et balafrées de deux officiers de Sa Majesté. Ceux-ci avaient servi avec Nicholls en Espagne, mais

n'avaient pas mangé à la table du roi Louis ; ils regardaient le Français de travers, et ne se confondaient pas en courtoisies à l'égard de d'Iberville dont ils ne pouvaient guère apprécier les exploits, attendu qu'eux-mêmes n'avaient jamais eu maille à partir avec les sauvages.

D'Iberville occupait un fauteuil à une extrémité de la table, et Gering était assis en face de lui, à l'autre. D'Iberville remarqua que les regards de Gering se portaient souvent sur Jessica ; et, soit sentiment intime de rivalité, soit orgueil légitime de race ou de caractère, il se mit à causer avec Jessica avec la désinvolture aisée et enjouée qui avait marqué leur première rencontre. De son côté, la jeune fille se mit aussi à causer avec d'Iberville, après que le colonel Nicholls et lui eurent cordialement trinqué ensemble. Le ton à demi-voilé qu'elle prit, décelait une impression de crainte et de respect ; au fond, elle était plutôt en humeur de fines boutades.

—Dites-moi, interrogea-t-elle, quel a été le plus grand acte de bravoure de votre vie ?

—Jessica ! Jessica ! interjeta le gouverneur d'un ton de reproche.

Un vieux burgher hollandais se prit à rire en se cachant la figure dans les mains ; quant aux officiers de Sa Majesté ils se mirent à se gratter la nuque.

Ce point d'interrogation, à la sourdine, avait produit plus d'effet que la plus bruyante des conversations.

D'Iberville rougit légèrement, mais se remit aussitôt et reprit son aplomb habituel. Il ne se sentit ni froissé ni même piqué, car il était déjà un peu aguerri aux gracieuses railleries de Jessica. Il aperçut Gering qui avait les yeux braqués sur lui. Le silence qui se fit instantanément chez les convives,—car tous n'avaient pu entendre la question,—lui fit éprouver un moment de timidité. Cependant, toujours le sourire aux lèvres, il répondit d'une voix nette et calme :

—Mon plus grand acte de bravoure, Mademoiselle, dit-il, a été de donner en anglais la réplique à une spirituelle anglaise.

Il se fit un murmure approbateur autour de la table, et Jessica se prit à rire aux éclats en se frappant dans les mains.

Pour la première fois de sa vie, Gering sentit l'aiguillon de la jalousie et de l'envie. L'après-midi même, il avait passé une heure charmante avec Jessica dans le jardin du gouverneur ; il avait dépassé de quelques pas la limite de ses relations ordinaires avec Jessica, au cours de leur vie commune à Boston. Elle l'avait accueilli avec la plus parfaite candeur, et s'en était tenue avec lui aux allures de jadis. En le quittant, elle lui avait fait voir, mais d'imperceptible façon, qu'elle avait compris.

Les regards des deux jeunes gens s'étaient rencontrés. Gering avait rougi et son front s'était rembruni. Personne n'en vit quoique ce fût, excepté d'Iberville qui,

soudain, éprouva une forte envie de s'amuser de la faiblesse de son rival. Il était trop bon chasseur pour se montrer nerveux ; et il lui était venu subito à l'idée que l'amour est aussi une partie à jouer.

Le dîner tirait à sa fin. Juste à ce moment là survint un incident singulier. Comme Jessica s'amusait à écouter distraitement les conversations qui avaient succédé à la répartie de d'Iberville, il lui arriva par hasard de jeter les yeux du côté de la fenêtre. Elle fit un mouvement brusque, pâlit et articula un léger cri.

Le gouverneur lui prit la main et se mit à suivre les mouvements de ses yeux. C'était une soirée d'été ; fenêtres et rideaux avaient été laissés entre-bâillés. D'Iberville remarqua que la figure de Jessica avait pris la même expression d'angoisse de l'après-midi, alors qu'il avait lui-même aperçu l'étranger avec Radisson.

—Qu'y a-t-il ? ma chère Jessica, interrogea le gouverneur.

Jessica ne répondit pas, mais lui serra nerveusement les mains.

—C'est, je crois, quelqu'espion, dit d'Iberville à voix basse.

—Oui, oui, dit aussi Jessica d'une voix étouffée ; un homme est venu regarder à la fenêtre. Sa figure, je l'ai déjà vue quelque part. Où ? Quand ? Je ne puis me rappeler.

Le gouverneur alla à la fenêtre et écarta les rideaux. On ne pouvait rien voir au dehors. Il ordonna à Morris

qui était de faction derrière son fauteuil, de faire fouiller le jardin et les environs en tous sens et de lui amener tout individu que l'on y trouverait à flâner. Les deux officiers étaient déjà rendus à la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit, et un soldat entra, disant qu'en revenant d'exécuter ses ordres concernant Radisson, lui et son camarade avaient vu un individu embusqué dans le jardin et l'avaient arrêté ; que l'individu n'avait opposé aucune résistance et qu'il était sous bonne garde dans l'antichambre.

Le gouverneur s'excusa auprès de ses hôtes. Le dîner ne pouvant se terminer avec les formalités ordinaires, les dames se levèrent de table et se retirèrent. Jessica fit un effort énergique pour se remettre ; elle y parvint si bien, qu'avant même de quitter la salle, elle se reprochait amèrement sa frayeur, d'autant plus que la sœur du gouverneur lui avait montré une sollicitude toute maternelle.

D'autre part, un autre sentiment l'occupait déjà.

Les dames parties, le gouverneur réunit les invités autour de lui et ordonna qu'on fit entrer le prisonnier. Morris prit la parole et dit qu'un individu avait sollicité la faveur d'une entrevue avec le gouverneur dans l'après-midi même ; mais que, lorsqu'on lui avait dit que le gouverneur était engagé, il avait répondu que ce serait aussi bon une autre fois. Cet individu n'était autre que le prisonnier. On l'amena sous escorte ; il fit assez bonne contenance et s'inclina profondément devant le gouverneur. Il n'avait pas trop mauvaise mine. Son

regard était froid comme l'acier ; mais, rien de vicieux dans ses traits ; au contraire, sa physionomie indiquait la candeur et la franchise. Son air ouvert, ses mouvements parfaitement dégagés donnaient l'impression d'un bon camarade, d'un honnête sujet. A l'endroit où autrefois se trouvait sa main gauche, était greffé un crochet de fer, qui n'offusquait pas trop la vue, et ne détériorait pas trop la mine de l'individu. Le fait est que ce crochet produisait plutôt un effet comique, lorsqu'il levait le bras pour s'en gratter la tête ou s'en frotter le menton ; il lui prêtait un air mi-manœuvre, mi-marin. Il supporta parfaitement les regards curieux de l'assistance, et, derechef, s'inclina devant le gouverneur comme quelqu'un qui attendait qu'il plût à celui-ci d'exprimer ses désirs, sa volonté.

—Eh bien ! mon garçon, dit le colonel, vous pouvez vous estimer chanceux que mes soldats ne vous aient pas fusillé sans merci. Vous avez eu la veine de votre côté. Quand un étranger est pris à écornifler aux fenêtres de cette maison, mes gens ont la permission de le faire danser au bout d'une corde au premier arbre venu. Maintenant, allons ! vite ! parlez ! Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? Qu'est-ce qui vous amène ici ?

L'individu s'inclina.

—Je suis, dit-il, le capitaine d'un petit caboteur, la goëlette "*Nell Gwynn*," mouillée là-bas dans le courant, en attendant que j'aie fait part à Votre Excellence de certaines affaires privées, et que je remette à la voile pour les Antilles.

T, DERECHEF, IL S'INCLINA DEVANT LE GOUVERNEUR, AYANT L'AIR D'ATTENDRE QU'IL PLUT A CELUI-CI D'EXPRIMER SES DÉSIRS.

—Des affaires ? des affaires privées ? interrompit le colonel. Mais alors, de par tous les diables, pourquoi donc êtes-vous venu montrer votre mufle de furet à la fenêtre là-bas et effrayer ces dames ? Le souvenir de la terreur de Jessica lui fit monter la moutarde au nez.— Morbleu ! continua-t-il, je ne sais ce qui me retient de vous faire pendre haut et court, pour vous apprendre à être mieux élevé.

L'individu resta parfaitement calme, tout en se frottant de temps à autre le menton de son crochet. Il n'avait aucunement l'air nerveux ; mais d'Iberville, avec son habitude de tout observer, saisit dans ses yeux qui réflétaient en apparence toute la candeur d'un brave marin, une expression étrange, un regard qui semblait perdu dans le vide.

—Ces affaires, dit-il, ne sont que pour les oreilles de Votre Excellence,

Et, de nouveau, il s'inclina.

—Trève de bavardage, grommela Nicholls. Voici ce que j'ai à vous dire, mon bel écornifleur. Si votre affaire est une blague, je vous fais accrocher par les doigts à la potence de la place et mes gens vous cribleront le corps de balles comme un écumoir.

Là dessus, le gouverneur se leva et passa dans une autre pièce, suivi de l'étrange visiteur, et de deux gardes auxquels il enjoignit de rester de faction à la porte ; celle-ci donnait sur l'antichambre. Alors il ouvrit le tiroir d'un buffet et en retira une paire de pistolets

qu'il déposa sur la table, car il connaissait les mœurs du temps. Il remarqua tout de même que le marin le regardait faire d'un air distrait, en faisant une moue dédaigneuse.

—Maintenant, monsieur, articula sèchement le colonel, car il se sentait fort piqué, contez-moi votre affaire. D'abord, votre nom ?

—Mon nom, répondit le marin, est Edouard Bucklaw, et si je suis venu trouver Votre Excellence, c'est parceque je ne connais pas de par le monde de gentilhomme plus brave, ni plus entreprenant.

Il fit une pause.

—Va pour le préambule, dit le gouverneur. Le sujet maintenant ?

—Puisque Votre Excellence le permet, je lui dirai d'abord que je suis un pauvre homme. Je n'ai que ma goëlette et une poignée de matelots embauchés à des prix de fantaisie. Mais il s'agit, et je le sais, d'assez d'or et d'argent qui n'appartient à personne, pour en lester et charger la *Nell Gwynn* ou toute autre goëlette deux fois grande comme elle.

—De l'or, de l'argent ? interrompit le gouverneur en se grattant l'oreille et en toisant le visiteur de la tête aux pieds, Le colonel avait l'instinct du lucre. La convoitise prit chez lui le dessus.

—Bien ! bien ! reprit-il. De l'or, de l'argent, de quoi remplir la *Nell Gwynn* et une autre goëlette. Et en

quoi cela me regarde-t-il ? Parlez franc et clair, car je n'ai pas le temps de m'amuser à des sornettes.

—Il n'y a pas de sornettes là dedans, Excellence, repliqua le marin, comme vous allez voir.

Il tira de sa poche un papier qu'il déploya tout en causant et en se rapprochant du colonel. Le timbre de sa voix se fit caressant, même attendri, et dans ses yeux brillaient des lueurs étranges que d'Iberville seul avait su analyser.

—Je suis venu, dit-il, faire votre fortune, Excellence, si vous voulez bien me fournir un bon et solide navire et un équipage choisi pour me seconder.

Le gouverneur haussa les épaules.

—Balivernes, grommela-t-il, balivernes et blagues que tout ça, mais allez-y.

—Balivernes ? poursuivit le marin, balivernes que tout ça ? ose dire Votre Excellence. Il n'est pas un mot de ce que je dis qui ne vaille pas son pesant d'or. Voici le secret de toute l'affaire. Loin d'ici, là bas aux Antilles, il y a quelque vingt-cinq et peut-être trente ans, un navire chargé d'or et d'argent, faisait naufrage sur un récif. Je tiens la chose d'un Espagnol qui avait juré aux prêtres qui savaient le fait, de garder le secret. Les prêtres furent tués, et, quelque temps après, l'Espagnol aussi mourut, mais non sans m'avoir dit ce que j'avais à faire pour mettre la main sur ce précieux métal qui fait battre si fort le cœur de tout homme.

—Montrez-moi votre carte, dit le gouverneur.

Une demi-heure après, Nicholls se levait, allait à la porte et envoyait un soldat chercher les deux officiers du roi.

Pendant ce temps-là, Bucklaw examina issues, fenêtres et cheminées. Un sourire féroce de brigand se dessina sur ses lèvres ; puis, soudain, sa physionomie reprit son air bénin, une joviale bonhomie, une parfaite candeur, et il se mit pensivement à se caresser le menton de son crochet.

Les officiers du roi entrèrent, et, le moment d'après, tous quatre étaient occupés à étudier la carte.

CHAPITRE IV.

SABRES AU CLAIR.

D'Iberville et Gering étaient restés au fumoir, auprès des carafes. Quant aux gens d'âge plus mûr, sur l'invitation courtoise du gouverneur qui leur avait demandé de vouloir bien, à loisir, se prêter à cette acte de galanterie, ils étaient allés rejoindre les dames. La troisième personne dans la pièce était Morris ; il n'avait pas bronché de derrière le fauteuil de son maître.

Pendant quelque temps, il écouta la conversation des deux jeunes gens, comme plongé dans une profonde rêverie. Ceux-ci ne parlaient pas haut, et leur attitude paraissait plutôt amicale, si vraiment on en pouvait juger par les hommages qu'ils rendaient à une bouteille. A l'endroit où ils étaient assis, ils se trouvaient éloignés de Morris de presque toute la longueur de la table. Entre gens de noble sang, les querelles, quand elles surgissent, sont d'ordinaire courtoises de ton et d'allures.

Si Morris eût eu de meilleurs yeux, il eût pu voir que Gering tenait son verre d'une main nerveuse et avait

déposé sur la table sa longue pipe hollandaise. Il se fût aperçu aussi que d'Iberville fumait méthodiquement et vidait son verre avec une froideur calculée. Gering avait la figure empourprée ; ses narines délicates se dilataient férocement ; ses deux rangées de dents blanches se dessinaient énergiquement sur le carmin de ses lèvres, et de ses yeux jaillissaient des éclairs.

La bouche large et sensuelle de d'Iberville avait une expression de provoquante malice ; s'il y avait de la fermeté, il y avait aussi de la raillerie dans son regard ; alors que Gering parlait d'un ton saccadé, d'Iberville, lui, avait le verbe lent, mais bref et incisif ; il scandait chacune de ses paroles.

Il eût été assez difficile de dire la cause de leur querelle. Dès le début, cependant, leur conversation avait effleuré un certain sujet. Gering s'était laissé aller à une jalousie puérile ; d'Iberville, qui avait de suite compris l'enfantillage de cet emportement injustifiable, s'était joué avec adroite malice de son nouvel ennemi. Issu comme il l'était d'une race accessible aux vives et grandes émotions, les passions chez lui étaient très fortes. Aimer, haïr, se battre, explorer, faire la chasse, être franc et sans dol, venger, se prosterner devant la Sainte mère l'Eglise, honorer le roi, avoir des enfants, se faire aventurier sous un titre plus choisi, mourir sans se plaindre, tel était pour lui le champ du devoir et, à vrai dire, ce champ-là ne manquait pas d'envergure.

La conversation avait porté sur Bucklaw ; de Bucklaw elle avait glissé jusqu'à Radisson. Gering avait insisté

avec chaleur et emphase sur le fait que Radisson, tout traître et vaurien qu'il fût,—ce que d'Iberville lui-même avait admis avec une ironique franchise—n'en était pas moins un Français. A la minute même, d'Iberville se rappela, en riant un peu sous cape, les paroles dont Jessica s'était servies dans l'après-midi même, en émergeant du jardin ensoleillé, pour entrer dans l'antichambre de la maison du gouverneur. Faisant de loin un signe de la main, elle avait dit :—Folie ! enfantillage ! mon pauvre ami. Il savait fort bien que le jeu qu'il jouait, allait tourner contre lui ; il avait aussi deviné que dans la position qu'il occupait vis-à-vis de Jessica, l'avantage était à Gering. Mais, peu lui importait ? Avec la gaie insouciance qui le caractérisait, surtout lorsqu'il sentait la chance lui faire faux bond, il se pencha sur la table, et d'un ton de voix irritant, que son accent exotique rendait plus piquant encore :

—Folie ! enfantillage ! mon pauvre ami, articula-t-il. Et il attendit l'effet de ces paroles. Ça ne fut pas long.

—Fou vous-même et de plus menteur ! rétorqua Gering d'une voix sourde et irritée, et il renversa son verre sur la table.

D'Iberville sentit le rouge lui monter à la figure ; sa gorge se contracta dans un violent accès de colère. Jamais de sa vie, il ne s'était entendu appeler menteur. La première insulte que reçoit un jeune homme au caractère bouillant, lui fait d'ordinaire perdre la tête ; d'Iberville, lui, cependant, tout jeune qu'il fût, resta calme ; mais ce calme chez lui n'était pas de bon augure.

Il se trouva aussitôt sur les deux pieds, et, se penchant de nouveau sur la table, il laissa tomber une à une dans le silence de la salle, les paroles suivantes qui résonnèrent comme autant de coups de marteau sur une enclume.

—Monsieur, à cela il n'y a qu'une réponse à faire, une seule.

Au même instant, Morris parut sortir de ses rêveries. Il comprit, un peu confusément, il est vrai, ce qui se passait. Mais il n'eut guère le temps d'y voir plus clair; il entendit la voix du gouverneur qui l'appelait et passa dans la pièce où déjà Mammon, ce subtil et enragé démon, gambadait dans la cervelle de quelques gentilhommes d'humeur aventureuse, que la fièvre de l'or avait empoignés.

—Monsieur, dit Gering, il n'y a qu'une seule manière de.....

—Entendu ! interrompit d'Iberville.

—Je suis prêt, répliqua Gering en se redressant de toute sa taille.

Le Français entrevit de suite certains obstacles. Il savait qu'un envoyé ne pouvait se battre en duel, qu'il ne pouvait demander à qui que ce fût de lui servir de second, et que, de plus, il n'était pas possible de régler les préliminaires d'un duel entre deux adversaires aussi jeunes que Gering et lui-même. Il exposa en deux mots la situation, et le Bostonnais hocha la tête.

—Eh bien ! dit d'Iberville, allons-y tout de même, et cherchons-nous un endroit. J'ai mon sabre sous la main. Et le vôtre ?

—Le mien n'est pas loin, répondit Gering d'un ton bourru.

D'Iberville allait faire une remarque, mais il se tut et alla droit au manteau de la cheminée ; deux lames de fin acier, avec poignées richement ciselées, y étaient accrochées. Il les avait remarquées en entrant dans la chambre.

—Avec la permission du gouverneur, dit-il, en les décrochant ; puisqu'on va cotillonner chez lui, il n'est que juste qu'il fournisse les violons. Allons-nous prendre ces armes, afin que la partie soit égale ? Allons ! voyons, ajouta-t-il avec un mouvement de parfaite franchise, je suis un peu..... embarrassé. Il lui fut difficile de trouver de suite l'expression anglaise. Il dut demander à son adversaire de vouloir bien s'occuper, s'il lui arrivait d'être tué, de faire remettre ses papiers au comte de Frontenac. Toute singulière que pouvait être cette démarche, elle le caractérisait bien tout entier.

—Je verrai à ce que ces papiers lui soient remis, répondit Gering avec une égale franchise.

—C'est-à-dire, ajouta d'Iberville si, par un hasard extraordinaire, je suis tué ; mais, j'ai bien autre martel en tête.

—Je n'ai qu'une chose en vue, répliqua Gering. Attendez donc, dit-il, lorsqu'ils se trouvèrent tous deux près de la porte qui donnait sur le corridor d'entrée, attendez un peu, on peut nous voir. Il y a ici une autre issue sur le terrain par un petit passage.

Tournant sur ses talons, il ouvrit une porte pas plus grande qu'un panneau de boiserie.

—Ce n'est que l'autre jour, continua-t-il, que l'on m'a montré cette porte secrète, et puisque nous en sommes aussi aux affaires secrètes, nous allons l'utiliser.

—Très-bien, fit d'Iberville, mais, une minute .....

Il alla décrocher une petite lanterne de cuivre, œuvre tout probablement de quelqu'ouvrier hollandais, qui se balançait au bout d'une chaînette rivée au plafond.

—Nous aurons besoin de lumière, remarqua-t-il.

Tous deux disparurent dans le couloir humide. Ce fut avec difficulté que Gering parvint à tirer les chevilles de la porte ; celle-ci grinça enfin sur ses gonds, et les deux adversaires descendirent dans le jardin ; d'Iberville battait la marche. La reconnaissance qu'il avait faite des environs, l'après-midi même, n'avait pas été inutile.

Lorsqu'ils furent parvenus à un endroit écarté et tranquille, sous des sapins, d'Iberville accrocha à une branche la lanterne qui était plutôt un ornement qu'autre chose, et en ouvrit la porte ; la lumière se projeta sur le paysage, un peu faible, il est vrai, mais utile tout de même. Ainsi que de vieux bretteurs, les deux jeunes gens, sans dire un seul mot, mirent habits bas.

Pendant ce temps-là, Morris, lui, était retourné à la salle à dîner, où il retrouva Jessica, justement descendue de sa chambre l'air tout effaré. La chambre de

Jessica occupait, avec fenêtre sur le devant, un angle de la maison au deuxième étage, juste au dessus du couloir secret. La jeune fille y était par hasard montée depuis quelques instants, lorsqu'elle entendit qu'on faisait jouer les chevilles de la porte du couloir.

L'incident lui parut étrange, et elle se prit un moment à écouter. En entendant la porte se refermer, elle était descendue précipitament à la salle à dîner et, sans entrer, avait frappé à la porte. Ne recevant pas de réponse, elle entra et se rencontra avec Morris au moment où celui-ci laissait la chambre du gouverneur.

—Morris ! Morris ! s'écria-t-elle, où sont-ils tous ?

—Le gouverneur est dans sa chambre, Mademoiselle.

—Quels sont les gens qui sont avec lui ? Morris les lui nomma.

—Où sont les autres ? demanda-t-elle vivement. M. Gering et M. d'Iberville, où sont-ils ?

Les yeux de Morris se portèrent soudain du côté où les sabres étaient d'ordinaire accrochés.

—Seigneur Dieu ! murmura-t-il.

Jessica avait aussi suivi le mouvement de Morris. Elle se précipita du côté du mur, les bras tendus.

—Mon Dieu ! Morris ! s'écria-t-elle l'effroi sur la figure, ils ont pris les sabres.

Passant outre à Morris, elle ouvrit le placard et enfila par le couloir et la porte de sortie. Et la voilà cherchant dans la nuit obscure, tout en courant instinctive-

ment dans la direction de la sapinière. Soudain, elle aperçut une petite lumière qui scintillait à travers le feuillage. Ardente, impétueuse, comme toujours, du reste, si sombre que fut la nuit, ses pieds prirent des ailes, l'emportant vers le théâtre d'une tragédie, pendant que là bas, derrière elle, se passait une comédie ; d'en haut la lumière blafarde du firmament étoilé donnait une teinte étrange à sa toilette blanche et à sa chevelure qui flottait au vent comme un nuage.

Soudain, elle fit irruption sur le terrain, en face des deux sabreurs, les traits contractés par l'anxiété, l'effroi.

D'Iberville avait l'avantage sur son antagoniste et ferraillait de son mieux, lorsque Jessica apparut derrière Gering. A sa vue, il resta le bras comme paralysé ; ce fut pour une seconde, mais ce fut assez. Gering, lui, n'avait rien vu, et son sabre toucha d'Iberville au bras en lui faisant une légère entaille.

Emergeant toute haletante de l'obscurité, Jessica se jeta entre les deux combattants, en leur disant d'une voix entrecoupée.

—Arrêtez ! Messieurs, arrêtez ! Ah ! mon Dieu ! quelle folie !

Les deux sabres tombèrent et les deux antagonistes reculèrent de quelques pas.

La jeune fille se mit à les toiser l'un et l'autre du regard.

Au même instant, Morris déboucha aussi sur le terrain.

—Morbleu ! jeunes gens, s'écria-t-il, est-ce là votre manière d'honorer le gouverneur du roi, vous qui avez mangé et trinqué à sa table, ce soir même ? Est-il possible que vous ayez sous la calotte assez peu de sens commun pour venir ici vous couper la gorge, pour un bavardage de rien, après un verre ou deux de vin ! Pensez-y donc un peu ! N'est-ce pas indigne de jeunes gens comme vous qui devriez savoir mieux !

Gering fit une moue, puis remit son habit et resta coi. D'Iberville jeta son sabre de côté et se mit à étancher le sang qui rougissait la manche de sa chemise.

Jessica le regarda faire et s'aperçut alors qu'il était blessé. Elle arracha un fichu de son corsage et, accourant à lui :

—Vous êtes blessé, dit-elle. Je vous en prie, prenez ceci.

—Je le regrette beaucoup, observa-t-il froidement en enroulant le fichu autour de son bras, mais Mademoiselle Leveret est arrivée ici un peu tôt.

Tout en souriant de façon étrange, il y avait de la colère dans son regard ; sa voix était calme pourtant. Mais lorsqu'il jeta les yeux sur Jessica, il parut soudain changer de contenance.

—Morris, dit-il, je suis fâché en effet..... Mademoiselle, ajouta-t-il, pardon ! Je regrette tout ce qui peut vous faire de la peine.

Gering se rapprocha de la jeune fille et d'Iberville put voir Jessica rougir légèrement lorsque celui-ci lui

prit la main et lui dit : Je suis chagrin que vous ayiez eu connaissance de tout.

—Bien ! se murmura d'Iberville, très bien ! ceci vaut une autre rencontre.

Le moment d'après, Morris fit comprendre aux jeunes gens, que si l'affaire pouvait être étouffée, lui n'en soufflerait mot au gouverneur, du moins, pas avant le départ de d'Iberville.

Tous alors reprirent le chemin de la maison.

Il ne parut incongru ni à d'Iberville, ni à Gering, de marcher côte à côte ; leur différend avait un motif supérieur.

Arrivés à la porte, ils s'arrêtèrent, sur un signe de Morris qui voulait s'assurer si les avenues étaient libres et s'il pouvait en toute liberté remettre les sabres en place.

Dans la porte d'entrée, Jessica se retourna.

—Je ne vous pardonnerai jamais ça, dit-elle, et elle disparut dans l'obscurité.

—Que veut-elle dire ? hasarda d'Iberville sur un ton un peu ironique.

Gering ne répondit pas.

Un instant après, Morris revenait leur dire qu'ils pouvaient entrer, que la salle à dîner était encore déserte.

CHAPITRE V.

PROJETS DE VENGEANCE

Après avoir convaincu le gouverneur et ses amis que, là-bas, du côté des Antilles, il y avait un trésor à découvrir, Bucklaw fut informé qu'il pouvait revenir le lendemain matin. Au lieu du lendemain matin, il proposa le lendemain après-midi, vers la fin de la journée, vu qu'il avait une cargaison de marchandises des Indes à vendre, et que les marchands devaient venir à bord de son navire dans la matinée. A vrai dire, il jouait là grosse partie. Il voulait connaître les plans du gouverneur pour le lendemain après-midi et la soirée ; en proposant ce changement, il comptait pouvoir en apprendre quelque chose. Il avait calculé juste.

Le gouverneur l'informa qu'il y aurait grande fête chez lui le lendemain, premièrement, parceque c'était l'anniversaire de la naissance du duc d'York ; deuxièmement, parceque c'était l'anniversaire de la victoire remportée sur les Hollandais ; et, en dernier lieu, parceque les chefs sauvages devaient arriver d'Al-

bany, pour voir New-York et, pour la première fois, lui faire visite à lui, le gouverneur. La fête officielle devait commencer dans l'après-midi et durer jusqu'au coucher du soleil ; de sorte que lui le gouverneur allait être tout le temps occupé.

Mais Bucklaw lui dit d'un ton tout à fait bonhomme, que, malheureusement, il devait remettre à la voile dans les trente-six heures pour Boston, où il avait donné rendez-vous à plusieurs marchands auxquels il apportait des cargaisons particulières. Si Votre Excellence, dit-il, voulait venir à bord demain soir, après la fête, je serais fier de lui faire voir mon petit navire, et l'on pourrait juger alors, si une fois rééquipé, il pourrait être de toutes façons utilisé pour l'expédition.

Nicholls consentit, et demanda aux officiers du roi s'ils voulaient bien l'accompagner. Ceux-ci répondirent qu'ils seraient enchantés d'être de la partie ; de sorte que le marin se montra plus bonhomme que jamais et se confondit en politesses. Il joua si drôlement de son crochet de fer, que tous ensemble éclatèrent de rire.

Il fut donc de suite entendu qu'il viendrait mouiller en un endroit discret de la rive, à une certaine heure, pour de là conduire le gouverneur et ses amis à la *Nell Gwynn*. Ceci réglé, Bucklaw fut invité à passer à la salle à dîner pour se restaurer.

Ce fut d'un pas allègre qu'il se rendit à l'invitation, escorté par Morris qui, après avoir conduit d'Iberville et Gering au salon, était revenu, plus taciturne que

jamais, prendre son poste. Le gouverneur et ses amis allèrent tout droit au salon ; Morris et Bucklaw se trouvèrent donc seuls. On versa du vin au marin qui en vida un verre avec une évidente satisfaction. Faisant à Morris un clin d'œil significatif :

— Bien, dit-il, voilà un sort digne d'un honnête homme, mais bien indigne d'un coquin.

Morris n'était pas d'humeur aimable ; il s'était pris d'aversion pour Bucklaw.

—Oui, oui, en effet, rétorqua-t-il, il est arrivé maintes fois qu'un coquin en visant trop haut, est allé se casser le cou sur la potence.

Bucklaw le regarda en riant, mais en riant d'un rire méchant. Son regard prit une expression dure et insolente. Tout aussitôt cependant il se remit d'aplomb.

—Bien riposté, brave Ecossais, dit-il.—Allons ! que diriez-vous maintenant d'un morceau de pâté ou d'une tranche de bœuf saignant, ou encore d'un demi poulet rôti ?

Morris, toujours imperturbable, partit à pas comptés du côté de la cuisine. Bucklaw fut de suite sur les deux pieds. De l'œil, il scruta chaque porte et chaque fenêtre, puis le plafond et les murs. Il entendit tout à coup un petit grincement dans le pan de mur en face de lui ; la porte qui donnait sur le couloir secret n'avait pas été bien fermée, et c'était elle qui s'ouvrait. Prenant une bougie, il s'engagea dans le couloir. Il articula un grognement de satisfaction ; en toute hâte

et avec la plus grande précaution, il fit sauter les chevilles de la porte extérieure, afin de faciliter l'entrée par le jardin ; puis il revint dans la salle à dîner en fermant solidement la porte derrière lui ; il remarqua avec plaisir qu'elle n'avait pas de verrou à ressort et qu'elle pouvait être ouverte du côté du couloir. Il remit sa bougie en place, reprit presto son siège à table, et partit à rire aux éclats en se frottant le menton de son crochet.

Lorsque Morris retourna, Bucklaw, un verre de vin à la main, fredonnait un air quelconque, en jouant légèrement de son crochet sur la nappe. Le moment d'après, un domestique apparaissait avec un plateau. L'Ecossais ne fut pas moins étonné de l'appétit féroce de Bucklaw, que de la dextérité avec laquelle il utilisait ce qu'il appelait " son tigre " pour découper et se servir.

Bucklaw se mit à manger et à bavarder tout à la fois. Il s'attarda longtemps à table. Fatiguée comme elle l'était de la journée, Jessica monta se reposer. En passant dans le corridor, elle entendit le boucanier qui chantait. Le son de cette voix lui causa une impression si désagréable, qu'elle s'enfuit du côté de sa chambre en se bouchant les oreilles, et se jeta sur son lit, en proie à un sentiment inexplicable d'angoisse.

Au moment où le gouverneur et ses amis se séparaient pour la nuit, d'Iberville, en souhaitant le bonsoir à Gering, lui dit à voix basse :

—Au même endroit, à la même heure, demain soir, et aux mêmes conditions, n'est-ce pas ?

—Très-bien, Monsieur, répondit Gering, et tous deux s'inclinèrent cérémonieusement.

Le gouverneur avait par hasard entendu un ou deux mots de leur conversation. Croyant à une partie de cartes ou d'autre jeu de hasard entre eux deux :

—Partie de piquet ou charade, Messieurs, dit-il ?

—Ni l'une ni l'autre, Excellence, répondit Gering ; on pourrait plutôt appeler cela un jeu de renard et d'oie.

—Bravo ! se dit d'Iberville en lui-même, voilà mon puritain qui se réveille.

Le gouverneur était en bonne humeur.

—Alors, il s'agit d'une charade, dit-il. Sur mon âme ! tous deux vous devriez ferrailler comme de vieux bretteurs.

—Oh ! pour une passe ou deux, fit sèchement d'Iberville. Entre nous, ça ne serait pas long.

Durant ce temps-là, une embarcation glissait rapidement du rivage de l'île dans la direction d'un navire qui portait, au dessous d'une antique et curieuse cariatide, le nom de *Nell Gwynn*. Deux hommes montaient le canot et causaient avec animation, mais à voix basse :

—Tu vas voir, mon vieux brigand, disait l'un d'eux, comme j'ai toute l'affaire dans la main. Ecoute ! j'ai été reçu par le gouverneur et ses amis. Les doublons les ont tous rendus fous. Mais ils ne sont pas pour eux les doublons, mon cher Radisson, ; ils sont pour toi, pour moi et pour un autre qui vaut un peu

mieux que le colonel Richard Nicholls. Ah ! Ah ! je le connais, moi, l'homme qui va diriger les opérations et trouver le trésor. C'est le seul chrétien dans tout ce maudit Boston, dont je refuserais de dévorer le cœur à belles dents, soit dit sur l'âme de Judas Iscariote ! Quant à son nom, je ne le dirai pas. Ça sera pour plus tard. Mais, je le ferai grand homme.

Derechef, il éclata de rire.

—Là bas, reprit-il, à Londres, ils le presseront sur leurs poitrines ; là bas, à Londres, Sa Majesté le sacrera chevalier. La trouvaille d'un pareil trésor vaudra bien l'attouchement d'une épée royale, et le roi dira :

—Relevez-vous, sir William ! Allons ! ça n'est pas le moment de dire son nom ; tout de même il ne s'agit pas ici de Richard Nicholls, non plus que de Hogarth Leveret.

Et il repartit à rire comme un enfant.

—Ah ! continua-t-il, je t'ai sous la main, Hogarth Leveret, et je te pressurerai jusqu'à ce que tu aies rendu la dernière goutte de ton sang.

De temps à autre, Radisson le regardait en dessous et ses lèvres esquissaient un sourire sardonique.

—Alors, dit-il enfin, tu es content. Eh bien ! moi aussi je suis content. J'ai des affronts à laver et, bon Dieu ! je les laverai à fond.

—Tu marches donc avec moi, hasarda le pirate, même au sujet de la jeune fille ?

—Oui, la jeune fille avec, répliqua Radisson en articulant un horrible juron.

—C'est bon ! c'est parfait, dit Bucklaw..... Sang de mon âme ! voilà douze ans que j'attends..... douze ans.....

—Tu ne m'as jamais rien dit, interjeta le rénégat. Parle donc un peu.

—Il y aurait trop à dire, mon bon, mais maintenant que nous sommes associés pour toujours, je vais te raconter le plus gros. C'était un capitaine à l'âme rapace. Il y avait de l'or à bord. Nous nous mutinâmes et nous le mîmes, lui et quatre autres vautours comme lui, dans une chaloupe avec abondance de provisions. Puis, nous fîmes voile pour Boston. Il ne nous était jamais venu à l'idée que ces marins improvisés atteindraient terre. Mais, corbleu ! ne nous arrivèrent-ils pas en dérive, juste au moment où nous étions dans le port. Nous fûmes arrêtés et condamnés. On me mit d'abord aux chaînes, pieds et poings liés, jusqu'à ce que je fusse mûr pour le pilori ; du pilori je passai au chevalet.

Et il se mit à rire, mais d'un rire strident, un vrai rire de pie-grièche.

—Puis je goûtai au fouet, jusqu'à ce que j'eus le corps en marmelade de la tête aux reins. Après cela, on me condamna à être pendu. J'avais été le seul traité de cette façon ; les autres avaient tout simplement été condamnés à être pendus haut et court.

Je ne fus pas pendu, et pour cause : je réussis à m'évader de la prison.

Pendant des années, je vécus esclave chez les Espagnols. Quelques années plus tard, en tout douze, je revins au pays muni de cette petite carte ; j'avais mon but, et ce but là devait m'en faire atteindre un autre.

Quel était donc celui qui m'avait infligé ce chemin de calvaire, depuis les chaînes jusqu'à la potence ? Ni plus, ni moins que Hogarth Leveret, administrateur de la justice dans le Massachusetts, au nom du Roi, par la grâce de Dieu. Je m'étais mis dans la tête de le faire prisonnier et de lui faire faire à lui aussi un petit voyage dont on ne revient pas souvent ; mais, sang de Dieu ! le cher homme était parti. Restait son enfant. Ecoute, mon bon ! Lorsque j'étais cloué au pilori, une femme amena un jour la fillette au pied de l'instrument de supplice, et, la levant dans ses bras, elle dit :

— C'est votre père qui a mis là cette canaille.

Cette femme, c'était la sœur de l'un des chiens que nous avions envoyés promener à la dérive.

L'enfant jeta sur moi des grands yeux tout effarés. Je la regardai fixement, quoique j'eusses les yeux fort malades. La pauvre petite créature poussa des cris de frayeur, et la femme l'emporta. Ce soir, aujourd'hui, dis-je, lorsqu'elle a revu ma figure, elle est restée stupéfaite, sans cependant paraître pouvoir se ressouvenir.

Tout radieux, il se mit à se frotter le menton de son crochet, puis à s'en tambouriner le genoux.

— Ah ! je n'ai pas pu pincer le père, mais j'aurai la fille, et, quant à la rançon, mon vieux, grogna-t-il, en tapant de son " tigre " l'épaule de Radisson, elle en vaudra la peine.

CHAPITRE VI.

L'ENLÈVEMENT.

Les réjouissances avaient atteint leur apogée et allaient toucher à leur déclin. L'élément puritain, se relâchant de son austérité, glissait vers les mondanités ; le Hollandais, tout en transpirant consciencieusement, semblait résigné à son sort et vouloir s'accommoder du nouveau régime ; l'élégant cavalier avait traversé la fête d'un air protecteur, tout en ne négligeant ni la vieille demoiselle, ni la dame sur le retour ; les Peaux Rouges, venus de leurs lointains territoires de chasse, bivouaquaient sous les yeux du gouverneur, et le calumet de la paix ne faisait qu'un rond.

A la tombée de la nuit, le gouverneur et sa suite étaient rentrés au logis. Absorbé qu'il avait été par les cérémonies, le gouverneur n'avait cependant pas oublié Bucklaw et le pays des Espagnols. Le soir venu, arriva aussi l'heure de la visite à la *Nell Gwynn*. Accompagné des deux officiers, ses amis, et du conseiller Drayton, il partit, non sans faire un long détour, pour l'endroit où il comptait trouver Bucklaw. Celui-ci n'y

était pas ; il avait bien d'autres merles à dénicher ; quant aux lumières du bord, elles n'étaient pas visibles. Durant l'après-midi, la goëlette avait changé de mouillage.

—Le plan est assez audacieux, disait Bucklaw au renégat, son complice, dans le jardin du gouverneur ; le coup peut bien manquer, mais nous jouerons ferme tout de même, et nous sauverons notre peau. Qui risque rien, n'a rien. Voyons ! encore une fois, voici le plan. J'entrerai par la porte de côté dont j'ai fait sauter les chevilles hier soir, et je me cacherai dans le couloir ; puis, j'entrerai dans la maison à pas de loup ou bien très carrément, suivant le cas. Plan numéro un : message de Son Excellence à Mademoiselle Leveret la priant de venir le rejoindre sur la *Nell Gwynn*. Une fois qu'elle sera dehors, tout marchera bien, elle ne pourra nous échapper ; nous avons nos manteaux et la drogue espagnole. Plan numéro deux : nous emparer de la jeune fille dans la maison, sortir par la porte du couloir, filer par le jardin jusqu'à la grève où la goëlette nous attend, lever l'ancre et, ... au large ! Deux coups risqués, comme tu vois ; mais plus une partie est risquée, plus le succès est doux. Tu es sûr que sa chambre est au dessus du couloir secret et qu'il y a dans le passage un escalier qui y conduit ?

—J'en suis parfaitement sûr. Je connais la maison de haut en bas.

Bucklaw s'assura de ses armes. Il allait se mettre en besogne, lorsqu'il entendit un bruit de pas et vit deux

individus apparaître : c'étaient d'Iberville et Gering. Ils s'arrêtèrent un instant, non loin de l'endroit où les deux compères se tenaient blottis.

—Vous conviendrez, je pense, disait d'Iberville, que nous devons croiser le fer.

—C'est tout à fait mon idée, répliqua Gering.

—Vous serez heureux aussi, n'est-ce pas, continua d'Iberville, que l'on ne vienne pas nous interrompre comme hier soir, quoique, avouez-le, vous deviez à cette jeune fille un nouveau bail avec l'existence.

—Si elle revient ce soir, rétorqua Gering, j'espère que ce sera quand j'en aurai fini avec vous.

D'Iberville sourit, mais d'un sourire qui trahissait l'impatience, la colère, la soif du combat.

—Resterons-nous ici ou irons-nous là-bas sous les pins où nous étions hier soir ? interrogea d'Iberville.

—Nous irons là-bas, dit Gering.

—Très-bien ! Et d'Iberville se mit à fredonner d'un ton ironique :

> Que la terre où pour toi je succombe,
> Que ta mantille, ô ma douce amie,
> Me servent de linceuil et de tombe !
> A toi mon cœur, mon âme et ma vie !

Ils passèrent outre.

—Nous tenons l'affaire, murmura Bucklaw. Je vois ce qui arrive. Ce sont deux blancs-becs en frais de galanterie. A toi le Français, Radisson.

—Je lui trouerai la carcasse comme un écumoir, si l'autre le manque, fit celui-ci ; qu'il aille à tous les diables !

Bucklaw esquissa un sourire en éprouvant une sensation qui lui parut douce comme l'ambroisie.

—Pas ici, ni là-bas, dit-il. Je voudrais l'emmener quelque part du côté d'Acapulco, le cher jeune homme. .....Tout de même, ceci bouleverse mes plans. Allons, voyons ! Il va me falloir faire sortir la jeune fille pour qu'elle empêche le duel, et, tudieu ! elle va venir seule. Une fois ici, elle est à nous, et, mon tout joli cœur, ils pourront se couper la gorge, si ça leur fait plaisir.

Il traversa la cour, sonda la porte demeurée sans verrou, comme du reste il l'avait laissée, l'ouvrit toute grande, entra dans le couloir et gagna à tâtons la porte intérieure. Il prêta l'oreille ; tout était silence. L'instant d'après, il entendit quelqu'un qui entrait. De nouveau il se mit aux écoutes. La personne qui était là, quelle qu'elle fût, s'était assise. Avec mille et une précautions, il fit jouer la serrure et entre-bâilla la porte.

Jessica était assise à la table, avec du papier et un encrier devant elle. Elle écrivait. Elle s'arrêta ; la plume qu'elle avait était mauvaise. Elle se leva et monta à sa chambre. Tout aussitôt Bucklaw conçut son plan. Au moment où Jessica disparaissait, il entra, alla à la table et jeta les yeux sur le papier où elle avait écrit. Il n'y avait que ces mots-ci : "Cher ami." Il prit la plume et écrivit rapidement ce qui suit :

« *Si vous voulez voir deux gentlemen se battre, allez là où vous les avez séparés hier au soir. Le meilleur des deux peut être tué, à moins* .....

Avec une expression hideuse de méchanceté, il signa son nom en cinq ou six traits de plume, en y ajoutant un dessin de son crochet. Il fit volte-face et se précipita dans le couloir, puis dehors dans le jardin, et s'embusqua derrière un massif de lilas, en attirant à lui une branche toute chargée de fleurs dont il se mit à humer le parfum.

Jessica, de retour dans la salle, alla droit à la table. Avant de reprendre son fauteuil, elle jeta un coup d'œil du côté de la cheminée. Les sabres étaient à leur place. Elle poussa un soupir, et une larme vint perler au bord de sa paupière ; elle l'essuya du revers de sa main délicate, s'assit et aperçut soudain l'écrit. Elle le prit, le porta à la hauteur de la bougie, le lut, jeta un cri sourd d'effroi, et, folle de terreur et d'angoisse, le laissa tomber. Elle regarda autour de la chambre. Il n'y avait rien de dérangé. Elle éprouva une sorte de vertige. Elle regarda de nouveau l'écrit, puis se précipita du côté de la porte par laquelle Bucklaw avait passé, et l'ouvrit. Elle trouva la porte extérieure ouverte. Avec un gémissement étouffé, elle sortit dans le jardin, passa au pas de course près du massif de lilas et prit la direction de la sapinière. Bucklaw la regarda passer outre ; il voulait la laisser s'éloigner à quelque distance de la maison. A l'abri du fourré, il se mit à courir parallèlement à Jessica. De l'autre côté de la jeune fille,

Radisson avait aussi pris sa course. Elle entendit soudain le bruit de ses pas, mais ce fut, la pauvre enfant, pour aller choir dans le trébuchet de l'oiseleur. Un manteau s'abattit sur sa tête, et elle jeta en même temps un cri perçant.

Le massif de sapins où d'Iberville et Gering allaient justement croiser le fer, n'était pas loin de là. Les deux jeunes gens entendirent le cri. Gering, qui connaissait bien la voix de la jeune fille, s'écria : C'est Jessica !

Sans dire un mot, d'Iberville fit un bond dans la clairière, en prenant les devants sur Gering. Tous deux aperçurent alors les ravisseurs. et donnèrent sur eux. D'Iberville réalisa la nature du fardeau qu'emportait Bucklaw.

—Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-il, ils l'enlèvent.

—Au secours ! Au secours ! tonna Gering.

Ce fut une course effrénée.

Les deux bandits détalaient à pleines jambes ; mais la partie n'était pas égale. Jessica évanouie dans les bras de Bucklaw était devenue une masse inerte qui gênait beaucoup ses mouvements. Soudain, ils s'enfoncèrent dans le fourré et disparurent. D'Iberville et Gering s'engagèrent aussi dans le fourré, mais ne virent et n'entendirent plus rien. Gering, en proie à la plus grande surexcitation, perdit toute présence d'esprit. Pendant ce temps-là, d'Iberville allait faire une battue. Il devina qu'il avait affaire à de rudes coureurs de bois, et que les ravisseurs connaissaient une issue secrète hors du jardin. C'était bien le cas.

Le gouverneur hollandais avait commencé à faire construire une muraille vieux style, percée d'une porte très étroite qui se confondait avec la muraille même. C'était par là que les deux brigands avaient disparu.

D'Iberville était presque au désespoir.

—Retournez, dit-il brusquement à Gering, et mettez la maison et la colonie sur pied. Je vais essayer de retrouver leur piste.

Gering partit.

Dans leur agitation extraordinaire, ils avaient complètement oublié leur folle querelle, et c'était l'étranger qui avait pris sur lui de donner des ordres.

Lui, du moins, avait déjà l'expérience des aventures, et des ruses des bandits. Sans perdre une minute, il courut à la muraille, la longea, et finalement, en tâtant de la main, découvrit la porte. D'un bond, il la franchit et se trouva sur le rivage ; il était convaincu que les coquins tenteraient de s'échapper par la mer. L'idée de Bucklaw lui traversa le cerveau, et, par une sorte d'instinct inexplicable, il devina l'auteur du coup. Au même instant, il vit quelque chose briller sur le sol, et se baissa pour ramasser l'objet ; c'était un soulier avec une boucle d'argent. Ce fut avec une émotion qui le fit tressaillir jusqu'au bout des doigts, qu'il le cacha dans sa tunique, sur sa poitrine, et il reprit sa course.

Il était sur la piste.

En quelques enjambées il fut au bord de l'eau ; il regarda du côté où il avait vu la *Nell Gwynn* le matin même. Il n'y avait pas une seule lumière en vue

Il entendit tout aussitôt un craquement de branches, et vit Bucklaw, toujours avec la jeune fille dans les bras, sortir par l'ouverture secrète et prendre la direction de la grève ; quant à Radisson, Bucklaw l'avait envoyé en avant pour donner l'éveil à l'équipage de la goëlette.

Le boucanier avait aperçu d'Iberville en même temps que celui-ci l'avait vu. Il s'imaginait bien qu'à ce moment là, la ville devait être sur pied et que le gouverneur, en fureur, devait jurer vengeance. Il n'avait rien autre chose à faire qu'à se battre ; quant au résultat, il n'en avait pas peur. Pour lui, le temps c'était tout, la vie même. D'un mouvement de son bras à crochet, il fit faire à la jeune fille demi-tour derrière lui. Au moment où d'Iberville s'élançait sur lui, il dégaina un coutelas et para un coup droit que lui portait le jeune Français. Il s'aperçut de suite qu'il avait maille à partir avec un ferrailleur ; il dut, en conséquence, laisser la jeune fille glisser sur le sol, et, marchant soudain sur d'Iberville, il se fendit en désespéré d'un habile coup droit du côté du cœur. D'Iberville était trop agile et trop adroit pour lui ; il reçut le coup à fleur de peau dans les côtes et riposta comme l'éclair. Le boucanier recula en chancelant, mais se remit tout aussitôt d'aplomb, et, se fendant de nouveau sur son ennemi, l'atteignit à la hauteur du bras droit.

D'Iberville perdait du sang par la blessure qu'il venait de recevoir dans le côté ; de plus, sa blessure de la veille lui avait rendu le bras raide ; mais, tout blessé qu'il fût, il était de tout son être arcbouté sur la défen-

sive. Bucklaw s'en aperçut et parut se demander si vraiment le jeu valait la chandelle. La ville devait être sur pied, et tout ce qu'il avait gagné jusque-là pour sa peine, était un échec. Il n'était aucunement sûr de pouvoir tuer son ennemi et d'enlever la jeune fille. A part ça, il n'avait nulle envie d'occire d'Iberville, car pareils coquins ont aussi leurs sympathies comme leurs antipathies, et il s'était de suite épris d'une certaine considération pour le jeune brave.

Son hésitation ne dura qu'un moment.

En effet, que valait donc la vie de ce jeune gars en comparaison de sa vengeance ? Le tuer eut été insensé de sa part, car un seul coup de feu eut mis les gens sur ses traces. Il tira néanmoins un pistolet de sa ceinture et fit feu. La balle effleura le jeune homme à la tempe, en lui enlevant une mèche de cheveux. D'Iberville chancela, affaibli qu'il était par la perte de son sang, et, mû par un sentiment instinctif de conservation, s'affaissa aux pieds de Jessica.

On entendit bientôt des bruits de pas et des craquements de branches.

Bucklaw se baissa pour reprendre sa proie, mais un individu émergea à l'instant du bois, et lui tomba dessus. Il vit alors que la partie était perdue. Dans un accès de rage, il leva à demi son coutelas pour frapper, mais ce fut l'affaire d'une seconde ; le meurtre n'avait pas été prévu dans son programme de vengeance ; il pensait bien avoir tué d'Iberville ; c'était assez. Il bondit du côté où ses complices l'attendaient.

Il n'avait cure maintenant que de fuite.

Le nouvel arrivant accourut, et aperçut le jeune homme et la jeune fille qui gisaient comme morts sur le sol. Un instant, il contempla d'Iberville, puis, épaulant sa carabine, il fit feu sur le fuyard. Il tira un peu au hasard, car il était loin de faire clair, et la silhouette de Bucklaw s'était fondue dans les ténèbres.

Alors, l'individu se jeta à genoux et se mit à palper d'Iberville à la région du cœur.

—Vivant! dit-il, vivant! Grâces soient rendues à la Sainte Mère de Dieu! Mon brave d'Iberville! Tous toujours les mêmes, l'aïeul, le petit-fils.

En retirant sa main, il heurta le soulier. Prenant la mignonne chaussure, il l'examina et se tourna du côté de la forme féminine qui gisait inerte. Il écarta le manteau qui la recouvrait et se mit à contempler la figure pâle de Jessica.

—Toujours le même, marmotta-t-il, en secouant la tête, toujours le même: pour le roi, pour un ami, pour une femme, voilà bien un Le Moyne.

Tout en monologuant, il n'était pas resté à flâner. Avec la courtoisie chevaleresque des coureurs de bois, il s'était mis à prodiguer ses soins à la jeune fille. Il lui prit la tête, l'appuya sur son épaule et, lui desserrant les dents, lui versa quelques gouttes de sa gourde d'eau-de-vie.

—M'amzelle, ma p'tite demoiselle, dit-il. Allons! Eveillons-nous! Ça n'est rien, vous êtes sauvée. Ah!

la chère p'tite dame. Allons ! Voyons ! Laissez-moi voir la couleur de vos yeux. Eveillons-nous, s'il vous plaît ! Ça n'est rien du tout.

A ce moment là, la jeune fille ouvrit les yeux. De nouveau, il lui mit sa gourde sur les lèvres. Jessica tressaillit, avala une gorgée d'eau-de-vie ; se sentant un peu ranimée, elle se recula soudain.

—Là ! là ! bien, dit-il, tout va bien. Maintenant, voyons à mon pauvre d'Iberville.

Prenant la tête du jeune homme sur son genou, il lui introduisit aussi sa gourde dans les dents, tout comme il avait fait pour Jessica. D'Iberville revint brusquement à lui. Un moment, il regarda d'un air surpris et hagard son sauveur ; tout à coup ses yeux brillèrent de satisfaction.

—Perrot ! ce cher Nick Perrot ! murmura-t-il. Oh ! bien ! très-bien ! articula-t-il plus faiblement encore. Puis, sur un ton de douloureuse angoisse :

—Où est-elle ? demanda-t-il. Où est-elle ?

—Je suis en sûreté, répondit doucement Jessica. Mais, vous, vous êtes blessé. Elle se pencha et se trouva à genoux auprès de lui.

—Un peu, rien qu'un peu. Prends soin d'elle d'abord, enjoignit-il à Perrot.

Celui-ci se prit à sourire.

—Ces LeMoyne ! murmura-t-il dans les dents. Puis, haussant la voix :

—La jeune dame d'abord, Monsieur, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit d'Iberville. Et Bucklaw, ce misérable Bucklaw ?

—Si vous voulez parler du coquin qui vous a fait tout ça, dit Perrot, en touchant les blessures qu'il avait déjà pansées, je crois qu'il s'est échappé, grâce à l'obscurité.

Jessica se disposait à déchirer sa mantille pour faire un bandage pour le blessé, mais Perrot lui dit en mauvais anglais :

—*No*, pardon ! *Not so. The cloak* là bas *will do.*

Elle alla chercher le manteau et l'apporta. Perrot, en la regardant faire, jeta un coup d'œil sur les pieds de la jeune fille, et, d'un ton un peu goguenard :

—Pardon, dit-il, m'amzelle, vous avez perdu un soulier.

Il avait prévu le côté piquant de cet incident et était disposé à s'en égayer, en dépit du côté dramatique de la situation.

—Il doit être tombé quelque part, fit Jessica en rougissant ; mais ça n'a pas d'importance

D'Iberville rougit aussi de son côté, puis un sourire erra sur ses lèvres.

—Si vous voulez seulement mettre la main dans mon gilet, ici, dit-il, vous l'y trouverez.

Timidement, elle fit comme il lui disait, retira le soulier et le chaussa.

—Vous voyez, dit d'Iberville, toujours faible par

suite des hémorrhagies sérieuses qu'il avait subies, un Français peut se battre et aussi faire la chasse, chasser la pantoufle.

La figure de Jessica prit tout à coup une expression douloureuse.

—Monsieur Gering, interrogea-t-elle, vous..... vous ne l'avez pas tué, n'est-ce pas ?

—Ah ! non, Mademoiselle, répondit d'Iberville ; cette fois encore, vous avez fait manquer la partie.

Il lui raconta alors ce qui s'était passé, en lui disant que Gering était allé donner l'alarme en ville.

Il insista à se remettre debout pour retourner avec eux tous à la résidence du gouverneur. Ce fut après d'énergiques efforts qu'il y réussit ; il s'appuya de tout son poids sur Perrot et mit une main sur l'épaule de Jessica, sur les instances réitérées de la jeune fille.

Chemin faisant, Perrot raconta lui aussi par quel hasard il s'était trouvé là. Une bande de coureurs de bois, en route pour Québec, les avait rejoints lui et le vieux LeMoyne dans la forêt. LeMoyne était reparti avec ces gens-là, pendant que Perrot avait repris le chemin de New-York où il était arrivé juste au moment de l'enlèvement. En entendant le cri poussé par Jessica, il avait donné dans la direction d'où il était parti. En route, il avait rencontré Gering ; quant au reste, on le savait.

L'incident fit manquer plusieurs choses. Ainsi, le gouverneur de New-York ne crut pas devoir s'engager

de suite dans une expédition au pays des Espagnols. On donna vivement la chasse à Bucklaw, mais le bandit s'échappa. D'Iberville et Gering ne firent pas une troisième tentative de duel, Perrot les en empêcha. D'Iberville repartit, non cependant sans avoir appris trois choses : d'abord, qu'il était le premier Français de Québec qui avait été aussi populaire à New-York ou était probablement en train de le devenir ; ensuite, que Jessica Leveret, avec la plus charmante candeur, lui avait témoigné les sentiments de la plus affectueuse gratitude, ce qui lui avait fait faire les rêves les plus enchanteurs pour l'avenir ; et enfin, que Gering et lui, en dépit de toutes les marques extérieures de courtoisie, étaient restés ennemis. Gering ne pouvait oublier que, dans le drame qui venait d'avoir lieu, c'était d'Iberville qui avait sauvé Jessica ; il avait été le héros, tandis que lui-même n'avait été qu'un héraut.

—Nous nous rencontrerons encore, dit enfin d'Iberville ; du moins, je l'espère.

—J'en serai heureux, répondit machinalement Gering.

—Mais il est probable que je viendrai vous trouver avant que vous ne veniez vous-même, ajouta d'Iberville d'un ton significatif.

Jessica Leveret se tenait à quelques pas de là, et Gering ne répondit pas de suite.

Durant ce moment de silence, d'Iberville dit :

—Au revoir ! A bientôt ! Et il partit.

A ce moment-là, il se retourna et, avec un sourire plein de mordante ironie, fit un geste d'adieu à Gering. Ce sourire et ce geste eurent pendant longtemps sur Gering l'effet d'une cuisante brûlure.

Deuxième Epoque.

CHAPITRE VII

AMIS EN CONSEIL.

Montréal et Québec, villes bien chères aux gens d'aventures comme d'Iberville, étaient alors comme aujourd'hui, aussi gaies, sous l'étreinte impitoyable de la saison d'hiver, qu'aucune autre ville placée sous un ciel plus clément. Du côté des hommes, on se laissait aller à l'amour ou à la haine, on donnait ou l'on cassait sa parole, on contait fleurettes aux femmes, on se montrait follement chatouilleux sur le point d'honneur, on faisait des prodiges de bravoure pour des riens, absolument comme cela se passe depuis que le monde est monde. Dans cette nature sévère et rigide, il y avait des hommes au cœur ardent comme le soleil des tropiques. Si, un certain jour assez mémorable dans la vie de d'Iberville, quelqu'un eût pu voir par la fenêtre de l'unique étage d'une maison de pierre de la rue Notre-Dame à Montréal, ce qui se passait à l'intérieur, il eût aperçu un prêtre qui jouait du violon avec un entrain

magnifique, alors même qu'en Europe, Maggini et Stradivarius étaient encore bien peu connus et que l'on regardait le violon lui-même comme une invention du diable.

La pièce n'avait pas beaucoup d'ornements, sauf un crucifix, un joli portrait au crayon de l'évêque de Laval, un fusil, une paire de raquettes, un sabre, une petite niche dans un coin renfermant les reliques d'un saint. Quant aux articles de nécessité, il y en avait peu, et ce qu'il y avait n'était guère digne de remarque, à l'exception de deux grands chandeliers d'argent, qui, avec leurs bougies placées à l'angle du musicien, projetaient sur sa figure d'étranges successions d'ombre et de lumière.

Le prêtre était de puissante stature. Il était de si haute taille que, par moments, lorsque, changeant de cadence musicale, il se redressait sous le coup de l'enthousiasme, la tête lui touchait presque au plafond. Il avait les épaules larges et robustes, et quoique ses membres fussent un peu masqués par sa soutane, il accusait des bras énormes, et le violon qu'il tenait sous le menton, semblait être une sorte de jouet. Son regard était pénétrant, un peu rêveur, et sa contenance toute empreinte de gravité sacerdotale, décelait une âme sereine. On disait qu'un jour Dollier de Casson, ayant été attaqué par deux renégats français, avait cassé une jambe à l'un et les reins à l'autre, puis les avait ramassés et transportés à plusieurs milles pour les loger et les soigner. Et la légende racontait aussi que l'homme aux reins

cassés s'était rétabli, tandis que le traître à la jambe rompue, après s'être rétabli aussi, fit un drôle de nez, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait le pied tourné en dehors.

L'abbé De Casson avait eu dans sa vie une affection, une seule ; mais celle-là en avait absorbé bien d'autres qui, amorties par l'absence et l'indifférence, ne formaient plus dans son imagination que des souvenirs brumeux de jeunesse. La France était alors bien loin de Montréal, mais le prêtre musicien en était lui-même plus éloigné encore. En effet, on peut difficilement se figurer l'espace immense que l'Eglise met entre celui qu'elle fait prêtre et sa vie de jeune homme. Cependant des natures comme celle de Dollier de Casson ne pouvaient guère se passer de foyer d'affection. Peut-on refouler sur elle-même la sève d'un arbre ? Cette sève doit s'épanouir ou sinon, l'arbre meurt du trop plein de son exubérante nature.

Ce soir-là, il était en veine de mettre en musique quatre années de sa vie de cœur : souvenirs, espoirs, abnégations et affections. Il attendait quelqu'un qu'il n'avait pas vu depuis quatre ans. Le temps s'écoulait, et toujours le violon remplissait la chambre d'harmonieuses sonorités. A la fin, l'instrument se tut, et le prêtre le considéra avec un profond soupir, puis, à deux ou trois reprises, le porta à ses lèvres.

—Mon bon, mon brave Stradivarius, dit-il. Il le porta encore une fois à ses lèvres, s'essuya les yeux du revers de la main, se mit lentement à envelopper le violon dans un morceau de velours et le déposa dans une boîte

en fer qu'il ferma à clef. Mais, tout à coup, se ravisant, il retira le violon de la boîte, le plaça sur la table, et se mit à hocher la tête d'un air distrait.

—Il aimera le voir, se dit-il à mi-voix, et peut-être l'entendre.

Cela fait, il se retourna et passa dans une autre chambre. Il y avait là un prie-Dieu dans un coin, et, au-dessus, un crucifix. Il s'agenouilla et tomba bientôt dans une profonde méditation.

Pendant quelque temps, tout fut silence.

Enfin, des bruits de pieds chaussés de mocassins se firent entendre au dehors sur la neige durcie ; un coup discret fut frappé à la porte qui s'ouvrit immédiatement. Un jeune homme à l'allure vigoureuse entra. Il regarda autour de lui d'un air surpris, mais satisfait. Ses yeux se portèrent d'abord sur le violon, puis d'un air interrogateur sur la porte demi-close de la chambre. Faisant sauter casque et gants, il prit le violon en souriant narquoisement.

C'était un garçon de forte stature et de mine fort avenante, à l'air un peu railleur, au regard droit et assuré, et dont la physionomie indiquait une faculté de vive et profonde perception, ce qui lui prêtait une force singulière. Il pouvait avoir vingt-deux ans. Il n'était pas aussi grand que le prêtre agenouillé dans la chambre voisine, mais il était de haute taille tout de même, et chacun de ses mouvements exprimait vigueur et souplesse. Telle était sa vigueur physique que, soit

qu'il se tournât, soit qu'il se courbât, on eut dit toute une charpente d'acier flexible en mouvement.

Malgré cette apparence de superbe virilité, ce fut avec une désinvolture pour ainsi dire enfantine qu'il s'empara du violon, le mit sous son menton, en étouffant une forte envie de rire et en faisant des gestes narquois du côté de la chambre. Sa figure, inclinée sur le violon, avait une teinte presqu'aussi brune que celle du Stradivarius. Il esquissa dans le vide deux ou trois coups d'archet comme pour se remettre de leçons de jadis. Evidemment satisfait de lui-même, il frôla délicatement de l'archet les cordes de l'instrument en produisant un son léger qui sembla flotter un instant dans l'espace, puis se multiplier en ondes sonores et exquises ; ça n'était rien moins qu'une variation qu'il esquissait sur le thème que Dollier de Casson venait de jouer. Son regard prit une expression ravie ; et ce regard, expression de toute son âme, image souvent du passé et parfois pronostic de la vie d'un homme, sembla s'approfondir, puis se dilater ; pour une fois en quelque sorte, l'on eût pu voir, sous son air mâle et sa taille robuste, un rude soldat devenir artiste. La mélodie se fit de plus en plus pénétrante, et, lorsque le prêtre ouvrit toute grande la porte de la chambre, elle lui arriva aux oreilles en vibrations si tendres que ses paupières se mouillèrent.

—D'Iberville ! s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Pierre !

A l'instant, le violon glissa des mains de d'Iberville.

—Mon cher abbé, dit-il.—Et tous deux s'embrassèrent.

—Eh bien ! comment trouvez-vous mon entrée ? exclama le jeune homme. Vous voyez que j'ai dû moi-même m'occuper de la musique.

Et il éclata de rire en secouant affectueusement les mains de l'abbé.

—Je venais justement de jouer la même vieille chansonnette, dit celui-ci.

—Avec les variations que vous avez écrites vous-même ? interrompit d'Iberville.

—Oui, avec mes pauvres variations, juste un moment avant votre arrivée, et cela fait.....

—Oui, oui, mon cher abbé, je sais le reste : vous vous êtes mis à prier pour l'heureux retour du marin qui, pendant quatre ans ou à peu près, a appris le métier de la guerre sur les vaisseaux du roi Louis, laissant là la bonne vieille façon de ferrailler sur terre dont il fit autrefois l'apprentissage, avec votre bénédiction, mon vieux tuteur, mon bon vieux guerrier d'abbé. Vous rappelez-vous lorsque nous fîmes des Hollandais prisonniers sur le Richelieu et que vous.....

Le prêtre l'interrompit par un éclat de rire.

—Mais, mon cher d'Iberville, dit-il.....

—Bon ! c'était Pierre, il y a un instant. Tantôt ce sera, je suppose, Monsieur Pierre LeMoyne d'Iberville, dit le jeune homme d'un ton mi-sérieux, mi-badin, en allant du côté de la cheminée.

—Non ! non ! répliqua l'abbé, seulement.....

—Je comprends, dit d'Iberville, veuillez, je vous en prie, pardonner à une jeunesse incontrôlable, en veine de faire endever, comme autrefois, du reste, son vieil ami et professeur. Il s'est passé bien des choses depuis cette époque-là.

Sa figure devint sérieuse, et son regard prit une expression de profonde mélancolie.

—Je n'ai jamais eu d'élève, repartit aussitôt le prêtre, dont les tracasseries m'aient été aussi agréables, tout renfrogné que je puisse être. Allons, maintenant, Pierre, contez-moi tout, pendant que je vais mettre sur la table ce qu'il peut y avoir dans le buffet.

La physionomie de d'Iberville reprit sa gaieté.

—Hum ! dit-il, je ne sais pas trop comment aborder une histoire vraiment étonnante. Voyons un peu.

Il y avait une fois un jeune homme qui mourait d'envie de se battre pour son roi, mais sur la terre seulement, et pour faire bonne et rude besogne à sa manière à lui.

Ici De Casson le regarda avec une vive attention et ses yeux eurent des lueurs étranges.

Le jeune homme, continua d'Iberville, se laissa emmener en France sur les navires du roi, et c'est ainsi que :

Malbrough partit en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine.

Mais la chanson est vieille, mon cher abbé, et vieille est aussi l'histoire. La voici en résumé. Après plusieurs

années d'escrime et de sérieuse besogne, escrime en France et dure besogne au pays des Espagnols, il fut envoyé

Sur le promontoire de la noble cité
Où flotte fièrement le drapeau fleur-de-lys
Où le grand Frontenac.....

Mais me voilà encore à bavarder.

A son arrivée à Québec, ça n'était plus la même chanson. C'était bien le même promontoire, et le drapeau fleur-de-lys y flottait toujours, mais Frontenac, le brave, le grand Frontenac, était parti ; tout était confusion là où la conquête et d'honnêtes différends seuls auraient dû.....

—Frontenac reviendra, interrompit De Casson ; il le faut.

—Ça se peut, repartit d'Iberville. Et, continua-t-il, le jeune homme se mit à regarder autour de lui. Hélas ! comme tout avait changé, les anciennes figures, les anciennes places. Les fillettes étaient devenues femmes et mères ; les jeunes épouses étaient passées vieilles dames, et les gens d'âge mûr mettaient domestiques et apothicaires sur les dents pour se faire une seconde jeunesse.

Et le jeune homme tournant le dos à tout ce monde qu'il avait si bien connu autrefois, se dit : Il n'y a dans la vie que trois choses qui méritent l'attention d'un homme : l'amour, l'aventure et la bataille. Voilà pourquoi, une journée après, il laissait la petite cour de Québec, voyageait jusqu'à Montréal, y passait quelques

jours avec son père et ses frères, Bienville, Longueuil, Maricourt et Sainte-Hélène. Après avoir adressé un mot à son meilleur ami, il alla le voir et le trouva—ici sa voix se fit plus attendrie—le même qu'autrefois, toujours en veine de faire de la musique, de boire du bon vin, et de réciter des *ave* à l'intention de l'enfant prodigue.

Il fit une pause. Le prêtre avait mis en place sur la table du vin et des victuailles.

—Pierre, dit-il, en mettant la main sur l'épaule du jeune homme, je vous convie cordialement à table comme un frère, comme un frère aîné raffolant de son frère cadet. Et, ajouta-t-il, ça m'a fait grand plaisir de voir que vous vous êtes rappelé de notre musique.

—Mon cher De Casson, fit d'Iberville, comme si je pouvais oublier. J'ai encore le Maggini dont vous me fîtes présent; c'est là un fait qui vaut bien la peine qu'on s'en rappelle. Si l'on ne pouvait être loyal à ses premières affections, comment donc pourrait-on l'être dans d'autres cas?

—Parfaitement, Pierre; mais il est peu de gens à votre âge qui en fassent autant. La plupart des hommes ne l'apprennent qu'après avoir vu bien des rêves s'évanouir. Il suffit d'avoir dans la vie quelques affections honnêtes, bien peu cependant, et leur demeurer fidèle jusqu'à la fin.

—Même la haine? interrogea d'Iberville, et ses yeux lancèrent des éclairs.

—Il existe ce qu'on peut appeler une noble haine, répondit l'abbé.

—Il n'est pas un pouce de votre personne qui ne soit homme, s'écria d'Iberville, en saisissant les deux bras de l'ecclésiastique.

—Mon cher abbé, ajouta-t-il, vous savez ce que je brûle de savoir. Vous êtes allé deux fois à New-York ; vous étiez là, n'est-ce pas, il y a à peine trois mois ?

—Oui, et l'on m'a prié d'en repartir en moins de trois mois ; on m'a banni, ni plus ni moins.

—Je le sais. Vous disiez dans votre lettre que vous aviez des nouvelles. Vous avez eu la bonté d'aller .....

—Perrot, lui aussi, est venu.....

—Ce brave Perrot, j'allais m'en informer. J'ai reçu de lui une lettre écrite sur une écorce de bouleau ; il m'annonçait qu'il venait. Justement ! je crois que le voici qui arrive !

Il prêta l'oreille. Une voix masculine chantait, non loin au dehors, des paroles qu'ils pouvaient même saisir.

En un jour, de ses mains,
Il abat trois cents daims.
Oh ! le brave chasseur,
Que le jeune seigneur !

La dame de son cœur,
Lui présente une fleur.
Oh ! le brave chasseur,
Que le jeune seigneur !

Du cœur et des halliers,
Il connaît les sentiers.
Oh ! le brave chasseur,
Que le jeune seigneur !

—Allons-nous causer librement devant lui ? interrogea le prêtre.

—Aussi librement que vous voudrez, répondit d'Iberville. Perrot est fiable. Il a été avec moi dès le commencement.

A l'instant, on frappa à la porte et, une minute après, le coureur de bois étreignait les deux mains du jeune homme et le contemplait le sourire aux lèvres.

—Par la bonne Sainte-Anne ! s'écria-t-il, mais Nick Perrot a l'air d'un nain auprès de vous, cher Monsieur.

—Bien ! bien ! mon pauvre Nick, fit d'Iberville, je parie bien que ni l'abbé, ni moi, nous ne te ferons pas pour cela plus petit que tu ne l'es. Mon bon Perrot, c'est bien gentil à toi de nous arriver aussi promptement.

—Que peut-on trouver de plus ravigotant que la figure d'un bon vieil ami, dit Perrot en riant. On trinque avec un ami qui passe, on dîne avec un autre qui arrive, et l'on se prend ensuite aux cheveux avec l'un et l'autre. Seul, le vieil ami flaire et suit les vieilles pistes, et il n'est rien de cher à un homme comme le vieux sentier qu'il a battu.

—La piste du bon camarade, fit le prêtre à demi-voix.

—Ah ! répliqua Perrot, je me rappelle, Monsieur l'abbé, qu'une fois alors que nous étions à Portneuf, vous fîtes là dessus des vers... Eh ! Eh ! ma foi, ils étaient très beaux.

—Ça tombe à propos, interrompit d'Iberville. Allons, mon cher abbé, vos vers...

—Non, non, une autre fois, répondit le prêtre.

Tous trois formaient un groupe très intéressant. Perrot, à la taille trapue, aux épaules larges, au teint basané, vêtu d'une tunique de peau d'orignal couverte de rassades, portant une giberne et une ceinture à boucles d'argent, cadeau tout neuf de quelque marchand reconnaissant, se trouvait debout entre le prêtre hercule à la soutane noire, et le galant soldat-marin, tout habillé de fines fourrures, à la chevelure longue et ondée, ressemblant plus à un Viking qu'à un muscadin, ayant le port à la fois d'un courtisan et d'un chasseur, et l'air d'être bien au dessus des misères de la pauvre humanité.

C'étaient d'étranges camarades que ces trois personnages ; ils se connaissaient l'un l'autre autant qu'hommes peuvent se connaître, mais chacun à un point de vue différent. Perrot savait certains traits de d'Iberville que Dollier de Casson ignorait et l'abbé, de son côté, avait lu dans les profondeurs de l'âme de d'Iberville bien des choses que Perrot n'avait jamais même vaguement songé à analyser. Et, cependant, tous pouvaient se comprendre et se parler à cœur ouvert, comme s'ils eussent lu les pensées les uns des autres.

—Commençons, dit d'Iberville, je veux savoir des nouvelles de New-York.

—Causons en mangeant, insista l'abbé.

Les camarades se mirent à table, attaquèrent le menu de grand appétit, et tout aussitôt l'abbé entama son récit.

—Par la lettre que je vous envoyai, vous connaissez mon premier voyage, dit-il, et s'adressant à d'Iberville. Vous savez comment j'appris que Mademoiselle Leveret était passée en Angleterre avec son père. C'était un an après votre départ, il y a aujourd'hui trois ans. M. Gering entra dans la marine anglaise et s'en fut lui aussi en Angleterre.

D'Iberville eut un léger mouvement de tête.

—Oui, oui, dit-il, dans la marine anglaise. Je le sais très bien.

L'abbé le regarda d'un air surpris.

—Est-ce par ma lettre ? interrogea-t-il.

—Je le rencontrai une fois au pays des Espagnols, répondit d'Iberville. Nous nous jurâmes alors un amour..... de moins en moins profond.

—Quel était le sujet de la difficulté ? hasarda le prêtre.

—Affaire de butin de pirate, dit d'Iberville, sur lequel ce garçon là, à la tête d'une bande nombreuse, fit main basse, alors que nos gens l'emportaient à la côte. D'un coup de sabre il fendit la tête de mon serviteur ; ce

pauvre garçon m'avait suivi depuis le commencement. Après cela, j'eus avec lui une entrevue, et, nous échangeâmes des.....compliments. Cet homme sordide pensait que je tenais au butin. Bon Dieu ! qu'est-ce que c'est que quelques mille pistoles en comparaison du sang d'un brave ami.

—Il y avait sans doute un autre levain qui vous fermentait au cœur à tous deux, hasarda le prêtre.

—Oui, un autre levain, comme vous dites, répliqua d'Iberville. Allons, continuez donc votre récit, Monsieur l'abbé, je vous en prie.

—Je n'ai rien de plus à dire du premier voyage, répartit celui-ci, excepté que le gouverneur anglais me déclara que vous étiez le garçon le plus brave qui eût jamais joué le rôle d'ambassadeur auprès de lui, ce qui, dans le temps, vous vous en rappelez, plut beaucoup au comte de Frontenac.

D'Iberville fit un signe de tête et sourit.

—Frontenac, dit-il, m'a aussi fort reproché mon impertinence.

—Ce qui n'empêche pas qu'il vous fit présent d'une épée, lorsque vous lui donnâtes des nouvelles de Radisson, interjeta Perrot. Et, en passant, ajouta-t-il, j'aurai quelque chose à dire sur le compte de ce vaurien.

L'abbé continua.

—Parlons maintenant, dit-il, de mon second voyage, il y a déjà quelques mois. Missionnaires que nous sommes, nous voyageons beaucoup parmi les tribus iro-

quoises, même dans le pays anglais. Cependant, comme je vous l'avais promis, je me rendis à New-York. Là, je fus cité à comparaître devant le gouverneur qui m'ordonna de retourner à Québec. J'allais m'informer de Mademoiselle Leveret, lorsqu'on frappa à la porte. Le gouverneur jeta sur moi un coup d'œil scrutateur.

—Vous êtes, dit-il, un ami de Monsieur d'Iberville. Vous allez faire la connaissance de quelqu'un qui a bien gardé son souvenir.

Il laissa alors la jeune fille entrer. Elle avait appris par Perrot, qu'elle avait vu d'abord, que j'étais là.

Sur ce, Perrot l'interrompit en riant :

—Il m'était arrivé de passer par là, dit-il ; je voulais voir un peu ce qui pouvait se voir ; car notre bon abbé se trouvait bien un tant soit peu seul parmi les loups, et, d'autre part, il y avait aussi Radisson et l'immortel Bucklaw dont on venait d'avoir des nouvelles.

—Lorsque je fus présenté à la jeune fille, reprit De Casson, elle me prit la main.

—Monsieur l'abbé, fit-elle, je suis heureuse de rencontrer un ami, un vieil ami de Monsieur d'Iberville ; j'ai appris qu'il est allé en France et ailleurs.

Le prêtre fit alors une pause en souriant, comme s'il se fût rappelé quelque lointain souvenir ; il demeura pensif, les yeux fixés distraitement sur le feu qui flambait dans l'âtre, tout en jouant avec les cordons de sa soutane.

D'Iberville était resté immobile, la figure parfaite-

ment impassible. Ses yeux seuls trahissaient l'intérêt qu'il portait au récit. Il attendit.

—Parfait, dit-il enfin. Eh bien ! ensuite ?

L'abbé détourna les yeux du foyer pour les reporter fixement sur d'Iberville.

—Et ensuite, répondit-il, le gouverneur quitta la chambre. Lorsqu'il fut parti, la jeune fille vint à moi, et, me mettant la main sur le bras :

—Monsieur, dit-elle, je sais que l'on peut vous donner sa confiance, car vous êtes l'ami d'un brave homme.

Nouvelle pause de l'abbé qui sourit en regardant d'Iberville.

—Vous voyez, dit-il, que sa confiance n'était pas tant pour le prêtre, que pour l'ami. Alors, elle ajouta :

—Je sais que Monsieur d'Iberville et Monsieur Gering, à raison d'une folle querelle, il y a quelques années, sont encore ennemis jurés. Je désire que vous m'aidiez à faire qu'ils recouvrent la paix du cœur, car on ne peut vraiment vivre en paix et avoir la haine dans l'âme.

Je donnai ma parole que je m'emploierais à cela.

Ici Perrot hocha la tête en riant.

—Mon Dieu, dit-il d'une voix émue, elle aurait pu faire jurer quoique ce soit à un homme. J'aurais pu, moi, Perrot, lui faire serment que jamais de ma vie je ne me battrais, vrai, comme je vous l'dis.

—Allons ! interrompit d'Iberville avec impatience, en serrant amicalement le bras de Perrot.

L'abbé se remit à son histoire.

—Lorsqu'elle eut fini de me questionner, je lui dis :

—Eh bien ! Mademoiselle, quel message vais-je rapporter de votre part ?

—Dites-lui, répondit-elle, au nom d'une dette de toute ma vie, que j'implore la paix.

—Est-ce là tout ? lui demandai-je.

—Dites-lui, ajouta-t-elle, que j'espère le rencontrer encore.

—En faveur de qui, lui dis-je, implorez-vous la paix ?

—Je suis femme, articula-t-elle, et je suis égoïste ; c'est pour moi que je la lui demande.

Derechef, le prêtre s'arrêta, et derechef, d'Iberville le pressa de continuer.

—Je lui demandai, reprit le prêtre, si elle n'avait pas quelque gage à me confier. Ses yeux brillèrent soudain d'un vif éclat, et elle me pria de l'excuser un instant. Lorsqu'elle revint, elle me donna un petit paquet.

—Veuillez remettre ceci à Monsieur d'Iberville, dit-elle, car ça lui appartient. Il me prêta cela il y a quelques années. Nul doute qu'il a oublié.

Sur ce, le prêtre tira de sa soutane un tout petit paquet.

D'Iberville le prit, l'ouvrit, et se prit à rougir du menton à la racine des cheveux. Il poussa un profond soupir, puis éclata de rire à gorge déployée.

—En effet, dit-il, c'est bien à moi, et je me rappelle très-bien quand je fis cette trouvaille.

—Je me rappelle aussi très-bien, intervint Perrot, lorsqu'elle prit cet objet là dans votre habit.

D'Iberville ne répondit pas, mais se mit à frotter la boucle de soulier sur le revers de sa manche, pour la rendre plus luisante.

—Va pour la dame, dit-il enfin, qu'y a-t-il de plus ?

—J'appris, continua l'abbé, que Monsieur Gering était à Boston et qu'il devait se rendre au fort Albany, sur la baie d'Hudson, où, sur notre propre territoire, les Anglais ont déjà érigé des forts.

Perrot, prenant la parole :

—Savez-vous, Monsieur, dit-il, quel est l'envahisseur ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'en savez rien ? Eh bien ! c'est Radisson.

—En es-tu sûr ? interrogea d'Iberville en se tournant vivement du côté de Perrot. En es-tu bien sûr, Nick ?

—Aussi sûr que j'ai une tête sur les épaules. Je vous dirai de plus que Radisson était avec Bucklaw lors de l'enlèvement. J'ai eu le plaisir d'occire un camarade de Bucklaw, qui, avant de mourir, m'a tout raconté. Il m'a dit aussi que, dans le temps, Bucklaw se rendit avec Radisson au pays des Espagnols à la recherche d'un trésor. Ah ! il y en a de ces fous dans le monde ! Ne trouvant pas le trésor, ils finirent par se quereller et se séparer ! Radisson revint au nord, et Bucklaw s'en alla au sud du continent. Le trésor est toujours au

même endroit. Et voilà ! voilà comment font les imbéciles.

D'Iberville allait parler.

—Attendez, dit Perrot avec un sourire narquois et avec une lenteur calculée pour attiser la curiosité de ses auditeurs ; il n'est pas sage de se presser. Moi, j'ai la faiblesse de vouloir tout savoir. Donc, pendant que je suis à New-York, nous allons tout de même filer sur Boston. Ah ! le voyage, parlez-moi de ça, ça vous élargit les idées.

Je suis allé à l'est jusqu'à Boston, à l'ouest au délà de l'Outaouais et de Michillimackinac, et sur le Missisipi, vrai comme je vous l'dis. Eh bien ! savez-vous ce que je trouvai à Boston ? Peste ! tous les gens de la place sont si sobres, si graves, qu'ils ont tous l'air d'être en purgatoire, vrai comme je vous l'dis. C'est à mourir d'ennui : jamais de fête d'obligation, jamais de fête publique, jamais de séance du grand conseil, alors que le vin et le rhum coulent à flots et que l'on boustifaille jusqu'à en crever. Rien de rien, c'est d'un bête, mais d'un bête. Toutes des figures renfrognées ; une vraie tribu de peaux rouges, sur le sentier de la guerre, quoi !

Eh bien ! voici ce que je trouvai. Il y avait là un grand homme venu de Kennébec ; son nom était William Phips. Il avait fait la traite aux Antilles. Une fois entre autres qu'il était là, il entendit parler du fameux trésor. Ah ! il y en a eu bien des fous qui ont eu ce trac là ! Le gouverneur de New-York en était un,

lorsque Bucklaw tenta son petit jeu avec lui ; il eut été un plus grand fou encore, s'il fût parti avec lui.

A ce moment-là, d'Iberville aurait bien pris la parole, mais Perrot lui fit un signe de la main.

—De grâce, dit-il, une minute seulement, Monsieur Gering, le brave lieutenant anglais, est à la baie d'Hudson, et, l'été prochain, il accompagnera le grand William Phips. Tonnerre de Dieu ! quel nom ! William Phips ! Comment peut-on arriver à s'appeler William Phips ? Il ira avec lui à la recherche du même trésor. Boston est une grande ville, mais n'empêche que j'ai appris tout ça.

Si peu communicatif qu'il fût d'ordinaire, Perrot avait cependant des explosions d'éloquence, et c'en était une. Après avoir débité sa harangue, il se renversa en arrière sur sa chaise, comme pour se reposer sur ses lauriers d'orateur impromptu, en même temps qu'une de ses mains disparaissait dans les profondeurs de sa blague à tabac.

D'Iberville cessa de contempler le feu de la cheminée, et, s'adressant à Perrot :

—Tu l'as vue, à New-York, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé entre elle et toi ?

Perrot clignota des yeux.

—On ne s'est pas dit grand'chose, répondit-il. C'est moi qui m'étais mis sur son chemin. Lorsqu'elle m'aperçut, les deux joues lui devinrent rouges comme des cerises.

—*A very good morning*, mam'selle, lui dis-je en anglais. Elle sourit et me répondit de même façon.

—Et votre maître, où est-il ? demanda-t-elle avec une moue délicieuse.

—Mon ami, Monsieur d'Iberville ? fis-je. Ah ! eh bien ! il sera bientôt à Québec. Alors je me mis à lui parler de l'abbé ; elle détacha d'une chaîne un petit médaillon et me le donna en souvenir de la fois que nous la sauvâmes. Et, avant que j'eus pu lui dire merci, elle était partie. Voilà tout, tout, vrai comme je vous l'dis, excepté pourtant ceci.

Il tira de sa tunique une chaîne d'argent à laquelle était suspendu un médaillon en or, et se mit à la contempler tout en hochant la tête et en souriant. Soudain, ses traits reflétèrent une expression de dureté ; le joyeux coureur de bois avait pris l'air rébarbatif d'un garde-chasse.

D'Iberville comprit le regard de Nick.

—Perrot, dit-il, il est des hommes qui se sont battus pour moins qu'un médaillon d'or venant d'une femme et une boucle de ses pantoufles.

—Je me suis battu, riposta Perrot, pour un louis d'or depuis Trois-Pistoles jusqu'à Michillimackinac.

—C'est comme je dis, Nick, ajouta d'Iberville. Eh bien ! que penses-tu ? .....

Il s'arrêta, quitta sa chaise, arpenta la pièce à plusieurs reprises, et parut complètement absorbé dans ses pensées. Deux fois, il fut sur le point de prendre la parole, mais

il changea d'idée. Son esprit était occupé à faire bien des calculs, à dresser des plans, à compter les chances et énumérer les ressources. Il regarda autour de lui dans la chambre. Ses yeux tombèrent sur une carte ; c'était ce qu'il cherchait. Cette carte n'était qu'une simple ébauche, mais c'était suffisant. Il mit l'index dessus, puis glissa en montant jusqu'à ce qu'il arriva sur les bords de la baie d'Hudson. Toujours du doigt, il partit du Saint-Laurent, monta vers la côte et traversa le détroit d'Hudson. Il eût un hochement de tête négatif.

Reculant d'un pas, il considéra attentivement la carte, puis toujours absorbé dans ses réflexions, il se tourna du côté de la table. Il aperçut le violon, le prit et le présenta à De Casson.

—Jouez-nous quelque chose de guerrier, lui dit-il.

—Et pour moi, quelque chose qui me rappelle une femme, ajouta Perrot.

L'abbé regarda Perrot d'un air intrigué, prit l'instrument et se mit en position. Au début, il parut essayer de se rappeler un air qui lui échappait. Tout à coup il attaqua une magistrale mélodie. Tel un ruisseau s'en va serpentant à travers une prairie, et, après un tortueux circuit, s'élargit et devient rivière. Il avait trouvé son thème. L'effet fut prodigieux. D'Iberville revit dans son imagination les mille et un incidents de sa vie, se succédant pêle-mêle. Toute une fantasmagorie lui traversa les circonvolutions

du cerveau : les armes luisantes des soldats de De Tracy gravissant la côte de la Montagne plusieurs années avant; la silhouette d'un soldat debout, gelé à mort sur les plaines ; une flottille de canots glissant sur l'onde au large des Deux-Montagnes ; les chants des sauvages se mêlant aux chansons originales des voyageurs ; une jeune fille se jetant sur les épées croisées de deux jeunes gens ; le roi Louis donnant sa main à baiser à l'un des deux combattants ; une dame de la cour pour laquelle il se fut volontiers fait hacher en pièces, si ce n'eut été d'une blonde fille d'Albion, dont la douce image hantait toujours son esprit ; une bataille avec les Anglais au pays des Espagnols ; son père lui donnant sa bénédiction à son départ pour la France ; une figure sombre, d'une extrême mobilité, mais dont l'expression dominante était celle qu'elle avait prise soudain, lorsque lui, d'Iberville, avait dit, à la table du gouverneur : Folie ! enfantillage ! mon pauvre ami ; une vaste et sombre forêt sous la neige, avec ça et là des arbres craquant sous la bise ; une poignée d'hommes sur une route désolée du nord, cheminant silencieux, misérables, mais intrépides, déçus dans leurs espérances à la lisière du cercle polaire, mais ayant au cœur l'amour des conquêtes et à leurs ceintures les armes des vaillants.

Telles furent quelques-unes des images qui se peignirent dans son imagination ; les dernières cependant ne se rattachaient pas au passé. Ce rêve, inspiré par la musique, prenant petit à petit une forme, engendra

bientôt une impulsion, puis un plan arrêté. D'Iberville venait de planter le premier jalon d'une aventure extraordinaire. Sous l'influence de la musique, sa taille semblait avoir grandi. Il se mit à caresser machinalement son sabre, puis, soudain, prenant Perrot par les épaules :

—Nous irons, Perrot, s'écria-t-il.

Perrot avait déjà bondi sur les deux pieds. Il comprit, fit un signe d'intelligence, et, saisissant les deux mains de d'Iberville :

—Bravo ! dit-il. Il n'y avait rien autre chose à faire.

—Quelles sont vos intentions ? interrogea gravement l'abbé, en laissant tomber le violon à la longueur de son bras.

—Nous ferons ce que vous nous aviserez de faire, mon cher abbé, répondit d'Iberville en lui serrant la main ; nous irons à la baie d'Hudson reprendre les forts que les Anglais nous ont volés et nous emparer de ceux qu'ils ont construits.

—N'avez-vous pas d'autre but ? observa doucement Dollier de Casson.

—Mon cher abbé, ceci est affaire entre moi et ma conscience : je pars en guerre pour mon roi et ma patrie contre nos ennemis.

—Qui part avec vous ? interrogea l'abbé ? Allez-vous commander l'expédition ?

—Ce n'est pas moi qui commanderai, ça me gênerait. Et la figure de d'Iberville s'assombrit.

—Je veux être plus libre, dit-il, pour en fait commander tout de même.

—Mais alors qui va prendre la tête de l'expédition ? Qui va en faire partie ?

—De Troyes, peut-être, commandera. Ceux qui partiront sont mes frères, Sainte-Hélène et Maricourt, Perrot et une bonne escouade de ses gens ; avec cela, je ne crains pas de rencontrer trois fois autant d'Anglais.

Le prêtre ne parut pas satisfait. Ce que voyant, d'Iberville lui mit une main sur l'épaule et ajouta avec un fin sourire :

—Nous ne pouvons partir sans vous, Dollier.

La figure du prêtre se rasséréna et, l'instant d'après, les trois amis échangeaient de cordiales poignées de mains.

CHAPITRE VIII.

CONCOURS D'ÉVÈNEMENTS.

Lorsque le roi Louis et le roi Jacques réclamèrent la paix, ils ignoraient qu'entre leurs deux colonies, la paix était chose aussi impossible qu'entre boucaniers rivaux. La Nouvelle-France était remplie de gens aventureux, ayant soif de conquérir pour le seul plaisir de conquérir. Outre ça, dans le cas qui nous occupe, il y avait en scène un autre mobile, mobile qui n'était pas connu généralement, mais qui valait bien à lui seul tout un corps d'armée.

Derrière les meilleurs et les pires agissements de Charles II, il y avait une femme. Derrière les gloires et les folies de Louis XIV, il y avait une femme. Au-dessous des incidents les plus remarquables de l'histoire de la Nouvelle-France, de la Nouvelle-Angleterre, de New-York, il y avait aussi une femme.

Nous l'avons déjà vue cette femme, alors qu'elle n'était que fillette, devenir le centre d'événements singuliers. Les années se passèrent ; cependant tous ces

évènements eurent une portée ; chacun d'eux produisit des fruits *suî generis*.

Transportons-nous à Boston dans une chambre d'une maison spacieuse, mais de médiocre apparence, donnant sur le port. Une jeune fille est assise ; elle est seule. Les boiseries de la chambre sont noircies et accusent la vétusté ; une demi-obscurité, car le soir est venu, accentue encore la tristesse de la pièce. Cependant, la figure de la jeune femme paraît assez sereine ; elle se tient tournée en plein du côté de la fenêtre et regarde vers la mer. La brume monte de la surface de l'eau ; sur la rive, l'atmosphère prend peu à peu une teinte grise et devient lourde à mesure que la nuit s'avance en rampant du côté de l'océan. La jeune femme demeure là en contemplation jusqu'à ce que la brume ait tout envahi.

Que de fois n'était-elle pas restée ainsi rêveuse devant ce spectacle !

La nuit tombe enfin tout à fait et l'enveloppe complètement ; cependant, elle ne bouge pas de son siège.

Finalement, la porte de la chambre s'ouvre, puis se referme ; quelqu'un est entré.

—Ma fille, hasarda une voix pleine de sollicitude, Jessica, es-tu ici ?

—Oui, mon père, répondit celle-ci.

—Faut-il allumer les bougies ?

—Si vous le désirez.

A l'instant même, une servante entre dans la pièce,

portant deux bougies allumées qu'elle va déposer sur la table, puis se retire. Le père et la fille se trouvent de nouveau seuls. Tous deux sont émus ; cependant la jeune fille reste parfaitement calme de figure et de contenance ; c'est au point que personne au monde ne se douterait qu'elle traverse dans le moment l'une des phases les plus aiguës de son existence.

—Eh bien ! ma chère Jessica, interroge le vieillard, puis-je savoir la réponse que tu as l'intention de donner ?

—Je l'épouserai lorsqu'il sera de retour, répondit-elle.

—Dieu soit loué ! murmura le vieillard, alors tout est sauvé, ma pauvre Jessica.

Il n'en dit pas davantage, et ce fut là tout l'accueil qu'il fit à la déclaration de sa fille.

Jessica poussa un profond soupir ; puis, soudain, sur le ton de cette fine et malicieuse ironie que nous lui connaissons déjà :

—J'espère, fit-elle, que maintenant l'honneur est sauf.

—Qu'est-ce à dire, interrompit le vieillard, tu l'aimes, n'est-ce pas ? Et il n'est personne, j'en suis sûr, que tu considères plus que George Gering ?

—Je suppose que oui, balbutia la jeune fille d'un ton étrange.

. . . . . .

Pendant que cette petite scène avait lieu, il s'en passait une autre dans le quartier de Cheapside, à Londres. Un homme à l'allure fière et hardie sortait

Universitas BIBLIOTHECA

de l'étude d'un avoué bien connu. Le matin même, il avait eu une entrevue avec le roi, et alors, il s'était fait rappeler, en termes plutôt incisifs que doux, plutôt rudes que bienveillants, que la poursuite infructueuse d'un trésor dans Hispaniola avait coûté au roi Charles un navire, plusieurs douzaines d'hommes et de milliers de louis. En vain, avait-il essayé de faire valoir de nouveaux arguments en faveur d'une nouvelle tentative, on lui avait répondu que les garanties qu'il offrait étaient encore trop précaires, même pour un roi. Il avait alors plaidé sa cause auprès du duc d'Albermarle et d'autres personnages importants. Tous avaient paru se laisser convaincre, mais avaient remis leur réponse au lendemain matin.

Cependant, William Phips, aventurier déclaré, destiné à être comblé d'honneurs, de son vivant même, n'avait pas l'intention de quitter Londres sans être venu à bout de son affaire. Voilà dans quelles dispositions il cheminait ce jour-là dans Cheapside. Il avait déjà commencé certains préparatifs au cas d'une réussite. Il était allé même jusqu'à acheter un navire appelé le *Bridgwater Merchant*, du nom d'un échevin de la ville de Londres, alors qu'il n'avait pas cent guinées dans le gousset. Comme il était à deviser en lui-même, une main le toucha à l'épaule, et une voix lui glissa ces mots à l'oreille :

—Vous étiez à peine à un mille de là, à bord de *l'Algier Rose*, il y a deux ans.

Le fameux aventurier se retourna.

—Le diable me pende ! Qui êtes-vous ? dit-il.

—Je suis, répondit l'étranger en roulant des yeux d'une expression diabolique, Edouard Bucklaw, pirate et gardien du trésor de la rivière de la Planta.

—Par le sang de Judas ! s'écria Phips, vous avez l'audace de venir me parler ? J'ai bien envie de vous faire arrêter comme un vulgaire criminel échappé de la potence.

—Ah ! vous êtes un grand homme, rétorqua Bucklaw avec un sang-froid imperturbable. Je sais fort bien que vous feriez comme vous dites ; mais si vous vouliez m'entendre quelques minutes durant, là-bas, à l'auberge du *Bull-and-Daisy*, je crois que nous nous réconcilierions.

Une heure plus tard, Phips, d'après les indications de Bucklaw, traçait sur une carte l'endroit précis où se trouvait le trésor du galion sombré.

—Maintenant, hasarda Bucklaw, nous sommes camarades, n'est-ce pas ?

—Nous sommes des aventuriers, répliqua Phips.

. . . . . .

Autre scène. Sur une mer d'intérieur du nord, deux hommes sont debout sur le pont d'un navire ; l'un a la taille robuste, l'œil vif ; sa contenance et ses manières indiquent force et réserve ; l'autre est de taille moyenne, et son regard a quelque chose de sinistre. Le premier contemple en silence des amas de glaçons qui enserrent le navire. Il est grand matin. Le soleil brille, il est

vrai, mais il brille de cet éclat dur qu'on ne lui voit que dans les régions arctiques, vif comme l'argent, froid comme l'acier. Ses rayons lutinent avec les glaçons et vont s'éparpillant ça et là en se décomposant en prismes fantastiques. Une ligne d'azur se dessine entre ce rayonnement d'une éblouissante intensité et la mer de glaces qui s'étend à perte de vue. Mais à l'occident gît la rive, et sur la rive se dressent un fort, puis, ça et là, quelques maisons. Sur les murs du fort sont braqués des canons au-dessus desquels flotte le drapeau britannique. Au-delà se déroulent les plaines du nord, patrie de l'élan, du bœuf musqué, du renard argenté, de l'ours blanc, et des taciturnes habitants du pôle, les Esquimaux. Ici et là, au sud-ouest, une île frangée de pins vient varier la monotonie du paysage. Tandis que, plus loin, au septentrion, il n'y a plus rien, rien que le silence, la solitude d'un pays de glaces et de neige, terrible mais grandiose avenue conduisant au pôle.

Le plus trappu des deux individus se bat les bras et les mains pour se réchauffer ; sous l'air vif et sec, ses manches de peau se heurtent avec un bruit de crosses de fusil. Tout à coup, il s'arrête, et prenant la parole :

—Eh bien ! Monsieur, qu'en dites-vous ?

Lentement, le jeune homme détache ses regards du tableau qu'il contemple, et se retournant :

—Radisson, dit-il, ceci est à peu près la même histore que Bucklaw a racontée au gouverneur Nicholls. Comment es-tu parvenu à savoir tout ça ?

—Vous vous rappelez, répondit Radisson, que, il y a quatre ans, j'ai été banni, proscrit. Eh bien ! je rencontrai Bucklaw après ça. Je partis avec lui à bord de son navire pour le pays des Espagnols. Nous aurions pu mettre la main sur le trésor ; nous nous prîmes de querelle, nous nous battîmes et je..... Mais, continuons. Bucklaw fut pris par les Français et emmené en France. C'était folie de sa part que de se mettre à la recherche d'un trésor avec une misérable coque et un équipage plus misérable encore. Il voulait avoir un homme de Boston, un nommé William Phips, pour travailler avec lui, car Phips avait su d'un vieux matelot quelque chose du secret. Au moment où il croyait tenir Phips, celui-ci était déjà en route à bord d'un navire du roi Charles. A part ça, Mademoiselle Leveret.....

—Qu'est-ce que tu connais de Mademoiselle Leveret ? interrompit Gering.

—J'en connais quelque chose, repartit Radisson. Le père de Mademoiselle Leveret a perdu beaucoup d'argent dans l'expédition de Phips.

—Comment sais-tu cela ?

—J'ai des oreilles, moi. N'avez-vous pas promis à Phips de l'accompagner ?

—Et ensuite ?

—Eh bien ! j'irai avec vous.

—Pour pirater, je suppose ?

—Non, mais pour me venger.

—De qui ?

—De l'homme que vous avez pris en haine, de d'Iberville.

—La figure de Gering s'assombrit.

—Il est peu probable, dit-il, que nous nous rencontrions.

—Pardon ! répliqua Radisson, c'est plutôt probable. Il y a six mois, il revenait de France. Il vous retrouvera. Je connais mon homme.

Une expression de mépris se peignit sur les traits de Gering.

—Tous ces gens-là, dit-il, tous forbans, tous proscrits, comme toi.

—Pas du tout, rétorqua Radisson, ce sont des gentilshommes, Monsieur, de nobles proscrits. Qu'est-ce que cela peut faire que ces gens-là aient été mis au ban, pour s'être querellés une ou deux fois avec le gouverneur, et avoir refusé de mettre bas les armes ? Rien du tout, absolument rien. Aujourd'hui, au ban, demain à la cour. Non, non ! Je déteste bien d'Iberville, mais n'empêche que c'est un grand homme tout de même.

Dans les veines du rénégat mijotait toujours l'orgueil de race. C'était bien un coquin, mais il savait lui-même de quelle hauteur il était tombé.

—Il vous retrouvera, Monsieur, répéta-t-il. Quand un LeMoyne part en chasse, il lâche rarement le gibier. A part ça, il y a une jeune femme dans l'affaire.

—Silence ! gronda Gering.

Radisson s'apercevant qu'il avait trop parlé, changea de sujet.

—Vous me permettez de vous accompagner? demanda-t-il.

L'Anglais se rappela que ce misérable avait frayé avec Bucklaw, mais il ignorait encore qu'il avait été lui aussi l'un des ravisseurs de Jessica.

—Jamais ! répondit-il ; et il tourna sur ses talons.

Le moment d'après, tous deux ont disparu de ce panorama de soleil et de glace. L'homme n'est plus là, mais son œuvre—c'est-à-dire ses maisons, ses navires, ses forts et leurs canons couverts de neige—va rester là comme paralysée sous l'étreinte brutale d'un climat du nord, tandis que, par ordre du Grand Maître de la vie et de la mort, la guerre, le meurtre et la mort subite, poursuivant leur œuvre fatale, vont impitoyablement le supprimer de l'existence.

. . . . . .

Sur les bords de la rivière de la Planta, un homme à demi-couché, est à contempler l'astre du jour sur le point de disparaître derrière l'horizon. Le paysage est tout simplement enchanteur, ravissant ; les luxuriantes feuillées, le suave parfum des fleurs, les oiseaux aux brillantes couleurs qui caquettent et voltigent, les murs tapissés, enguirlandés de fougères, d'une ville en ruines, le bruissement des cigales, tout cela forme un tableau si charmant, qu'il est impossible de se figurer qu'il y a là, tout près, un être humain qui se meurt.

Un pauvre prêtre espagnol se prépare à faire ce grand voyage, alors que l'âme secoue pour toujours sa misérable poussière. Auprès de lui se tient agenouillé un autre prêtre, français celui-là, mais appartenant au même ordre que le moribond. Celui-ci retire avec effort un paquet de sa poitrine et le remet à son compagnon.

—C'est comme j'ai dit, murmura-t-il. D'autres peuvent bien deviner, mais moi je sais, je sais . . . . . et il y en a aussi un autre que moi. Quant aux autres, ils sont tous morts. Nous étions six; tous ont été tués, excepté moi. Nous fûmes empoisonnés par un espagnol. Il pensait nous avoir tous fait mourir, mais je survécus. Lui-même fut assassiné par un Anglais du nom de Bucklaw, un pirate. Celui-là aussi connaît le secret. Une fois, il vint à bord d'un navire pour trouver ce trésor, mais des troubles survinrent, et il abandonna la partie. Un autre Anglais vint aussi à bord d'un vaisseau du roi, mais ne trouva rien Je suis sûr que le nommé Bucklaw y reviendra quelque jour; il importe qu'il ne réussisse pas. Ecoutez-moi. Il y a un peu plus d'un an, je m'en allais vers la côte. De là, je devais partir pour l'Espagne. J'avais alors égaré la carte de la rivière. Je tombai malade. J'étais sur le point de mourir, lorsqu'un jeune officier mit ses gens à ma disposition. Ceux-ci prirent soin de moi, et me firent transporter à la côte où finalement je recouvrai la santé. Je n'allai pas en Espagne, et je retrouvai la carte de la rivière.

Il fit une pause ; le bruit de sa respiration rauque se confondit avec le clapotis de la rivière.

—Je fis alors vœu, reprit-il, que cet homme-là saurait tout. Au nom de Dieu, Notre Père, jurez-moi que vous ne remettrez ce paquet qu'à lui-même.

Pour toute réponse, le prêtre prend le crucifix qui repose sur la poitrine du mourant et le porte à ses lèvres. Alors, au milieu de cette nature débordante de vie, qui, tout radieusement ensoleillée qu'elle est, reste cependant insensible au drame qui se passe, une légère convulsion, adieu suprême de l'âme à son enveloppe terrestre, agite le moribond, et l'esprit d'un être humain prend son vol au-delà des confins de la vie et du temps, du côté de l'éternité. . . . . .

. . . . . .

Jetons enfin un coup d'œil sur une autre scène, avant de reprendre le fil de notre histoire.

Dans la ville de Montréal, quatre-vingts hommes sont agenouillés dans une petite église. A l'autel, on récite lentement les prières de la messe. Tous ces gens-là sont armés. A la lueur des torches et des cierges, car il ne fait pas encore jour, on peut voir scintiller des fourreaux de sabre, des gaînes de coutelas, des boucles de ceintures et de baudriers. Du milieu de ce groupe, un homme se lève, s'achemine vers les marches du sanctuaire et s'agenouille ; c'est le chef de l'expédition, le chevalier de Troyes, l'élu du gouverneur. Un moment après, trois autres personnages se lèvent et vont aussi

s'agenouiller auprès de lui. Ce sont trois frères, et l'un d'eux que nous connaissons déjà, a l'allure impérieuse, intrépide, mais pleine de cordialité, et avec tout cela une désinvolture parfaite de courtisan.

Tous quatre reçoivent la bénédiction d'un prêtre à la carrure massive, mais distinguée, dont la figure trahit une forte émotion au moment où il se penche du côté de d'Iberville qui s'attarde quelques instants et semble hésiter à quitter l'endroit où il s'est agenouillé.

—Soyez fort, soyez juste, soyez miséricordieux, lui murmure le ministre du Seigdeur.

—Je serai juste, Monsieur l'abbé, dit le jeune homme en levant les yeux sur le prêtre.

Alors celui-ci fait sur lui le signe de la croix et le bénit.

CHAPITRE IX.

SUR LE SENTIER DE LA GUERRE.

Les colonies anglaises n'ont jamais eu de race de forestiers comme les coureurs de bois de la Nouvelle-France. Ces coureurs de bois offraient une étrange variété de types : des paysans français, des Français nés au Canada de sang métis, des gentilshommes de haute naissance ayant brûlé existence et fortune, et plusieurs membres de la noblesse canadienne qui, à l'instar des nobles de France, ne pouvant être marchands, se faisaient aventuriers avec les coureurs de bois ; ceux-ci, sympathisaient avec ces gens-là bien plus qu'avec les marchands. Le paysan préfère le gentilhomme au bourgeois comme camarade. Plus d'un coureur de bois partageait ses provisions de fourrures avec un noble ou un seigneur un peu aux abois, mais qui n'osait pas se livrer aux travaux des champs.

Le vétéran Charles LeMoyne, avec ses fils qui jouèrent chacun un rôle intrépide et marquant dans l'histoire de la Nouvelle-France, et parmi eux d'Iberville, le plus fameux de tous, était l'un des quelques mar-

chands qui combinaient à la fois le traiteur et le noble ; mais il était déjà traiteur par état avant de devenir seigneur. Dans ses veines coulait du sang de noblesse. Toutefois, après avoir laissé la France et s'être fixé au Canada, il évita la petite cour de Québec et s'en fut à Montréal où il commença à asseoir et sa renommée et sa fortune ; il envoya ses fils en avant comme autrefois Jacob les siens. Dans son cœur, il resta toujours sympathique aux coureurs de bois, et lorsque ceux-ci furent proscrits comme dangereux pour la paix et la prospérité du domaine du roi, il se rangea bravement de leur côté. Aventuriers qu'ils étaient, avec eux la traite et la guerre marchaient de front, et lorsque l'intendant Duchesneau ne put les soumettre ni à sa volonté ni à sa cupidité, il les fit poursuivre, arrêter et pendre haut et court partout où il les trouva. Le roi Louis n'était pas en position de deviner que, faire exécuter pareil édit, c'était ni plus ni moins décimer les rangs de la noblesse canadienne.

Le coup retomba sur des gens qui, dans une des lettres que le revêche Frontenac envoya à Versailles peu de temps avant sa mort, étaient, à plus juste titre que bien d'autres dans la Nouvelle-France, désignés sous le nom de " traiteurs du roi ".

Que ce fût alors, oui ou non, au vu et au su du vieux seigneur, n'empêche que trois de ses propres fils étaient du nombre des coureurs de bois, et, par courtoisie, reconnus comme chefs, lorsque l'édit de bannissement fut proclamé. C'était bien dans le caractère de d'Iberville de

faire des coups hardis comme un jour il en fit un. Il était encore tout jeune gars. Il quitta la forêt, pour venir trouver son père et lui demander sa bénédiction. Sur ce, il partit pour Québec, et, en arrivant là avec Perrot et Du Lhut, il monta le soir même à la citadelle et demanda à être admis auprès du comte de Frontenac. Le gouverneur qui, au fond, avait lui-même un peu l'âme de l'aventurier, devina la nature de cette visite. Avant de recevoir d'Iberville, il congédia tous les gens qui se trouvaient avec lui. Il existe une vieille lettre que l'on conserve encore dans une ancienne famille de France, et qui contient un récit de l'entrevue, telle que racontée par un jeune noble du temps.

D'Iberville seul fut admis. Son Excellence accueillit le jeune visiteur avec courtoisie, mais aussi avec assez de hauteur.

—Vous amenez, dit-il, d'étranges camarades faire visite à votre gouverneur.

—Camarades en temps de paix, répliqua d'Iberville, et aussi camarades à la guerre.

—Quelle guerre ? interrogea Frontenac.

—La guerre que le roi fait aux coureurs de bois, repartit d'Iberville. Les têtes de Perrot et de Du Lhut sont mises à prix. J'ai à dire à Votre Excellence que nous sommes tous du bâtiment.

—Vous parlez en énigmes, Monsieur, observa Frontenac.

—Je parle d'énigmes, Excellence. Perrot et Du Lhut

sont de braves amis du roi. Maintes fois ils ont aidé Votre Excellence à combattre les sauvages. Leurs gens ont peut-être un peu manqué de scrupules ici et là, mais peut-on vraiment leur en faire grand crime ? D'ailleurs, je suis un des leurs, et je me crois aussi loyal sujet du roi que qui que ce soit.

—Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Me livrer, tout simplement. Si vous faites fusiller Perrot ou Du Lhut, vous aurez aussi à me faire fusiller ; et pour peu que Votre Excellence continue cette besogne, elle n'aura bientôt plus assez de gentilshommes pour faire jouer *Tartuffe*.

C'était là une allusion à une querelle survenue entre Frontenac et l'évêque. Celui-ci avait vertement censuré le gouverneur de vouloir faire jouer *Tartuffe* au château.

L'aplomb de d'Iberville était certes non moins étonnant que la témérité de sa démarche. Avec un homme de moindre valeur que Frontenac, tout cela aurait pu fort mal tourner pour lui. Mais Frontenac, lui-même un dur-à-cuire, avait toujours suivi les sentiers aventureux, les plans héroïques, et il avait un faible pour l'insouciante intrépidité de la jeunesse. Ce fut cependant d'un air assez bourru qu'il les fit mettre tous trois aux arrêts, puis les invita à souper à sa table, et finalement les remit en liberté la nuit même.

Avant que d'Iberville partit, le gouverneur eut avec lui un entretien particulier.

—Monsieur, lui dit-il, vous avez la langue bien pendue, mais notre roi demande aussi des épées bien fourbies. Comme, sous ce rapport, vous avez l'avantage sur moi, j'aurai soin de vous faire payer votre écot. Nous en avons assez des forbans. Vous aurez bientôt à combattre, mais d'une façon régulière.

—J'espère que ce sera dans les gardes du corps de Votre Excellence, répliqua aussitôt d'Iberville.

—Ce sera dans la marine du roi, rétorqua Frontenac avec un sourire, car ce compliment, en coup droit, ne lui avait pas déplu.

Bien différente avait été la carrière de George Gering de celle de d'Iberville. Elevé en plein milieu puritain, il avait appris à bonne heure à prendre la vie au sérieux, et il était loin d'avoir l'humeur gaie et insouciante de son rival. C'était plutôt le type de l'anglais déterminé et sûr de lui-même, et, par le fait même, digne de toute estime et confiance, le type, en un mot, que les Anglais particulièrement, affectionnent.

Quant à Jessica Leveret, partout où elle s'était trouvée durant les quatre années qui venaient de s'écouler, placée qu'elle était entre ces deux hommes, elle avait gardé vis-à-vis d'eux une attitude pleine d'égards ; mais, au fond, elle était restée hésitante, perplexe. Enfin de compte, nous le savons déjà, elle avait pris une décision qui n'avait pas été en faveur de l'ennemi de son pays. Etait-ce bien là vraiment le choix de son cœur ?

Aussitôt après avoir fait certaine promesse solennelle, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, elle était retournée à New-York faire visite au gouverneur Nicholls. Elle s'était trouvée là quelques mois auparavant, mais n'y avait séjourné que quelques semaines. C'était alors qu'elle avait rencontré Dollier de Casson et Nick Perrot. Que son esprit eût subi l'ascendant de d'Iberville, c'était facile à deviner, mais de quelle façon ? voilà qui était moins facile à dire.

Il n'est guère possible pour un homme de s'expliquer les caprices subits des femmes, de se rendre compte de leurs préférences mal définies, de leurs répugnances instinctives ; elles-mêmes ne pourraient pas mieux que nous les expliquer. Elles nous seraient assurément fort reconnaissantes si nous pouvions les éclairer là-dessus. Le moment critique pour un homme vis-à-vis d'une femme est lorsque, par une sorte d'intuition ou une sorte d'intervention providentielle, il lui indique tout d'un coup du doigt ce qu'elle pense. L'étonnement profond qu'elle éprouve, le respect qu'il lui inspire, voilà son triomphe à lui. Bienheureux si, à la faveur d'un autre éclair d'intelligence, il saisit la situation. Dès lors, il devient son maître. George Gering et Jessica avaient passé leur enfance ensemble. Il la comprenait peut-être mieux que qui que ce fût, excepté son père ; mais il ne sut jamais profiter de cet avantage, et ne put jamais faire vibrer le côté essentiellement féminin de sa nature, sa charmante mobilité de caractère ; par conséquent, il manquait d'ascendant sur elle.

Mais il avait touché son cœur, car il avait du courage, une forte ambition, une parfaite bonté de cœur, un superbe caractère auquel manquait un peu d'élan. Aussi longtemps qu'il lui avait été possible, elle avait éludé de répondre à la demande que, dès son retour du service dans la marine, il lui avait formulée presqu'à brûle-pourpoint. Avec ce mélange de gravité et d'enjouement qui la caractérisait, elle l'avait remis à une autre époque, en l'engageant à gagner les épaulettes de commandant. Il avait alors obtenu une commission pour la baie d'Hudson. A son retour, il comptait accompagner William Phips au pays des Espagnols, si le brave aventurier recevait bon accueil du roi ou des nobles de la cour. Il était donc parti pour le nord avec son navire. Au moment où, comme nous l'avons vu, d'Iberville entreprenait son aventureuse expédition, lui se préparait à retourner à Boston. Pendant qu'il était encore là, d'Iberville parut sur la scène.

CHAPITRE X.

QUI VIVE

De Paris à Pékin il y a loin, mais de Montréal à la baie d'Hudson, il y avait alors plus loin encore. Et cependant, à l'époque de ce récit, que de gens n'avaient-ils pas déjà parcouru cette distance beaucoup plus souvent que cela n'arrive aujourd'hui, et, Dieu sait au prix de quelles misères. Toutefois, à telles misères on opposait des tempéraments fièrement trempés et, pardessus tout, on avait la passion du point d'honneur.

Quel étrange et rude voyage c'était ! Seuls peuvent le dire ceux qui, même aujourd'hui avec le chemin tracé et battu tel qu'il est depuis Mont-Royal jusqu'aux habitations du nord, ont traversé ces solitudes.

Lorsqu'ils se mirent en route, la rivière des Outaouais n'était pas encore tout à fait libre de glaces. Ce fut à travers de myriades de glaçons qu'ils eurent à pagayer, en faisant ici et là des portages de plusieurs milles sous les rayons d'un soleil déjà ardent ; au firmament, pas même le plus petit nuage follet. La rivière enfin se fit libre. Pendant des lieues et des lieues, nos expédition-

naires filèrent du côté du nord-ouest et atteignirent finalement le lac des Vents. Ils en franchirent une partie jusqu'à un certain endroit où ils avaient à prendre une route peu connue qui conduisait à la baie d'Hudson.

D'Iberville n'avait jamais vu ce lac; il savait déjà cependant qu'il était fort considérable, mais il ne s'était jamais figuré voir une aussi vaste étendue d'eau. Les expéditionnaires y arrivèrent par une fin d'après-midi, et campèrent sur la rive. Le soleil déployait sur cette mer comme une immense draperie de lumière. Ils le virent bientôt se plonger, puis s'engouffrer derrière la plaine liquide. Entre eux et le soleil couchant, se dressait un énorme rocher qui, hardiment du rivage, projetait au large une fière arête : colossal promontoire, ressemblant à un lion au repos ; sorte de sphynx immuable jetant un défi aux siècles ; sentinelle solitaire, à l'air menaçant, placée à l'occident des mondes ; cap de tempêtes, réfractaire même à la radieuse sérénité de ce soleil de printemps. Cependant, sa vue ne causa aucune impression sur d'Iberville et sur ses compagnons ce soir-là, pas plus que le lendemain matin, alors qu'un tout autre panorama s'offrit à leurs regards. La rosée matinale, en dissolution dans l'atmosphère, déployait sur la surface du lac immense une fine et majestueuse tenture de vapeurs, qui empruntait aux rayons du soleil levant d'étranges et délicates nuances. Sur la rive, tout était chansons, entrain, gaieté ; cela dura jusqu'au moment où les canots furent remis à l'eau. Les guerriers alors s'embarquèrent et disparurent dans le brouillard.

Les longs canots de l'expédition, aux pinces orgueilleuses, aux joints solidement assurés, glissèrent sur l'onde, sveltes et rapides, sous une puissante impulsion d'avirons manœuvrés sans bruit, et avec une régularité de balanciers d'horloge. Tous se suivaient à certaine distance, mais de telle façon que d'Iberville, de l'avant du premier canot où il était, pouvait d'un seul coup d'œil les voir tous jusqu'au dernier; celui-ci, devenu presqu'une ombre, semblait faire corps avec le brouillard même. A tribord et à babord, partout le même rideau impénétrable de vapeur, et, en avant, le mystère de solitudes inconnues, avec les hasards d'une expédition.

D'instinct, tous avaient cessé de causer en quittant la rive ; si gais que fussent tous ces Canadiens-français, ils ne laissaient pas que d'être aussi quelque peu enclins au fatalisme. L'esprit de superstition s'était emparé d'eux. Pour eux, ces rochers, ces ruisseaux, ces torrents avaient l'air d'avoir une voix, un langage, et de les apostropher au passage. Tout à leurs yeux prenait des aspects fantastiques de surnaturel. Simples, hardis, parfois cruels, ils étaient toujours aux aguets, croyant voir quelque signe extraordinaire, un fait miraculeux ; derrière tout phénomène de nature, ils sentaient invariablement comme la présence de quelque génie mystérieux. Souventes fois, canotiers et coureurs de bois, à la vue de quelque chose d'étrange, se signaient religieusement en s'éloignant. La rosée mouillait leurs figures hâlées, humectait leurs cheveux noirs et glissait

en fines gouttelettes sur leur barbe ; ce qui leur donnait un aspect singulier. L'atmosphère teintée de gris, et probablement aussi le long usage, avaient passablement défraîchi les couleurs vives de leurs embarcations et de leurs accoutrements. Au milieu de tout ce brouillard, chaque canot, chaque individu semblait environné d'une atmosphère particulière, comme d'une auréole mystique. Avec leurs physionomies sauvages, particulières à tous ceux qui vivent en plein air, et un crucifix sur la poitrine, quiconque les eût vu passer, les eût certainement pris pour les ombres des premiers pionniers des solitudes de l'ouest, en train de recommencer les expéditions lointaines d'antan.

Le silence, cependant, ne pouvait être de longue durée. La première impression passée, ces rudes gaillards, au cœur naïf, n'allaient pas rester longtemps sans secouer leur humeur mélancolique et superstitieuse. D'Iberville, avec Sainte-Hélène et Perrot, était assis et regardait venir les canots chacun avec un rameur debout à l'avant, et un autre à l'arrière, lorsqu'une voix dans la deuxième embarcation commença à fredonner une chanson de voyageur. Les uns après les autres, les rameurs se mirent à chanter derrière le chanteur, si bien que finalement ce fut un chorus du premier au dernier canot. Un couplet y passa ; on fit de nouveau chorus, puis chaque canot chanta son couplet. Lorsque ce fut le tour du dernier, on eut dit que le chant sortait du brouillard même.

Les couplets de cette chanson sont arrivés jusqu'à nous. Les voici :

Devant l'aurore aux tons d'opale,
La chaste reine de la nuit,
Après sa course triomphale,
Au firmament pâlit et fuit.
Les astres aux lueurs tremblantes,
N'ont plus qu'une molle clarté,
Du lac les ondes frissonnantes,
Babillent dans l'immensité.

Qui vive ! Qui vive !
Est-ce Ononthio
Qui vient de la rive,
Qui vient en canot ?

Du côté des landes brumeuses,
Sur le lac aux immenses flots,
Viennent des voix mystérieuses ;
Bruits d'avirons, chants ou sanglots.
Dans la brume humide et profonde,
Des canots portant des guerriers,
Passent, filent, sillonnant l'onde,
Comme des vols d'oiseaux altiers.

Qui vive ! Qui vive !
Est-ce Ononthio
Qui vient de la rive,
Qui vient en canot ?

Sous l'influence de la mystérieuse splendeur du matin, de la cadence entraînante du chant, de l'imposante et sereine majesté de ces solitudes, enfin de tout ce panorama qui semblait flotter entre ciel et terre, d'Iberville eut la grande inspiration de sa vie. Lui,

l'intrépide et fidèle capitaine du roi, se ferait découvreur et aussi traiteur, mais traiteur de provinces.

Et il tint parole, quelques années plus tard, c'est vrai, mais il tint parole.

A cette pensée en succéda une autre, qui manque rarement de traverser l'esprit des hommes aux fortes et grandes conceptions : celle de la femme qui partagerait sa gloire. Il arrive ceci cependant : c'est que l'homme de cette trempe, ayant à choisir entre l'objet de son ambition et la femme qu'il a épousée, se range presque toujours du côté de la femme, en sacrifiant de la sorte, sous les apparences d'une indifférence absolue, et ses projets de prédilection, et tout ce qu'ils représentent pour lui d'espérances et de promesses. Lui seul, toutefois, connaît l'étendue de son sacrifice. Il est, en effet, dans l'ordre des choses qu'un homme soit d'abord créateur d'empires et de villes, avant de prendre femme et de devenir chef de famille.

La femme dont rêvait d'Iberville ne pouvait cependant occuper de place dans sa vie que dans la mesure du sentiment qu'elle lui avait inspiré, rien de plus, et il le savait; mais il savait bien aussi que tant qu'elle vivrait, ce sentiment vivrait aussi dans son cœur.

Il se leva, puis se croisa les bras, le regard perdu dans le vide. Machinalement, sa main finit par glisser sur la poignée de son sabre, et ses yeux se portèrent avec fierté sur le pavillon argenté et fleurdelisé qui ondulait légèrement à la brise.

— Par l'épée ! murmura-t-il entre les dents. Le monde entier et une femme par l'épée, il n'y a pas d'autre chemin à suivre.

D'Iberville était bien de son époque. L'épée, c'était le talisman par excellence, tout un article de foi. Deux hommes se trouvaient par hasard à aimer la même femme. Rien de plus naturel alors que de permettre à l'épée d'entrer en scène, et d'assurer plus d'un bonheur ; car il existait alors une croyance, fort décréditée et fort impopulaire aujourd'hui : c'était que l'amour d'une femme est plutôt affaire de conquête que d'instinct, à la condition toujours que les rivaux fussent d'égal mérite et d'égale valeur.

Sa taille sembla grandir dans la brume. La rosée donnait à sa chevelure des reflets argentés ; ce qui lui prêtait un aspect étrange de vieillard et de jeune homme tout ensemble. Il resta ainsi longtemps immobile, pendant que l'on chantait :

A l'horizon le lac scintille
Sous les feux du soleil couchant.
Svelte et rapide la flottille
Glisse sous la rame et le chant.
Soudain, l'on entend dans l'espace :
N'est-ce pas le jeune seigneur
D'Iberville debout qui passe,
Et s'en va droit au champ d'honneur ?

Qui vive ! Qui vive !
Est-ce Ononthio
Qui vient de la rive,
Qui vient en canot ?

Quelqu'un toucha d'Iberville au bras. C'était Dollier de Casson. D'Iberville se retourna. Tous deux demeurèrent d'abord silencieux ; le prêtre connaissait trop bien son ami.

—Nous réussirons, cher abbé, dit enfin d'Iberville.

—Dieu fasse, Pierre, que votre querelle ait un juste motif ! répliqua gravement le prêtre.

—Les forts appartiennent à notre roi, reprit d'Iberville ; quant à l'homme, c'est mon affaire, mon cher ami.

—Je comprends, observa Dollier de Casson ; mais si nous faisions le désespoir d'une jeune femme ?

—Ne m'avez-vous pas de sa part apporté un présent ? répliqua d'Iberville. Et du doigt, il indiqua son pourpoint.

—Elle est anglaise, mon cher Pierre, hasarda le prêtre.

—Elle est ce que Dieu l'a faite, rétorqua d'Iberville.

—Elle est peut-être fiancée à cet homme-là.

D'Iberville tressaillit, puis fit un geste d'incrédulité.

— Il n'est pas digne d'elle, répliqua-t-il.

—Et vous-même, l'êtes-vous ? hasarda le prêtre.

—Je connais la jeune fille et ce qu'elle vaut, fit-il, et mieux que lui je sais l'apprécier.

—Vous ne l'avez pas revue depuis quatre ans, observa Dollier de Casson.

—Vous-même, vous ai-je vu depuis quatre ans ? et cependant.....

—Mais, vous ne la vîtes dans le temps que quelques jours à peine. Elle était bien jeune alors.

—Que peuvent faire les jours et les années ? répliqua d'Iberville. Certains sentiments restent enfouis au fond du cœur; un incident les fait surgir soudain, et alors ils vous tiennent pour toujours. Quand je baisai la main du roi Louis, j'aimais mon roi, je le savais; quand je baisai celle de la Montespan, je détestais cette femme et la détesterai toujours. Quand, pour la première fois, je vis cette jeune anglaise, je devins homme ; ce fut pour moi, je n'en pouvais douter, et je le crois plus que jamais, une renaissance au monde, à la vie.

—Et votre rival ?

—Entre ennemis, on se reconnaît facilement. Le cas est clair, Dollier : cet homme est l'ennemi de mon roi, et à part ça, j'ai plusieurs comptes à régler avec lui. Rappelez-vous le pays des Espagnols.

D'Iberville mit la main sur la poignée de son sabre. La figure du prêtre resta calme et grave, mais ses yeux étincelaient. Au fond de l'âme, il était soldat, loyal sujet, et gentilhomme de France. A cet instant-là même peut-être, des souvenirs de jeunesse hantèrent-ils son cerveau, souvenirs antérieurs à certain évènement de sa vie qui avait déterminé son entrée au service de Dieu, après avoir été soldat du roi.

Le chant des voyageurs allait s'affaiblissant de plus en plus le long de la ligne des canots, et l'on finit par

ne plus entendre qu'un écho lointain qu'on eut dit murmuré par la brume elle-même :

Qui vient de la rive,
Qui vient en canot ?

Puis, encore une fois, tout retomba dans le silence. Mais voilà que tout à coup un autre écho arriva aux oreilles des voyageurs, redisant :

Qui vient de la rive,
Qui vient en canot ?

Les avirons restèrent comme figés dans l'eau ; ce fut un moment de stupeur sur toute la ligne. D'Iberville lui-même et ses compagnons tressaillirent comme les autres.

Soudain, à gauche et en avant de la flottille, un grand canot émergea du brouillard ; à l'avant et à l'arrière, on distinguait les silhouettes de deux grands gaillards occupés à ramer. Ces gens-là étaient vêtus de longues couvertures et avaient la tête ornée de plumes. Au centre du canot, il paraissait y avoir un cadavre recouvert d'une sorte de drap mortuaire ; à la tête et aux pieds du mort, du feu brûlait dans des cassolettes ; une odeur d'encens leur arriva. Le canot passa leste et rapide, puis disparut dans la brume ; c'est à peine si on eut le temps de le voir. A bord, pas un signal, pas un mot ; il avait paru et disparu comme un songe. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Personne pas même d'Iberville, n'avait pu deviner. Toutefois,

d'Iberville eut l'idée que c'étaient là les funérailles d'un membre marquant de quelque tribu sauvage ; ou bien encore, que ce pouvait être la dépouille mortelle de quelque missionnaire que des sauvages amis transportaient au sud. Quoiqu'il en fût, l'impression que l'incident produisit sur les membres de l'expédition fut étrange et bien caractéristique. A la seule odeur de l'encens brûlé, tous jusqu'au dernier se signèrent, et pour peu que le jésuite Silvy ou l'abbé de Casson y eussent mis de la complaisance, l'événement eut certes pris d'emblée un caractère surnaturel.

Le brouillard s'évanouit quelque temps après, et les voyageurs n'aperçurent derrière eux rien autre chose que la plaine liquide immense et les rives qu'ils avaient quittées. Au loin, en avant, d'autres rives parurent à leurs regards ; les voyageurs finirent par les atteindre. Mais qu'était donc devenu l'énigmatique canot ? Encore une fois personne ne put éclaircir le mystère.

Le soleil se leva et se coucha bien des fois, et la bande cheminait toujours, sans relâche, au milieu d'incroyables misères, faisant portage à travers des lisières de pays impraticables, et s'aventurant, à tout hasard, dans des rapides absolument inconnus.

Un jour, sur la rivière de l'Aile Noire, un canot s'éventra sur un rocher ; les trois hommes qui le montaient furent précipités dans les rapides. Deux d'entre eux, habiles nageurs, réussirent à se cramponner à un autre canot qui descendait, et à arriver en eau tranquille et sûre, tout meurtris, il est vrai, mais saufs. Le

troisième était un jeune garçon, le plus jeune de toute la bande, un orphelin du nom de Maurice Joval. Ça n'était pas sans avoir hésité un peu que d'Iberville avait consenti à l'amener avec lui ; mais, au souvenir de ses propres ambitions de jeunesse, il avait fini par dire oui, et par convaincre de Troyes que le jeune garçon méritait sympathie et encouragement.

D'Iberville, avec son canot, se trouvait à peu de distance en arrière, lorsque l'accident arriva. Il vit le jeune garçon lutter bravement des pieds et des mains pour se tenir à flot, puis le courant le saisir et l'emporter du côté d'une falaise taillée à pic ; il alla donner contre un gros caillou. Un moment, il parut étourdi par le choc, mais il réussit à se cramponner à une roche hérissée d'arêtes ; tout ensanglantés qu'il eut les mains et les bras, il tint bon.

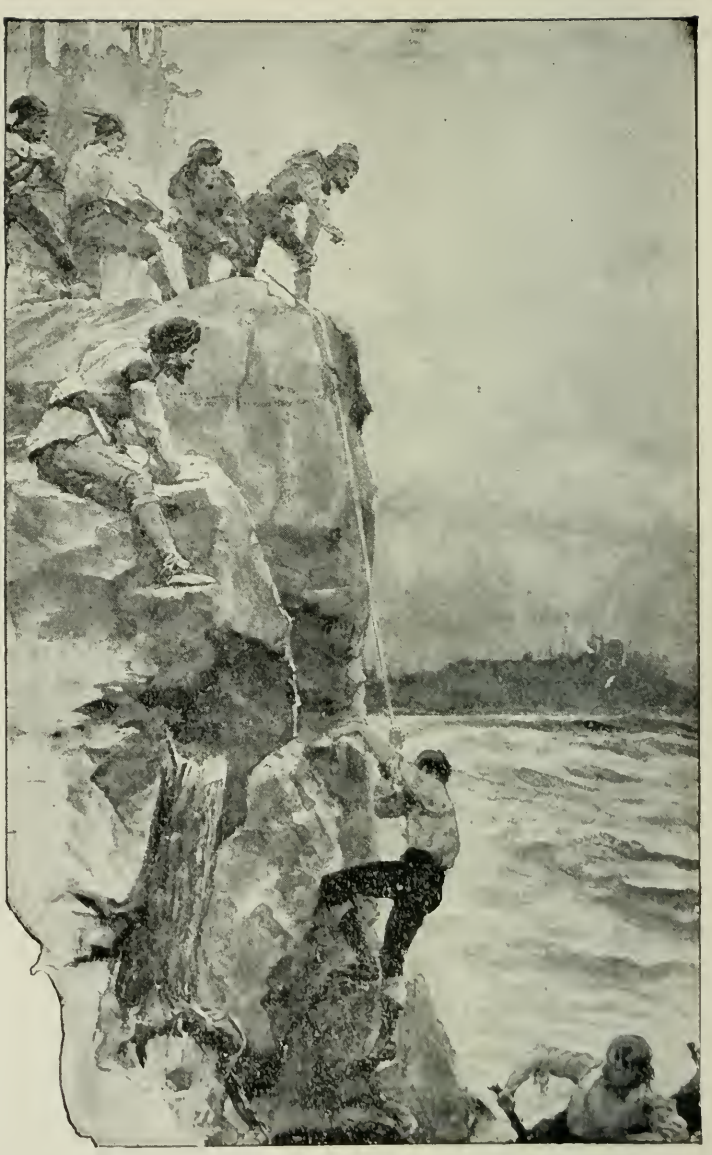
D'Iberville enleva son pourpoint et se prépara à sauter au moment où son canot passerait. Mais un autre quelqu'un était déjà prêt à en faire autant ; ce quelqu'un était l'abbé. Il avait ôté sa soutane, et maintenant son torse vigoureux, ses membres admirablement découplés apparaissaient aux yeux de tous. Mettant la main sur l'épaule de d'Iberville :

—Restez ici, dit-il, j'irai moi-même ; je suis le plus fort.

Malgré les cris de protestations que firent entendre tous ses compagnons,—à l'exception du petit Maurice Joval qui n'avait encore rien dit,—d'Iberville piqua une tête

dans le torrent. Il ne fut pas longtemps seul. Jetant un regard autour de lui, l'abbé fit le signe de la croix, et plongea tête première dans un remous au-dessous ; puis, faisant la coupe à angle droit, il nagea vers ses deux compagnons. On l'eut dit dans son élément, royalement secondé qu'il était par sa force herculéenne. Il vit d'Iberville, tout bousculé qu'il fût par le courant, déployer une vigueur inouïe, et réussir enfin à empoigner le jeune garçon. Tous deux alors, se soutenant l'un et l'autre, se mirent à nager vers la rive escarpée. De Casson devina ce qui allait arriver. Changeant de direction, il coupa droit du côté de la rive. Au moment où il allait l'atteindre, il vit avec désespoir que le rocher était taillé à pic et absolument dépouillé d'arbres. Mais son œil vif et scrutateur lui fit découvrir un peu en aval, un tronc d'arbre rabougri qui émergeait du roc ; c'était le salut. Immédiatement au-dessous apparaissait toute une série de rapides écumants. Les lèvres du prêtre marmottèrent machinalement une prière ; à ce moment-là, cependant, il avait plutôt le cœur à la lutte qu'à l'oraison. Il aimait le danger pour le danger même ; ses seules craintes étaient pour d'Iberville et l'orphelin.

L'abbé avait deviné et calculé juste ; d'Iberville, maintenant, avait à soutenir le jeune garçon évanoui ; pouvant à peine distinguer quoique ce fût devant lui, aveuglé qu'il était par le sang de ses propres blessures, il se trouva à la merci du torrent furieux. Il put cependant entendre la voix de Dollier de Casson, et, faisant



un effort suprême, il s'élança, toujours soutenant Maurice Joval, du côté de l'abbé. Celui-ci nageait vigoureusement à leur rencontre ; dès qu'ils furent à portée, il les empoigna solidement. Jusque-là il avait économisé ses forces. Jetant son bras gauche autour du jeune garçon, il débarrassa d'Iberville de son fardeau, tout en lui criant de se tenir solidement après lui. Le sang continuait d'aveugler d'Iberville ; il n'y pouvait presque plus voir.

Ce fut alors une lutte entre le prêtre et le torrent déchaîné. Une fois, deux fois, trois fois, tous trois disparurent, mais ni l'abbé, ni d'Iberville ne lâchèrent prise, et bientôt, aux cris d'angoisse de leurs compagnons succédèrent des hourras frénétiques ; De Casson venait de saisir le tronc d'arbre rabougri et s'y tenait ferme. L'arbre ne broncha pas, et, pour le moment du moins, le plus fort du danger était passé.

A environ un quart de mille au-dessous, il y avait une nappe d'eau tranquille. Les canots furent bientôt helés à terre, et aussitôt Perrot, Sainte-Hélène et d'autres d'accourir au secours de leurs compagnons en péril. Il était temps. On jeta des amarres en bas de la falaise et l'on hissa en haut, d'abord Maurice Joval toujours évanoui ; puis, ce fut le tour du prêtre, car d'Iberville, meurtri comme il était, refusa de bouger, tant que le prêtre ne serait pas monté. Ce fut une forte épreuve pour la corde ; heureusement, dans le rocher, il y avait des fissures et des crevasses dont on pouvait s'aider dans l'escalade. De Casson finit par consentir à monter, pour

faire plaisir à d'Iberville qui, toujours chevaleresque dans ses sentiments, avait décidé que le soldat devait d'abord voir à la sûreté du prêtre. D'Iberville opéra lentement la montée ; avec la commotion nerveuse qu'il venait de subir, il se sentait les membres engourdis, endoloris. Ses vêtements étaient en lambeaux, et il avait la figure abimée, comme si elle eut été tailladée à coups de sabre.

Il refusa de se faire porter. Sa sollicitude fut d'abord pour le jeune garçon. Celui-ci n'avait pas eu de blessure très grave.

—Vous avez sauvé l'enfant, dit le prêtre à voix basse.

—Vous êtes toujours humble, mon cher abbé, répliqua d'Iberville. Mais c'est vous qui nous avez sauvés tous deux. Tonnerre de Dieu ! Quel homme le roi a perdu en vous perdant !

—Bah ! rétorqua le prêtre. Affaire de muscles, tout simplement.....Dieu soit loué ! s'empressa-t-il d'ajouter.

CHAPITRE XI.

CHEZ UNE TRIBU ÉTRANGE.

Bien des jours de misères et de fatigues, par terre et par eau, suivirent cet accident. Puis, on eut à faire face à un autre danger.

Un jour, l'expédition se trouva à traverser un grand lac du nord. De chaque côté, sous les rayons d'un soleil de printemps, la terre avait fait toilette fraîche ; des bandes de canards sauvages s'envolaient fuyant dans toutes les directions ; des groupes de caribous venaient s'abreuver sur le bord du lac. On entendait ça et là très distinctement, car l'atmosphère était pure et le ciel était d'un bleu ravissant, des cris de hérons, de grues et de poules d'eau.

Les voyageurs s'en allaient au fil de l'eau, chantant et marquant la cadence avec les avirons, lorsque soudain, apparut à distance une grande flottille de canots à hautes pinces, et, derrière ces canots, une série d'îlots qu'ils n'avaient pas encore vus. Les embarcations étaient remplies d'hommes, des sauvages vraisemblablement, si on en jugeait par les plumes qui parais-

saient orner leurs chevelures. L'instant d'avant, il n'y avait pas âme qui vive dans ces parages. Cette apparition soudaine produisit chez les voyageurs encore plus d'émoi que l'étrange canot qui leur avait passé au nez sur le lac des Vents. D'Iberville ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était là qu'un effet de mirage ; de sorte que la mystérieuse apparition ne hanta pas trop longtemps l'esprit superstitieux de nos gens. Mais ils se trouvèrent fixés sur un point : c'était que, quelque part non loin de là au nord, il y avait une forte bande de sauvages ; que ces sauvages-là fussent hostiles, c'était fort possible ; quant à eux, ils étaient tout au plus quatre-vingts. Il était probable que les sauvages les suivaient, et essaieraient de leur barrer le passage quelque part ; cependant, depuis qu'ils avaient laissé la rivière des Outaouais, ils n'avaient vu ni rencontré personne, à l'exception des gens qui montaient l'étrange canot du lac des Vents. A l'est, se déroulaient les tristes solitudes du Labrador ; à l'ouest, des plaines et des collines désolées qui s'étendaient jusqu'à la vallée de la Saskatchewan.

Commandant de fait l'expédition, d'Iberville ordonna à ses gens de se mettre au guet et de se préparer à l'attaque. Au même instant, le mirage s'évanouit soudainement comme il était venu. Le voyage se continua ainsi pendant plusieurs jours, sans que l'on aperçut un seul être humain. On atteignit enfin un autre lac ; après l'avoir traversé, on entra dans l'embouchure d'une petite rivière qui paraissait couler du

nord. Cette rivière se rétrécissait à peu de distance de son embouchure, puis, en certain endroit, formait un coude. En doublant cette pointe, le premier canot se trouva tout à coup en face d'une cinquantaine de canots qui bloquaient le passage. Les sauvages qui montaient ces canots, couchaient déjà les nouveaux arrivants en joue avec leurs flèches. Ces sauvages-là venaient du nord, et n'avaient pas encore vu de blancs ; tous étaient gens de forte stature et, apparemment, d'humeur peu commode ; mais ils n'avaient pas d'armes à feu. La petite bande, on s'en aperçut de suite, leur causa un profond ébahissement, lorsque, sur les ordres de Troyes qui était avec d'Iberville dans le premier canot, ils la virent s'avancer sans la moindre hésitation.

Lorsque blancs et sauvages se trouvèrent en présence, il y eut une pause, et d'Iberville, qui connaissait plusieurs dialectes sauvages, leur demanda de livrer passage. Ils ne le comprirent pas ; mais, il leur avait montré du doigt le drapeau blanc de France, chamarré de fleur-de-lys, et peut-être aussi, les sabres au clair et l'attitude martiale de la bande, en grande tenue ce jour-là—car c'était l'anniversaire de naissance de d'Iberville,—suffirent-ils à leur faire comprendre ce qu'il voulait. Les flèches s'abaissèrent, et les sauvages attendirent un mot de leur chef. Auprès de celui-ci se tenait un gaillard qui mesurait bien sept pieds de hauteur, une sorte de garde du corps qui parla un moment à l'oreille du chef. Celui-ci fronça les sourcils, et parut faire quelques objections ; finalement sa figure prit

meilleur air. Brandissant d'une main une flèche, il salua le chef français, et lui indiqua du côté du rivage un endroit où il y avait une clairière, une sorte de plateau.

De Troyes et d'Iberville, pensant qu'il s'agissait de parlementer et de conclure une armistice, rendirent le salut avec leurs sabres, et là-dessus tous les canots gagnèrent la rive.

C'était un spectacle tout à fait curieux que celui que présentaient ces sauvages aux figures graves et solennelles, en plein soleil, à la peau aux reflets de bronze, aux panaches de plumes ondoyants, aux bracelets massifs et, quelques-uns d'entre eux, aux colliers de cuivre ou d'airain. Le chef était un robuste indien, au regard dur et cruel ; mais la personnalité la plus frappante de toutes, sauvages ou françaises, était certes celle du garde du corps du chef. C'était vraiment le Goliath de la tribu, et, comme, du reste, tous ses pareils, il avait l'air de lancer des défis au monde entier, au nom de son souverain ; sa charpente était massive, et ses bras étaient musculeux. Cependant d'Iberville remarqua chez l'individu que le torse n'était pas développé en proportion des autres parties du corps, et que l'encolure était plus faible qu'elle n'aurait dû l'être. Ça n'était là après tout que de menus détails, car, à tout prendre, ce sauvage était un superbe type d'homme. Voilà ce que d'Iberville fit observer à De Casson. Tout en l'écoutant, celui-ci se redressait involontairement ; de taille et de formes athlétiques qu'il était lui-même, il n'avait jamais pu voir un homme d'une certaine stature,

sans éprouver l'envie de se mesurer avec lui, non par vanité, mais l'instinct du guerrier chez lui était plus fort que le reste. Tout prêtre qu'il fût, il ne pouvait s'empêcher de partager les sentiments de d'Iberville, quoique les années fussent venues tempérer chez lui la fougue de la jeunesse.

Il était impossible aux chefs de l'expédition de prévoir comment cette étrange parlementerie se terminerait, et, en voyant d'autres sauvages arriver en grand nombre sur le rivage, ils comprirent qu'ils auraient un rude moment à passer.

—Que penses-tu de tout ça ? d'Iberville, demanda De Troyes.

—On y voit aussi clair que dans un four, répondit d'Iberville. Allons ! voyons donc Perrot.

Perrot confessa qu'il ne connaissait absolument rien de cette tribu. Les chefs de l'expédition, eux, qui n'avaient pas encore entendu parler de sauvages se battant en rase campagne, étaient fort d'humeur d'en venir aux mains, malgré la supériorité numérique des peaux-rouges.

Tous les canots avaient été tirés sur le sable. Sans autre démonstration, les sauvages commencèrent à défiler à la queue-leu-leu vers le centre de la clairière, où ils se mirent à planter un certain nombre de tentes. Celles-ci furent disposées en cercle autour du plateau, et le chef fit halte au centre de la place. Lui et ses gens avaient à peine fait attention aux Français qui les avaient

suivis ; ils n'avaient pas même eu l'air de penser qu'ils pouvaient être attaqués par derrière ; ils avaient paru s'en rapporter complètement à l'honneur des nouveaux venus.

C'étaient bien ces sauvages là que l'on avait vus dans le mirage. Ils avaient suivi les Français pendant une dizaine de milles, sur une ligne parallèle, et enfin, au tournant de la rivière, ils leur avaient tendu ce guet-à-pens.

La conférence fut courte. Les Français se rangèrent en colonne d'un côté, les sauvages de l'autre, et le chef s'avança. De Troyes en fit autant; non loin derrière lui se tenaient d'Iberville, les autres officiers et Perrot. En arrière du chef venait le champion, puis à quelque distance, à droite et à gauche, les conseillers de la tribu.

Le chef fit un geste de la main, en montrant avec un air d'orgueil, tout en parlant, les guerriers armés, rangés derrière lui, comme pour faire voir sa puissance ; puis, d'un autre geste sur lequel il n'y avait pas à se méprendre, il montra la petite poignée d'hommes blancs qu'il avait devant lui. Enfin, désignant du doigt son champion, il parut demander que la rencontre se réglât par un combat singulier.

Les Français comprirent ; Goliath voulait avoir son David. Le colosse se mit aussitôt à entonner un chant de défi pendant lequel d'Iberville et ses camarades tinrent conseil en toute hâte. Le champion promena ses regards sur toute la ligne, puis tout à coup les arrêta sur la taille athlétique de Dollier de Casson, qui le re-

garda faire avec le plus grand calme. D'Iberville s'aperçut de la chose et, quoique la situation ne prêtât pas beaucoup à la gaieté, il ne put réprimer un éclat de rire, à l'idée du bon abbé se battant pour toute la bande. C'est alors que l'hercule peau-rouge se mit à se frapper la poitrine d'un air courroucé et menaçant.

Se débarrassant de son pourpoint, d'Iberville fit signe à ses camarades de se retirer. D'abord ceux-ci étaient demeurés perplexes, ne sachant trop quoi faire ; mais comme Perrot avait déjà offert de relever le défi, et qu'ils supposaient que le combat aurait lieu à main armée, ils avaient de suite consenti. Il devint bientôt évident qu'il s'agissait d'une lutte à mort, corps à corps et sans armes. D'Iberville fit taire toutes les protestations, et ses compagnons reculèrent de quelques pas.

Le champion lança un défi suprême, et se tut. Les sauvages poussèrent des hurlements de satisfaction, puis, eux aussi, à leur tour, se reculèrent. Le chef tomba en arrière, et les deux combattants se trouvèrent seuls dans l'arène improvisée. D'Iberville, dont la contenance était devenue grave, alla trouver l'abbé De Casson, et lui murmura quelque chose à l'oreille. L'abbé lui donna sa bénédiction, tourna sur ses talons et reprit sa position. D'Iberville salua de la main ses frères et ses camarades, avec la grâce d'un noble et preux chevalier, puis se dévêtit et se mit en position.

Ce fut un spectacle étrange, le plus étrange qu'on eut jamais vu ; il y avait là aux prises avec un athlète peau-rouge, un gentilhomme de France sans armes, nu

jusqu'à la ceinture, comme les gladiateurs antiques. Il est vrai que cela se passait dans un pays nouveau, et que d'Iberville pouvait y faire ce que nul autre de son nom et de son rang n'eut jamais osé faire. Seul, un autre homme au Canada, eût pu risquer pareille partie ; cet homme, c'était le vieux comte de Frontenac, qui, lui-même, en grande tenue de cour, avait une fois, à la lueur de flambeaux, dansé la danse de guerre avec des chefs Iroquois.

Ainsi dépouillé de ses vêtements, le buste magnifiquement proportionné de d'Iberville ressortit davantage. Il n'était pas massif de formes, mais de la tête aux pieds sa musculature s'harmonisait parfaitement. L'admirable entraînement qu'il avait reçu, sa puissante constitution fortifiée qu'elle était par un succulent régime et aussi par des soins scrupuleux et réguliers, comme, dans ces temps-là seuls, on savait en donner au corps, tout cela mettait des chances de son côté, quoiqu'il eût à lutter contre un colosse. D'autre part, d'Iberville, dans son enfance, s'était souvent battu avec les sauvages et connaissait leurs stratagèmes. Ajoutons à cela qu'il était parfaitement au courant des méthodes des lutteurs à l'étranger, et que cette expérience ne pouvait certes manquer de lui servir dans cette occasion. Pourtant, la partie paraissait bien inégale, et quiconque fût arrivé dans le moment sur le terrain, en apercevant les deux combattants, n'eût pu s'empêcher de conjurer le jeune homme de se retirer.

Jamais combat singulier ne fut plus court. D'Iber-

ville, plein d'amour-propre, et ne voulant pas permettre à son antagoniste de faire, pour une minute même, de la jonglerie athlétique, fondit sur lui. Pendant quelques instants ce fut une formidable étreinte, puis, tout à coup, le champion se renversa la tête en arrière, et s'affaissa comme une masse inerte sur le gazon, la colonne vertébrale disloquée.

Sauvages et Français furent un moment tellement stupéfaits, que tous restèrent comme cloués sur place; quant à d'Iberville, il retourna tranquillement reprendre ses habits. Le premier moment de stupeur passé, les sauvages se mirent à pousser des hurlements de rage et de douleur et à s'armer de leurs flèches. Le chef leur fit signe de se calmer, puis il s'avança du côté du cadavre. Il le regarda un moment, et comme d'Iberville et De Troyes s'approchaient aussi, il se prit à considérer d'Iberville avec l'expression du plus profond étonnement.

Il y avait quelque chose d'abasourdissant dans cette mort soudaine du Goliath peau-rouge. L'exploit de d'Iberville conquit d'emblée tous ces sauvages qui, par dessus tout, admirent sans réserve les prodiges de valeur, même chez un ennemi. Ce fut alors un revirement de scène. Les Français exigèrent courtoisement, mais fermement, foi et hommage de la part des sauvages, et obtinrent ce qu'ils voulurent, comme du reste les races supérieures obtiennent, même à distance, foi et hommage de leurs inférieures, surtout lorsqu'elles réussissent à affirmer leur supériorité. Il n'y avait là, à ce moment, qu'une simple poignée de

gens, mais de gens sans peur, à l'allure martiale, portant des armes que les sauvages n'avaient jamais vues auparavant, faisant résonner des clairons, et conduits par un chef, devenu soudain héros lui-même aux yeux de ces barbares, en cassant, comme on casse une branche, le cou d'un colosse.

D'Iberville et le chef s'étaient donné la main. A partir de ce moment-là, ils étaient devenus amis. Deux jours après, lorsqu'ils se séparèrent de ces sauvages, tous jusqu'au dernier, se dirent prêts à suivre d'Iberville jusqu'au bout du monde. Dans les circonstances, cependant, d'Iberville et De Troyes crurent préférable de faire l'expédition avec leur poignée de braves. Ils quittèrent l'endroit, après avoir fait distribuer des présents au chef et à ses gens. Le cadeau qui fit le plus de sensation, fut un mousquet que le chef prit d'abord, puis tourna et retourna avec une crainte superstitieuse, comme si le mousquet eut pu le tuer lui-même sur place. La tribu fut grandement étonnée, après une décharge de mousqueterie par toute la bande, de voir un caribou tué sous ses yeux ; mais, quand le chef lui-même, après plusieurs essais, tua un autre caribou, les sauvages restèrent ébahis. On se sépara avec, de part et d'autre, toutes sortes de marques d'amitié.

Deux semaines plus tard, la petite escouade, après avoir essuyé bien des contretemps, après avoir perdu presque tous ses effets, déboucha, mourant de faim, sur les rives de la baie d'Hudson.

CHAPITRE XII.

HORS DE TRAPPE.

Les expéditionnaires avaient parcouru les deux cents derniers milles de leur voyage dans les conditions les plus pénibles. Il était survenu des accidents aux canots qui portaient les provisions, et le pays qu'ils avaient traversé, était complètement dépourvu de gibier. Durant les trois derniers jours, ils n'avaient eu rien ou presque rien à manger. Ils étaient donc d'humeur à tenter les coups les plus désespérés, le soir qu'ils arrivèrent sur les bords de la baie, et que, dans le silence de la nuit, ils aperçurent devant eux le fort Hayes. Les murs de palissades avec leurs énormes bastions et leurs petits canons, pouvaient bien avoir un aspect formidable, mais il importait peu à ces gens-là que les chances fussent pour ou contre eux. Quoique le printemps fût avancé, cependant la nuit était froide, et tous étaient trempés, transis et surtout affamés.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur la baie et sur le port, d'Iberville éprouva un désappointement ; il n'y avait pas un seul navire à l'ancre. Il était donc à pré-

sumer que Gering n'était pas là. Restaient d'autres forts, mais il fallait d'abord prendre celui-là. Les plans furent vite arrêtés. D'Iberville conseilla une double attaque : d'un côté, l'assaut de la grande porte avec un bélier improvisé, et, de l'autre, l'escalade de la palissade. Lui-même se chargea de diriger l'escalade avec son frère Sainte-Hélène, Perrot et une poignée d'agiles coureurs de bois. Il tria ses hommes et tous se trouvèrent à l'instant réunis autour de lui. On coupa un arbre dans la forêt à quelque distance du rivage, on l'équarrit, puis on le traîna et on le mit en position; c'était le bélier.

La nuit était belle. La lune brillait de tout son éclat, et le firmament, par un étrange caprice de l'atmosphère, avait pris une teinte glauque, qui donnait à tous les objets le plus vif relief. L'air était calme, et, au milieu de ce calme profond, on n'entendait que le clapotis de la vague sur les galets. Le fort était situé sur un mamelon ; dans cette solitude, il avait l'aspect d'une sorte de dongeon, destiné à servir d'asile plutôt à des dégoutés de ce monde, qu'à des mécréants.

D'Iberville était dans cet état particulier d'esprit qui fait que certains hommes n'entendent et ne voient plus rien que ce qui les intéresse ; la voix de la justice peut bien chez eux parler plus haut que celle de la miséricorde ; mais l'égoïsme étouffe et miséricorde et justice.

—Si vous rencontrez votre homme, Pierre, hasarda Dollier de Casson au moment où la bande se divisait en deux détachements, que ferez-vous ?

—Si nous nous rencontrons, puisse-t-il être de même humeur que moi, mon cher abbé, répondit d'Iberville.

Puis, se prenant à sourire :

—Mais il n'est pas ici, ajouta-t-il. Voyez, il n'y a pas un seul navire dans le havre ; il y a toutefois d'autres forts le long de la baie.

Au moment de partir, la bande s'agenouilla. C'était chose assez curieuse que d'entendre, au milieu de cette vaste solitude, une poignée de gens armés pour un assaut meurtrier, réciter des litanies à voix basse, et enfin de voir une bénédiction suprême donnée à cette expédition filibustière, inspirée au fond par la haine d'un homme, la cupidité d'une compagnie de traiteurs et la soif de conquêtes d'une grande nation.

D'Iberville eut bientôt fait d'atteindre la rive et d'escalader le mamelon avec sa poignée d'hommes. Dans le fort, pas le moindre bruit ; tout le monde dormait. Pas un seul coup de mousquet ne salua la venue des assaillants ; pas un seul coup de canon ne gronda ; il n'y avait pas de sentinelle. Qu'avait-on besoin de sentinelles dans un endroit situé à l'extrémité des mondes ? Les bêtes sauvages y étaient seules à redouter. N'avait-on pas des palissades pour se protéger contre elles ?

En une minute, d'Iberville et ses compagnons franchirent le mur d'enceinte. On avait déjà fait sauter la porte principale, et l'on s'était vite frayé un passage. Au moment où d'Iberville forçait la porte du blockhaus, et que ses gens faisaient un vacarme d'enfer, comme s'ils

eussent été mille, De Troyes et ses gens lui arrivèrent sur les talons. Avant que la garnison eût pu opposer la moindre résistance, elle se trouva aux mains de l'ennemi, et l'on eut bientôt parqué sur la place hommes, femmes et enfants.

Gering, en effet, n'était pas là. On dit à d'Iberville qu'il devait être à l'un des forts échelonnés le long de la rive, soit au fort Rupert à cent vingt milles de là à l'est, soit au fort Albany, à quatre-vingt-dix milles de distance au nord et à l'ouest. D'Iberville se décida pour le fort Rupert, et, prenant avec lui quelques hommes et quelques canots, deux jours après, à la nuit, il arrivait en face du fort. Un navire était mouillé dans le havre ; d'Iberville en éprouva une vive satisfaction. Il divisa ses hommes en deux escouades, envoya Sainte-Hélène à l'assaut du fort, pendant que lui-même avec un certain nombre de ses gens partit pour attaquer le navire.

Malheureusement pour lui-même, Gering avait retardé d'une journée son départ. Son intention était de partir la veille, mais l'arrivée du gouverneur l'avait engagé à rester vingt-quatre heures de plus. Il avait convié ce dignitaire à un dîner au cours duquel il y avait eu maintes libations, et l'on avait fait rudement honneur aux meilleurs crus d'Hispaniola ; le vin, du reste, était exquis ; outre le vin, d'autres liqueurs avaient aussi été extraites de la cale et avaient pris la direction du gaillard d'avant. De sorte que, au fort de la nuit, on ronflait ferme à bord du *Valiant*.

Les Français quittèrent la rive lentement, avec mille

et une précautions, puis se mirent à ramer sans bruit vers le navire et grimpèrent à bord. D'Iberville fut le premier sur le pont, suivi de Perrot et de Dollier de Casson qui, malgré la volonté de d'Iberville, avait insisté à être de la partie. Cinq autres les rejoignirent. Du pont du navire, ils purent entendre le bruit de l'assaut donné par l'autre escouade à la porte du fort, et les cris des assiégeants dans la cour intérieure de la place, leur arrivèrent distinctement aux oreilles.

L'homme de quart du *Valiant*, réveillé en sursaut, bondit sur les deux pieds et courut à l'avant ; complètement abasourdi qu'il était, il ne jeta pas un cri d'alarme, mais se mit en défense. Au moment où il fit mine de se jeter sur Perrot, celui-ci l'abattit d'un coup de sabre. D'Iberville, qui brûlait d'en venir aux mains avec l'équipage, n'y pouvant plus tenir, commença à frapper du pied sur le pont. Aussitôt, quelques matelots armés arrivèrent se bousculant dans l'embrasure d'une écoutille. Parmi eux apparurent Gering et le gouverneur qui s'élancèrent en avant, sabres et pistolets aux poings. Les deux premiers qui sortirent de l'écoutille eurent leur compte vite réglé ; d'Iberville allait abattre son sabre sur la tête de Gering qu'il n'avait pas reconnu, lorsque, prompt comme l'éclair, Dollier de Casson détourna le coup ; le sabre s'abattit sur l'épaule d'un homme qui était aux côtés de Gering.

—C'est Monsieur Gering, fit vivement le prêtre.

—Arrêtez ! Arrêtez ! cria une voix en arrière. Je suis le gouverneur, nous nous rendons.

Il n'y avait pas autre chose à faire ; en dépit de son attitude de défi, Gering eut été un homme mort, s'il eût opposé la moindre résistance. Il était seulement à mi-chemin de l'escalier.

—C'est inutile, M. Gering, insista le gouverneur ; ils nous ont pris comme dans une souricière.

—A qui ai-je donc l'honneur de rendre les armes ? demanda celui-ci.

—A une ancienne connaissance, Monsieur, répondit d'Iberville en se rapprochant, une ancienne connaissance qui va prendre soin de vous au nom du roi de France.

—Damnation ! s'écria Gering, et d'un œil furieux il chercha son sabre.

—Vous ne vouliez pas venir me voir, ajouta d'Iberville, alors j'ai dû venir vous trouver. Mais, Monsieur, que vous soyez venu vous cacher ici aux confins du monde, voilà ce que je ne puis comprendre.

—Monsieur fait de l'esprit, répliqua Gering à haute voix, mais si Monsieur veut me rendre mon sabre et m'accorder une heure de tête-à-tête avec lui, je ne demande rien de plus ; ce sera la plus grande joie de ma vie.

Le gouverneur arriva au moment même sur le pont, et s'interposa.

—Je vous en prie, Monsieur, dit-il à d'Iberville, voyez à ce que l'on ne fasse pas de massacre inutile là-bas au fort, car je devine bien que vos gens sont déjà maîtres de la place.

—Est-ce que mon messager doit, en votre nom, dire aux gens de se rendre ? interrogea d'Iberville.

—Morbleu, non ! Et j'espère qu'ils vont se défendre tant qu'il leur restera une chance. Croyez bien, Monsieur, que je n'aurais jamais capitulé ici, mais j'ai à prévoir la possibilité d'un sanglant et inutile massacre. Je ne vous demanderais certes pas la moindre faveur pour nos gens là-bas, mais j'ai tout lieu de croire qu'il se trouve des barbares parmi vous, et nous avons des femmes et des enfants.

—Nous n'avons pas de sauvages avec nous, répondit d'Iberville avec calme, nous sommes tous Français. Là-dessus, il donna ordre au messager de partir.

Perrot le poussa du coude et lui montra un individu qui était à se faire panser une blessure à l'épaule. C'était ni plus ni moins que Radisson qui, au lieu et place de Gering, avait reçu le coup de sabre de d'Iberville, grâce à l'intervention de Dollier de Casson.

—Par la sainte messe ! s'écria d'Iberville, par tous les saints du paradis, quelle trouvaille !

—Eh bien ! Monsieur le rénégat, fit-il, en s'amusant à le piquer de la pointe de son sabre, qui tient donc aujourd'hui le ressort de la trappe ? Vous savez encore vos prières, je l'espère. S'il n'y a pas de prêtre parmi vos Anglais, eh bien ! nous vous en trouverons un avant que votre carcasse se balance au bout d'une corde, c'est-à-dire, d'ici au prochain coucher du soleil.

Radisson l'envisagea d'un air haineux. Il garda toutefois le silence, pendant que l'on pansait sa blessure.

—Au soleil couchant, vous m'entendez! Perrot, tu verras à cela, ajouta d'Iberville.

—Pardon, Monsieur, intervint le gouverneur. Cet homme est l'un des officiers de notre compagnie qui vous ont rendu les armes.

—Monsieur, répliqua d'Iberville, sachez que cet homme est un traître, et que j'ai reçu depuis longtemps ordre de le tuer comme un chien là où je le rencontrerai. Avez-vous quelque chose à dire en sa faveur? ajouta d'Iberville en se tournant du côté de Gering.

—En qualité d'officier de la compagnie, répondit Gering, il a droit d'être traité comme prisonnier de guerre.

—Monsieur, rétorqua d'Iberville, nous avons dîné à la même table, et je ne puis vraiment croire que vous plaidiez en faveur d'un traître. Si vous dites que cet individu.....

Ici Radisson intervint :

—Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Je vous hais tous, dit-il, en crachant du côté de d'Iberville, et je ne me ferai pendre que lorsque je le voudrai, pas avant.

—Pas si mal dit, répliqua d'Iberville. C'est bien dommage, Radisson, que vous ayiez vendu votre âme au diable.

—Pouah! Le diable paie en bon et bel argent sonnant, lui, et je ne suis pas encore pendu, répondit-il avec un sourire cynique.

Les prisonniers, sauf Gering, le gouverneur et Radisson, avaient déjà été placés sous bonne garde. D'Iberville les fit tous mettre sous verroux, et, après avoir posté des sentinelles, alla négocier avec le gouverneur la reddition de tous les forts de la baie. La fusillade avait cessé et, pour cette raison, il savait que le fort avait été capturé ; de fait, il en reçut peu après la nouvelle. D'Iberville ordonna que les prisonniers du fort fussent amenés à bord le lendemain matin, pour les faire transporter au fort Albany qui restait à prendre. Il était mécontent de voir l'occasion d'un autre duel avec Gering lui échapper.

Il se montra tout courtoisie et pour le gouverneur et pour Gering, leur servit avec empressement leurs propres vins et leur raconta les misères qu'il avait endurées durant l'expédition. Il donna au gouverneur l'assurance que les prisonniers seraient bien traités et que la propriété serait respectée.

Peu après, avec force civilités, il les fit reconduire à leurs cabines dont il fit verrouiller les portes et auprès desquelles il posta des gardes. Il remonta sur le pont, donna ordre que Radisson fût mis en sûreté au gaillard d'arrière et fit distribuer des rations. Après avoir mangé, il s'enveloppa de son manteau, se jeta sur le lit de la cabine et s'endormit.

Vers l'aube, un homme arriva à la nage le long du navire, près d'un hublot ouvert. Il s'arrêta, prit un clou qu'il tenait entre ses dents et le jeta par le hublot. Personne à l'intérieur ne donna signe de vie. Il en

prit un autre qu'il tenait de même façon et le jeta aussi par le même hublot. Pas plus de réponse que la première fois. En entendant un bruit de pas sur le pont, il se rapprocha du navire, puis disparut entre deux eaux. L'instant d'après, il reparut se laissant aller au fil de l'eau vers un autre hublot. Il n'avait plus qu'un clou qu'il jeta comme les autres par l'ouverture. Aussitôt Gering se montra la tête.

—Chut! Monsieur, murmura Radisson, j'ai une clef qui pourra faire et une barre de fer. Si vous réussissez, alors vous viendrez par ici.

Il souffla pour ainsi dire ces paroles. Au même moment, il entendit de nouveau des pas sur le pont, et exécuta un deuxième plongeon. La sentinelle, qui avait cru entendre un léger bruit, regarda par dessus la lisse ; mais ignorant que la cabine de Gering se trouvait juste au dessous, le matelot ne s'inquiéta pas davantage. Radisson revint à la surface, Gering avait compris ; il avait lui aussi entendu les pas de la sentinelle.

—Je vais essayer, dit-il ; mais n'avez-vous pas d'autre outil à me donner ?

—Je n'ai que celui-là, répondit Radisson, dont le désintéressement n'allait pas jusqu'à se dépouiller complètement lui-même. Son idée, avant tout, était de faire de Gering son obligé.

—Je ferai de mon mieux, dit alors Gering en se tournant du côté du gouverneur. Celui-ci ne se souciait guère de risquer sa peau dans une évasion.

Gering essaya la clef; c'est à peine si elle bougea dans la serrure. Il la retira, lui enleva un peu de rouille, la graissa avec du suif de chandelle, et l'essaya de nouveau. Elle ne tourna pas plus que la première fois. Il se mit alors à sonder les pentures, celles-ci tenaient solidement. Ce qu'il redoutait surtout, c'était de faire le moindre bruit. Derechef, il se mit à travailler la serrure; cette fois-ci, elle obéit. Il tourna la poignée de la porte, et la porte s'ouvrit. Alors, il fit ses adieux au gouverneur et sortit. Il faillit donner contre la sentinelle qui dormait profondément. En regardant autour de lui, il aperçut le manteau de d'Iberville, dont celui-ci, en dormant, s'était débarrassé. Il l'attira à lui avec mille précautions, puis, s'emparant du bonnet de d'Iberville, il le coiffa. Paraissant être d'à peu près même taille que d'Iberville, il pouvait facilement se faire passer pour lui, à la faveur de ce déguisement. Jetant le manteau sur ses épaules, il s'avança à pas furtifs jusqu'à l'écoutille. Il risqua un œil dans l'ouverture, et vit deux ou trois individus couchés près du grand mât; c'étaient des coureurs de bois qui avaient par trop cordialement célébré la victoire. Il chercha où était le matelot de quart, mais ne put l'apercevoir. Alors, des pieds et des mains il se hissa sans bruit sur le pont, et se glissa à tribord et en arrière. En manœuvrant de la sorte, il aperçut l'homme de quart qui laissait le cabestan où il s'était assis pour se reposer, et venait droit à lui, sans toutefois presser le pas. Gering comptait sur sa ruse; ainsi affublé, il passerait infailli-

blement pour d'Iberville. Il se dirigea vers le bordage et s'y accouda en contemplant l'eau d'un œil distrait. L'homme de quart fut trompé ; le manteau et la coiffure lui étaient familiers. Trop heureux de ne pas avoir été surpris dormant au poste, il se remit à arpenter vigoureusement le pont du navire.

Gering le surveillait de près. Ce fut de l'air le plus délibéré du monde qu'il alla à l'arrière du navire. En passant, il faillit heurter quelqu'un qui était couché sur le pont. Il s'arrêta, puis retourna sur ses pas, et alla comme avant s'accouder au bordage. Cette fois, le marin de quart arriva à vingt pas de lui, salua et tourna sur ses talons.

Immédiatement, Gering se mit à considérer l'individu qui était couché non loin de lui sur le pont. Il tressaillit, car il venait de s'apercevoir qu'il avait les deux pieds dans une mare de sang. Il comprit. Radisson s'était échappé en assassinant la sentinelle. Il n'était pas possible que le crime et l'évasion restassent longtemps sans être découverts ; à tout instant, le matelot de quart pouvait arpenter le navire dans toute sa longueur. Lançant un coup d'œil du côté du matelot qui s'éloignait, Gering fit sauter coiffure et manteau, enjamba d'un bond la lisse, saisit la chaîne de l'ancre, se laissa glisser jusqu'à l'eau, et se mit à nager le long du navire. Soudain Radisson parut à ses côtés.

—Pouvez-vous plonger ? articula-t-il dans les dents. Pouvez-vous nager sous l'eau ?

—Un peu, fit Gering.

—Alors, vite ! allons-y tous deux.

Le rénégat plongea et Gering le suivit. L'eau était horriblement froide, mais, on n'y regarde pas de bien près, quand il s'agit de vie ou de mort.

Le destin leur fut favorable. A bord, tout resta calme et paisible, et tous deux atteignirent la rive sains et saufs. Mais ils étaient toujours en pays ennemi, sans vivres, sans feu, sans abri et sans armes. Leur position était encore loin d'être couleur de rose. L'ingénuité de Radisson ne fut pas à la hauteur de la situation ; de sorte que ce fut Gering qui eut à trouver les moyens de sortir d'embarras. Il y avait bien les canots des Français ; ils devaient être quelque part sur la grève. Radisson, en sa qualité de Français, pouvait peut-être en imposer aux gens préposés à la garde de ces canots. Sinon alors, aux mesures extrêmes ! aux armes ! Radisson avait un couteau et Gering une barre de fer. Ils partirent à pas rapides, mais étouffés, sur le rivage, toujours en crainte d'une alarme à bord. Si, seulement, ils pouvaient trouver des armes et un canot, ils se rendraient d'abord au fort Albany, y donneraient l'alarme, puis se mettraient de suite en route pour New-York.

La chance les favorisa encore. Il se trouva que la sentinelle préposée à la garde des canots, se sentant transie par l'air froid et humide de la nuit, était allée dans le bois chercher des branches pour faire un feu. Les deux fugitifs arrivèrent aux canots, et, dans le premier, trouvèrent trois mousquets et quelques sacs de

provisions. Pousser le canot à l'eau fut l'affaire d'un instant. Ils avaient déjà franchi plusieurs milles, lorsqu'on découvrit leur évasion.

Radisson opinait pour aller de suite au sud jusqu'à New-York ; Gering n'en voulut pas entendre parler, et ce fut à la pointe du mousquet qu'il força Radisson d'obéir. Ils arrivèrent au fort Albany où ils donnèrent l'alarme. Son devoir rempli envers la Compagnie de la baie d'Hudson, sachant bien que la capitulation du fort était inévitable, et qu'alors son sort serait infiniment pire qu'au fort Rupert, Gering repartit avec Radisson. Celui-ci lui devenait de plus en plus odieux, mais il avait à l'endurer en considération de ce qui venait d'arriver. Tous deux reprirent donc, mais en sens inverse, la route suivie par les Français pour se rendre à la baie.

Il y avait deux heures que Gering avait jeté manteau et coiffure dans la mare de sang, et s'était laissé choir en bas du navire, lorsque d'Iberville apprit que sa proie lui avait échappé. L'homme de quart, croyant que d'Iberville était redescendu dans sa cabine, avait repris son *dolce far niente*. Cependant, une souleur lui était venue soudain. Il s'était rendu à l'arrière du navire ; le jour commençait à poindre, et une lumière blafarde teintait de gris la terre et l'eau ; quelques oiseaux sauvages avaient passé sans articuler un cri ; la nature était encore plongée dans un demi-sommeil. Tout à coup, il avait aperçu un homme étendu sur le pont, et s'était trouvé lui-même les pieds dans le sang.

La prise des trois forts Hayes, Rupert et Albany, avait réjoui le cœur de d'Iberville ; c'était à l'honneur des armes et du drapeau de la France ; mais l'évasion de ses deux ennemis lui avait mis la rage au cœur.

—Je ne dirai pas, Pierre, qu'il vaut mieux que cela soit arrivé, observa Dollier de Casson ; mais vous avez assez fait pour le roi. A plus tard vos affaires personnelles.

—L'heure viendra, mon cher abbé, répliqua d'Iberville sur le ton d'une rage mal contenue. Son compte se grossit ; il faudra un jour ou l'autre régler tout ça. Et Radisson sera bel et bien pendu, ou je ne suis pas d'Iberville. Voilà !

Troisième Epoque.

CHAPITRE XIII.

VISITE INATTENDUE.

Trois mois après, George Gering se préparait joyeusement à entreprendre deux voyages, qui avaient ensemble des rapports très intimes ; il avait pour le moins autant d'amoureuse impatience à faire l'un que de vif intérêt à entreprendre l'autre. La plupart des hommes, pourtant, trouvent autant de jouissance à la recherche de l'or qu'à la conquête d'une femme.

Gering avait obtenu de Jessica une promesse de mariage. Il devait aussi partir sans délai avec William Phips pour le pays des Espagnols. Son retour à New-York avec la nouvelle de la prise des postes de la baie d'Hudson, avait répandu la consternation. Il n'y eut pas, de par toute l'Amérique, d'homme plus furieux que le colonel Richard Nicholls, ni, de par le monde, de personne en proie à une plus grande surexcitation que Jessica. Elle était à ce moment-là en promenade chez le gouverneur, en compagnie de son père qui attendait

maintenant, avec une profonde satisfaction, le mariage de sa fille ; car il s'était pris d'une certaine affection pour Gering, depuis que celui-ci avait fait litière de son puritanisme.

Pendant longtemps, il s'était bien douté que la jeune fille portait plus qu'un vif intérêt à d'Iberville. S'il eût su que deux lettres du jeune seigneur, demeurées sans réponse, avaient été lues, relues et précieusement conservées, il en eut certes éprouvé une profonde inquiétude. Que sa fille devînt la femme d'un Français, seigneur et flibustier, catholique, ennemi des colonies anglaises, et dont les compatriotes excitaient les sauvages aux hostilités et aux massacres, il ne fallait pas y penser un instant ; c'était invraisemblable.

En outre, l'Honorable Hogarth Leveret, dont la réputation dans la colonie se trouvait souvent fort compromise dans des aventures galantes, et que des pertes d'argent avaient fait prématurément vieillir, ne pouvait se faire à l'idée d'entraîner Jessica avec lui dans ses désastres. Sa fille, c'était la prunelle de ses yeux ; pour elle il eut enduré toutes les misères ; et il se refusait absolument à la voir souffrir de quoique que ce fût. Comme foule de gens, une fois l'effervescence de la jeunesse passée, il s'imaginait que les sentiments des jeunes filles peuvent être dirigés et contrôlés de telle ou telle façon. S'il eût pu prévoir ce que devait coûter à Jessica la promesse de mariage qu'elle avait donnée à Gering, il n'y eut jamais consenti. Le fait est que Jessica ne pouvait elle-même, pas plus que d'autres,

percer le voile de l'avenir. Dans ses rêves de jeune fille, elle avait bien songé à la possibilité d'un événement qui avait séduit son imagination ; distance, différence de race, de langue et d'existence, tout prêtait à d'Iberville un charme fascinateur. Outre cela, quelle est la femme qui peut oublier l'homme qui l'arrache à un sort comme celui que le misérable Bucklaw lui reservait ? Toutefois, elle avait compris que la situation était sans espoir, que tout militait en faveur de Gering. Enfin de compte, les malheurs de son père lui avaient fait prendre une décision finale.

Quand Gering arriva à New-York et raconta son histoire, non sans rendre, disons-le à sa louange, un tribut d'hommage à d'Iberville comme soldat, elle éprouva une des plus profondes émotions de sa vie. Brave et loyale anglaise qu'elle était, la défaite des Anglais l'attrista ; l'insuccès de son fiancé l'indigna ; sa courageuse évasion lui inspira un sentiment de fierté ; pour un instant, elle eut été tentée de croire qu'elle en voulait à d'Iberville.

Cependant, elle se sentit douloureusement froissée, lorsqu'elle entendit son père et d'autres, traiter celui-ci de boucanier, de flibustier, et éprouva grand plaisir en voyant le vieux William Drayton, qui n'avait toujours eu que du bien à dire du jeune Français, ridiculiser les termes injurieux dont on se servait à l'adresse de d'Iberville, et proclamer hautement que c'était le garçon le plus brave, le plus loyal et le plus charmant, enfin le plus beau caractère qu'il eût jamais rencontré, et que la

prise des forts de la baie d'Hudson était un coup de génie.

— Oui, sur mon âme ! insista-t-il, c'est là un véritable tour de force, un coup de génie, et si jamais il vient de ce côté-ci, il sera cordialement reçu, quoiqu'il puisse fort bien nous arriver les armes à la main.

Dans le premier moment d'émotion que lui avait causé le retour de Gering, remplie d'une tendre compassion pour les souffrances et les cruelles déceptions qu'avait éprouvées son futur fiancé, Jessica, cédant à une vive impulsion, lui avait mis ses deux mains dans les siennes, et lui avait donné sa parole qu'elle l'épouserait. Elle était jeune, et une jeune fille peut rarement expliquer ses propres impulsions ; d'une situation sans espoir, elle se laisse doucement choir du côté d'un pis-aller réalisable, ou bien cède au premier transport d'un désir ardent ; se mouvant exclusivement dans une atmosphère d'émotions, elle ne peut par conséquent jamais être parfaitement sûre d'elle-même.

A ce premier mouvement, succéda la réaction. Dans la solitude de sa chambrette au-dessus du couloir d'où elle était sortie un soir pour tomber entre les mains de Bucklaw, mille pensées poignantes l'assaillirent. Si on lui eut demandé si elle aimait d'Iberville, elle eut répondu que non, franc et net. Mais, c'était toujours un amoureux possible ; et la femme fait souvent pencher la balance du côté de l'amoureux possible contre l'amoureux assuré, connu, officiel. Que de fois, à ce jeu-là, le cœur d'une femme ne s'est-il pas trouvé pris sur le coup et sans retour !

Peu de jours après son arrivée à New-York, Gering dut filer sur Boston pour y rencontrer Phips. Il espérait que M. Leveret et Jessica l'accompagneraient, mais le gouverneur Nicholls ne voulut pas entendre parler de la chose, pour cette fois-là du moins. La vérité est que partout où Jessica se trouvait, elle apportait avec elle un rayon de soleil, toute une atmosphère de gaieté ; pourtant ses manières étaient toujours réservées, et son vif enjouement résidait surtout dans ses prunelles. Elle était toute d'impulsion, mais l'impulsion chez elle était tempérée par une réserve à la foi délicate et pleine de charmant abandon. On l'affectionnait aussi tendrement à New-York qu'à Boston.

Deux jours après le départ de Gering, elle était à flâner dans les allées du jardin, lorsque le gouverneur la rejoignit.

—Bien ! le bonjour, mon gentil conseiller, dit-il. Veuillez faire l'aumône d'une heure à un pauvre vieillard en quête de distractions.

—Une heure et davantage, fit-elle gracieusement, en lui passant un bras sous le sien.

Un sourire errait sur ses lèvres, mais elle avait les yeux humides. Tout grands ouverts, brillants et séduisants qu'ils fussent à ce moment-là, ils avaient une expression de douloureux embarras, qui frappa même le vieux soldat. Il n'y comprit absolument rien, du reste, mais se contenta d'attirer davantage à lui le bras qui s'était glissé sous le sien et de le tenir ferme. Pendant quelques instants, il resta muet. De son côté,

la jeune fille ne chercha pas non plus à rompre le silence ; elle ne fit simplement que le regarder, toujours rêveuse, toujours souriant à demi.

Tout à coup, le gouverneur, comme s'il eut enfin trouvé un moyen de sortir d'embarras, lui dit :

—Radisson est venu.

—Radisson ! s'écria-t-elle.

—Oui, répondit-il, vous savez, c'est lui qui a aidé Mr. Gering à s'évader.

—Vraiment, vous ne me dites pas ça, répliqua-t-elle, M. Gering ne m'en a jamais soufflé un mot.

Elle resta toute perplexe, déconcertée, sans cependant pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouvait.

Gering n'avait pas amené Radisson à New-York ; il lui avait même défendu de se montrer là ou à Boston, tant qu'il ne recevrait pas d'ordre. Il comprenait bien qu'alors il aurait à amener le coquin au pays des Espagnols et il ne pouvait oublier le rôle qu'il avait joué comme complice de Bucklaw. Mais Radisson, Gering parti, avait jeté son bonnet par dessus les moulins, en dépit de l'édit de proscription lancé contre lui.

—Mon gentil conseiller, dit le gouverneur, je crois que nous aurons à rendre la liberté à cet homme-là, quoique nous l'ayions mis au ban, comme vous vous en rappelez.

Il se prit à rire.

—Vous devriez demander cette faveur pour lui, ajouta-t-il.

—Et pourquoi ? fit-elle.

—Saints du ciel ! exclama-t-il avec un profond soupir, éclairez-moi, car je n'y comprends plus rien. Pourquoi, dites-vous ? Vous demandez pourquoi ? Tonnerre de Dieu ! mais n'a-t-il pas sauvé votre fiancé des griffes de ce faquin de Français ?

—En effet, dit-elle ; mais ces sortes de coquins rendent parfois des services pour si peu de chose. Monsieur Gering eut pu rester avec Monsieur d'Iberville, en tout honneur, et, pour le moins, en toute sûreté. Maintenant, dites-moi, pourquoi donc traitez-vous celui-ci de faquin ? Vous en pensiez bien autre chose autrefois. Vous ne pouvez pourtant mettre sa bravoure en doute. Tout ennemi qu'il puisse être de notre pays, je ne puis certes que parler en bien de lui. Ne m'a-t-il pas sauvé la vie ?

—Bien avisée comme toujours, mon beau conseiller, repartit le gouverneur désireux d'être agréable à la jeune fille. Quel ours que je suis ! Si je l'ai traité de faquin, c'est qu'il est Français et que je suis Anglais, et que, comme tel, je le déteste. Imaginez donc ! trois ou quatre forts enlevés, un navire capturé, le gouverneur de la compagnie prisonnier, et la réputation de notre jeune commandant fort compromise. On peut se fâcher à moins, n'est-ce pas, mademoiselle ?

La jeune fille sourit.

—Monsieur Gering, ajouta-t-elle, avait de bonnes raisons de ne pas amener Radisson ici ; moi, je me défierais de cet homme-là. Un traître est toujours un traître.

C'est aussi un Français, et comme tout bon Anglais, ne devriez-vous pas détester *tous* les Français ?

—Vous êtes une irrésistible petite fée, dit-il. Mais où donc prenez-vous toutes ces idées-là ? Tenez, moi, vous me diriez de me mettre à genoux, eh bien ! je m'y mettrais, quoi ! ajouta-t-il en hochant la tête d'une façon ironique. Et si Monsieur d'Iberville venait frapper à ma porte, je suppose que vous m'imposeriez l'obligation de le recevoir avec la plus grande amabilité, n'est-ce pas ?

—Assurément, répliqua-t-elle. Ne sommes-nous pas en temps de paix ? Est-ce que le roi, par amitié pour le roi Louis, ne nous a pas ordonné d'avoir les meilleurs égards pour le Canada ?

Le gouverneur se mit à rire en se pinçant les lèvres.

—Oui, oui, son amitié ! des égards ! hum ! faudra voir ça, rétorqua-t-il. Comment pouvons-nous vivre d'accord avec des boucaniers ?

Leur conversation finit là.

Quelques jours plus tard, cependant, au même endroit, Morris se présenta à eux tout à coup.

—Il y a un navire en rade, dit-il, et son capitaine envoie la lettre que voici.

L'instant d'après, le gouverneur se tournait du côté de la jeune fille. Sa figure était devenue grave.

—Votre avis de l'autre jour, dit-il, va être mis en pratique à assez courte échéance, Jessica. Cette lettre

vient de Monsieur même ; il désire me présenter ses hommages.

Ce disant, il lui passa la lettre. Celle-ci disait que d'Iberville amenait des prisonniers anglais qu'il était disposé à échanger contre un égal nombre de prisonniers français, entre les mains du gouverneur.

D'Iberville entrant dans le port de New-York avec un seul navire, ce fait-là seul eut suffi à mettre en pleine lumière et sa hardiesse et son intrépidité qui frisaient même la témérité. Le trait n'échappa pas à Jessica qui avait tout de même changé de contenance, et froissait nerveusement la lettre.

—Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle timidement.

—Ma chère Jessica, répondit le gouverneur, je vais le traiter aussi bien qu'il m'en donnera la chance.

Deux heures après, d'Iberville montait la rue avec Sainte-Hélène, De Casson et Perrot, escorté par Morris et un officier de la milice de New-York. Quant à de Troyes, il était allé à Québec. Il n'y eut pas de démonstrations hostiles envers les Français ; bien des gens se rappelaient encore de l'exploit qui avait autrefois rendu d'Iberville si populaire dans toute la ville. Le fait est que d'Iberville, dont la mémoire était des meilleures, eut à distribuer ça et là, chemin faisant, des poignées de main, ici à un Anglais, là à un Hollandais, tous vieilles connaissances.

Le gouverneur ne se montra pas très cordial de prime abord, mais grâce à sa désinvolture martiale, à ses

allures de noble chevalier, à la façon généreuse dont il avait traité les prisonniers anglais, d'Iberville réussit à reconquérir ses bonnes grâces et son amitié, tout comme quelques années auparavant. Le gouverneur le complimenta sur sa renommée croissante, et finit par l'inviter à dîner, en lui disant que Mademoiselle Leveret serait sans doute très heureuse de revoir son sauveur.

—M'est avis, ajouta-t-il, qu'il y aura bien un peu d'embarras chez l'un de vous deux, car la jeune fille peut difficilement oublier que c'est vous qui avez fait son fiancé prisonnier ; mais il faut bien parfois passer par dessus pareilles choses. A part ça, vous et M. Gering, vous me paraissez être aussi facilement à couteaux tirés que d'autres en amitié.

D'Iberville était resté complètement abasourdi. Ainsi donc, Jessica et Gering étaient fiancés. Et que signifiait donc cette boucle de soulier qu'elle lui avait envoyée et qu'il conservait précieusement sous son jabot de dentelles ? Comment expliquer ces instables sympathies de la femme, ces impulsions de coquetterie innée, ces caprices de l'amour lui-même ? Il n'était après tout qu'un homme, et il avait encore là-dessus beaucoup à apprendre.

Il accepta l'invitation à dîner en ajoutant :

—Quant à M. Gering et à moi, Excellence, je vous déclare que nous sommes aussi facilement ennemis que lui et Radisson sont camarades de guerre.

—Voilà qui est un peu dur, Monsieur, observa le

gouverneur. Quand un homme s'évade de prison, il utilise le premier outil venu. Vous offensez un honnête homme.

—Je ne crois pas, Excellence, que Monsieur Gering et moi nous soyons l'un pour l'autre plus généreux qu'il ne faut, répliqua d'Iberville sur un ton de complète insouciance.

Cette franchise plut au gouverneur qui, peu après, conduisit d'Iberville au salon. Jessica était là assise près de la cheminée de la pièce. Sans quitter son siège, elle se mit à regarder d'Iberville avec son air d'autrefois. Puis, elle lui tendit la main en souriant.

—Je crains fort, Mademoiselle, que ma visite vous soit peu agréable. hasarda d'Iberville en esquissant un sourire. Vous avez eu probablement à mon sujet des nouvelles peu réjouissantes, n'est-ce pas?

—Au contraire, répondit-elle gracieusement, je suis fort contente de vous voir. N'oubliez pas, Monsieur, que j'ai contracté envers vous une dette éternelle. Vous ne me revenez pas, je l'espère, comme vainqueur d'Anglais.

—Je viens à vous, répondit-il, comme Pierre Le Moyne d'Iberville qui, un jour, eut l'honneur de vous rendre un petit service. Je ne l'ai jamais oublié, parce-que j'ai toujours eu l'espoir que, pour cette raison-là même, je ne serais pas oublié ; ce fut là un incident que je regarde comme le plus important de ma vie.

Elle s'inclina sans prononcer une parole. Sur les

entrefaites, Morris vint annoncer au gouverneur que quelqu'un l'attendait. Ils restèrent seuls.

Jessica fut la première à rompre le silence.

—Je n'ai pas oublié, dit-elle d'une voix douce.

—Vous me taxerez tout probablement de beaucoup de hardiesse, dit-il d'un ton significatif, mais je ne crois pas que vous puissiez jamais oublier ce qui est arrivé.

—En effet, voilà qui est bien osé de votre part, répliqua-t-elle avec ce sourire ingénu qui l'avait si profondément charmé jadis.

Soudain, elle se mit à le regarder avec une certaine anxiété.

—Pourquoi donc êtes-vous allé à la baie d'Hudson ? interrogea-t-elle.

—Je serais allé dix fois plus loin, pour le même motif, répondit-il, et il darda sur elle un regard pénétrant.

Elle détourna la tête.

—Vous êtes téméraire comme toujours, dit-elle. Puis, les yeux baissés, et, sur un ton de douceur exquise :

—Et comme toujours intrépide, ajouta-t-elle.

—Toujours pour le même motif, dit d'Iberville.

—Mais alors, quel peut être ce grand motif ? demanda-t-elle.

Une femme peut-elle toujours réaliser la portée de certaines paroles ? Jessica elle-même, en faisant cette question, s'était-elle rendu compte du secret mobile qui l'animait ? Savait-elle le délicat et subtile aiguillon caché

sous ce point d'interrogation ? Ou encore, était-ce franc et sincère intérêt de sa part ? Elle jouait avec le feu. On ne pouvait traiter à la légère un homme comme d'Iberville ; chacune de ses paroles comptait trop pour quelque chose.

Il se rapprocha de Jessica, en la fixant du regard, comme s'il eût voulu scruter tous les plis et replis de son âme.

—Comment pouvez-vous m'adresser pareille question ? lui dit-il gravement. Si vous désirez savoir ce qui en est, très-bien ! Mais si vous m'interrogez tout simplement comme une femme curieuse de savoir ce qui se passe au fond du cœur d'un homme, alors .....

—Oh ! cessez ! cessez ! murmura-t-elle.

Elle pâlit, et dans son regard se peignit une expression douloureuse.

—Ne me répondez pas, continua-t-elle. Je n'ai pas le droit de vous interroger. Oh ! Monsieur, je voudrais vous avoir toujours pour ami, si c'était possible, quoique vous soyez l'ennemi de mon pays et de l'homme que je suis.....pour épouser.

—Je combats pour mon roi, répliqua-t-il, et je suis l'ennemi de celui qui peut s'interposer entre vous et moi. Apprenez que, dès le moment où je vous rencontrai pour la première fois, je savais qu'un jour ou un autre, aujourd'hui même, j'aurais à vous déclarer, Jessica, que je vous aime vraiment de toute mon âme.

—Oh ! pitié ! supplia-t-elle, je ne puis vous écouter. Je ne le puis, en vérité.

—Vous m'écouterez, insista-t-il, car vous vous êtes souvenu de moi, et vous avez tout compris. Voici, ajouta-t-il, en retirant brusquement la boucle d'argent de son pourpoint, voici ce que vous m'avez envoyé. Voyez vous-même où j'ai toujours gardé ce souvenir... Il est toujours demeuré là, là sur mon cœur.

Elle se recula et se cacha la figure dans les mains. Tout à coup, étendant les deux bras en avant comme pour l'empêcher de s'approcher :

—Oh ! non ! non ! murmura-t-elle. Ça ne se peut pas. Je suis fiancée.

Puis, lui souriant d'un air suppliant à travers les larmes qui lui inondaient la figure :

—Mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi ne vous retirez-vous donc pas ? Ou bien, non ! restez, mais oubliez, je vous en prie, tout ce que vous avez dit. Nous ne sommes guère plus que des étrangers pour l'un et l'autre ; je vous connais à peine, je . . . . . .

—Nous ne sommes étrangers ni à l'un ni à l'autre, interrompit-il. Comment cela se pourrait-il, lorsque pendant des années, ma pensée est demeurée avec vous, et la vôtre avec moi ? Mais, je suis prêt à attendre, car mon amour devra triompher. Vous. . . . . .

Se rapprochant vivement de lui, elle lui prit les deux mains.

—Rappelez-vous, fit-elle, avec son enjouement carac-

téristique et sa grâce inimitable, rappelez-vous quels bons amis nous fûmes le premier jour que nous nous rencontrâmes. Restons donc, pour le moment du moins, ce que nous fûmes. Ne m'accorderez-vous pas cette faveur pour aujourd'hui ?

—Et demain ? interrogea-t-il, avec la détermination dans son for intérieur de rester dans le port de New-York et de l'emmener comme sa femme, non à la façon de Bucklaw, mais après s'être mis en règle sur tout point.

Sur les entrefaites, le gouverneur revint au salon. La demande formulée par d'Iberville, devait rester à jamais sans réponse. D'Iberville fut aussi empêché de dîner chez le gouverneur, car on vint lui apprendre en secret que des vaisseaux anglais avaient quitté Boston pour tenter de le faire prisonnier. Il n'eut donc d'autre parti à prendre que de mettre à la voile le jour même et de filer sur Québec. Il n'eut jamais voulu risquer un seul instant la vie de ses hommes, pour simplement régler une affaire personnelle de cœur.

Il n'est pas facile de dire ce qui serait arrivé, s'il fût resté à New-York. La destinée est souvent tissue d'étranges bagatelles. La jeune fille, subissant l'influence de l'esprit supérieur de d'Iberville, et du charme exceptionnel de ses manières, eut probablement, comme beaucoup d'autres, fini par retirer la parole qu'elle avait donnée. Tout de même, elle écrivit une longue lettre à d'Iberville et l'envoya par un courrier qui ne la remit jamais à son adresse. Par la même fatalité, de toutes

les lettres qu'il lui écrivit, une seule arriva à destination. Dans cette lettre, d'Iberville lui disait qu'au retour d'une certaine croisière, il lui ferait de nouveau visite, car, disait-il, je suis si grand ennemi de votre pays, qu'il me tarde énormément d'aller y cueillir la perle qui lui prête son plus bel éclat.

Gering, avant de partir pour le pays des Espagnols avait insisté sur son mariage, mais Jessica lui avait opposé un non tout court, et comme il avait insisté, elle lui avait tourné le dos. Ce que voyant, il lui avait fait ses adieux, et avait mis à la voile en compagnie de Phips et aussi, bien contre son gré, de Radisson. Bucklaw n'était pas du voyage. Il était parti pour l'Angleterre à bord d'une goëlette de traite, et devait rejoindre Phips au port de la Planta. Gering ignorait que Bucklaw avait une part dans les bénéfices de l'expédition, et Bucklaw ne savait pas non plus que Gering y avait des intérêts.

A deux semaines de là, après que Phips eût mis à la voile à bord du *Bridgwater Merchant*, avec un équipage de vingt bons marins résolus et aguerris et vingt canons, et en compagnie de Gering, qui avait été investi du commandement du *Swallow*, navire de plus petit tonnage, d'Iberville faisait aussi voile dans la même direction. Il avait trouvé, qui l'attendait, à son arrivée à Québec, un prêtre chargé de lui remettre des dépêches et une carte qui venait d'un autre prêtre, mort au pays des Espagnols.

CHAPITRE XIV

EN MER

D'Iberville avait un bon navire. *La Belle de Provence* portait quelques canons, un équipage peu nombreux, c'est vrai, mais trié sur le volet, ainsi que Sainte-Hélène, Perrot et le petit Maurice Joval qui avait conçu pour d'Iberville une affection qui tenait de l'adoration. A cette époque, on encourageait fort chez les jeunes garçons, l'esprit d'aventure, et d'Iberville ne s'était pas fait faute de procurer au jeune Maurice une nouvelle occasion de s'aguerrir.

D'Iberville, en excellent marin qu'il était, avait choisi pour capitaine un homme qui avait l'expérience des mers du sud, et avait déjà commandé des navires marchands qui avaient dû être soudainement transformés en vaisseaux de guerre. C'était bien là l'homme qu'il fallait pour pareille expédition : humeur taciturne, voix rauque, ton brutal, très irritable, mais avec tout cela, loup de mer aussi brave qu'homme puisse être. Il était arrivé à Québec l'automne d'avant, avec pour ainsi dire la carcasse d'un navire. Pourri comme

il était à son départ du Havre, ce navire avait fait une voie d'eau en plein océan, essuyé une affreuse tempête et perdu son grand mât. Au moment où il entra dans le Saint-Laurent, ça n'était plus qu'une épave. On l'avait abandonné à Québec, à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, où on l'avait échoué et amarré ; il ne devait plus bouger de là. Son capitaine, Jean Bérigord, avait bien écumé de colère et cuvé sa mauvaise humeur à l'auberge Colbert où il s'était fait plutôt prendre en grippe qu'aimer, quand un jour Perrot le rencontra, lui mit le grappin dessus et l'amena à d'Iberville.

Le marché fut vite conclu.

A Québec, on ne connut pas la nature de l'expédition, car les matelots ne furent engagés qu'à la veille du départ, à la condition expresse de se tenir prêts à suivre Perrot au premier signal, sans demander ni pourquoi ni où ils allaient. Le fait est que lorsque, par un beau matin de juillet, la *Belle de Provence* laissa l'île d'Orléans et mit le cap sur le golfe Saint-Laurent et l'Atlantique, les seules personnes à Québec qui connussent sa destination, étaient le prêtre qui avait apporté à d'Iberville la carte de la rivière, indiquant l'endroit où le galion avait sombré, les frères de d'Iberville, et le comte de Frontenac lui-même qui était revenu au pays comme gouverneur.

Au moment des adieux, Frontenac avait revêtu, en l'honneur de d'Iberville, sa grande tenue militaire et s'était fait accompagner de plusieurs officiers aux

tuniques galonnées d'or, aux perruques poudrées, aux sabres étincelants et aux brillantes cocardes.

—Voyez, Monsieur d'Iberville, lui avait-il dit, voyez, mon brave capitaine, à ne pas manquer le trésor ou à le faire payer cher à ces coquins d'Anglais. Ils ont grande avance sur vous, mais peu importe ! quand on a sous les pieds un navire comme le vôtre, on peut rendre des points à maint voilier. Le trésor me tient bien moins au cœur que l'humiliation que je vous souhaite de pouvoir infliger à ces puritains qui, à l'occasion, n'hésitent pas à se faire pirates ou boucaniers, au nom de Dieu le Père.

D'Iberville lui répondit de digne façon, et les adieux que Frontenac lui adressa, à lui et à Sainte-Hélène, furent de toute cordialité. Le vieux soldat, malgré ses soixante-dix ans alors, était resté aussi ardent, aussi intrépide qu'il l'était et qu'il s'était montré cinquante ans auparavant à Arras où il avait fait brillante figure. Chez d'Iberville il avait retrouvé sa propre jeunesse, et pressentait déjà le rôle important que celui-ci devait jouer un jour dans les destinées de la Nouvelle-France.

D'Iberville se dirigeait vers la porte et allait sortir en s'inclinant respectueusement, lorsque d'un geste brusque Frontenac l'arrêta, s'avança rapidement vers lui, et, le prenant par les deux épaules, l'embrassa sur les deux joues, en lui disant d'une voix grave et émue :

—Mon enfant, je sais ce qu'il y a derrière tout ceci ; un jour ou un autre, un homme doit en passer par là. Il tire

l'épée pour une femme et pour son roi ; l'un et l'autre oublient ; mais quelque chose lui reste, et ce quelque chose, c'est la patrie.

D'Iberville ne répondit rien ; avec un regard d'admiration pour le vieillard à la physionomie de bronze, il s'inclina, baisa respectueusement la main du gouverneur et se retira.

Tout orgueilleux, irascible et tyrannique qu'il fût, le vieux Frontenac était le seul homme dans la Nouvelle-France qui eût foi robuste et puissante dans l'avenir de la colonie, et qui, dans sa brave et loyale nature, aimât véritablement et le pays et le roi. Tout comme Wolsey, il n'avait rencontré que de l'ingratitude chez celui-ci ; cependant, toujours impérieux, inébranlable, et inaccessible à la rancune, il était resté à peu près isolé au Canada, au milieu de ses ennemis, comme du reste, à Versailles, au milieu de ses détracteurs. Il était tout jeune encore lorsqu'il s'était marié, mais sa femme, qui n'avait nul souci des devoirs de la maternité, et était plutôt occupée de ses propres ambitions que de celles de son mari, l'avait laissé pour pouvoir s'attacher à la fortune de Mademoiselle de Montpensier.

Avant de partir, d'Iberville s'était mis parfaitement au courant de la carte. Une fois que le navire fut bien et duement en route, il révéla au capitaine le but de l'expédition. Bérigord écouta d'abord, un brûle-gueule dans les dents, tout ce que d'Iberville avait à lui dire, en lançant à droite et à gauche d'énormes bouffées de fumée.

—Faites-moi donc voir la carte, dit-il enfin.

Après avoir soigneusement examiné celle-ci : Oui, oui, en effet, dit-il, c'est pas mal ça. Je suis déjà allé dans le port, et j'ai remonté la rivière ; mais ni nous ni les Anglais, nous n'attraperons la moindre pincée d'écus par là. Cette entreprise est simplement du bel et bon argent jeté à l'eau.

—Cet argent, c'est le mien, mon capitaine, fit d'Iberville sur un ton un peu goguenard. Il y aura de la danse là-bas tout probablement, et je ne vous demande que de m'aider de votre mieux.

—Très-bien, Monsieur, dit le marin à l'humeur de dogue. S'il faut aller d'ici en enfer, je vous jure que votre navire me donnera tout ce qu'il peut faire, au moindre signe de votre part. C'est la plus fine voilière que j'ai encore vue. Quant au trésor et à la bataille, c'est affaire entre le diable et vous, ça ne me regarde pas.

D'Iberville ne demandait rien de mieux qu'un capitaine tout entier à son affaire. Bérigord rassembla matelots et plongeurs sur le pont ; en cinq ou six mots il les mit au courant, et d'Iberville après lui prit la parole. Certains hommes de l'équipage qui l'avaient accompagné à la baie d'Hudson, ne demandaient pas mieux que d'avoir maille à partir avec les Anglais. D'autre part, la fièvre de l'or s'empara de tous ces gens-là, malgré que l'or ne fût pas pour eux. Tout de même, d'Iberville promit à chacun d'eux une part du trésor, si on le trouvait.

Le vingtième jour après le départ de Québec, on aperçut des îles et, en même temps, cinq navires qui donnaient dans la direction de ces îles. D'Iberville eut tout à coup l'impression que ces navires pouvaient bien être hostiles, car des navires marchands n'eussent pas navigué de conserve comme ils le faisaient. Ça ne pouvait être non plus des navires français. Restait la probabilité qu'ils étaient espagnols ou anglais. Il n'avait pas l'intention de fuir, et en même temps il n'avait nul souci de se battre avant d'arriver au port de La Planta et d'avoir réglé ses affaires avec Phips et Gering, puis enfin celle du fameux trésor. En outre, une rencontre avec cinq navires était grosse partie à jouer, et il eut fallu être insensé pour, de propos délibéré, tenter pareille aventure. Cependant, il tint bravement sa course, car il y avait encore chance d'éviter un engagement sans recourir à la fuite.

Le baromètre était à la baisse depuis la veille. Bérigord, interrogé à ce sujet, avait répondu d'un ton bourru qu'il y aurait du grabuge. Etait-ce avec les navires ou avec les éléments ? On n'en sut pas davantage, et d'Iberville ne lui fit pas d'autres questions. Il ne tarda pas cependant à savoir à quoi s'en tenir.

Le vent s'éleva soudain du nord-ouest avec une mer furieuse frappant de flanc ; ce fut presqu'aussitôt un véritable ouragan. Sans les excellents matelots que Bérigord avait eu la bonne fortune d'engager, et s'il n'eût pas été lui-même le fameux marin qu'il était, la *Belle de Provence* eut passé un mauvais quart d'heure ;

en effet, aussi longtemps que ce fut possible, le navire garda toute sa voilure au vent, et lorsque Bérigord donna l'ordre d'abattre les voiles, il n'était que temps ; mais sa confiance dans ses hommes était telle et il connaissait si bien son navire, qu'il manœuvra comme il voulut. Il eut à subir de si formidables coups de mer, qu'à tout instant il semblait qu'il allait être englouti. Il se retrouva finalement sain et sauf, après un écart de cinq cents milles de sa course.

La tempête avait sauvé navire et équipage de la flotte ennemie. Quant à celle-ci, elle avait eu un très mauvais sort. D'abord, les navires avaient été dispersés ; deux d'entre eux sombrèrent et un troisième fut tellement abîmé qu'il dut retourner au port qu'il venait de quitter. Quant aux deux autres, se trouvant isolés, ils durent aussi revenir au port ; ils n'avaient rien de mieux à faire. Au moment où l'ouragan avait éclaté, ils étaient tous à portée d'attaque de la *Belle de Provence ;* ils avaient bien ouvert le feu, mais sans succès ; aux prises comme elle était avec l'ouragan, la *Belle de Provence* n'avait pas riposté.

Une fois le danger passé, le navire reprit sa course et fila du côté du sud-ouest jusqu'à ce qu'il fut en vue d'Hispaniola.

CHAPITRE XV

ENTRE BRIGANDS

Le *Bridgwater Merchant* et le *Swallow* firent un heureux voyage. Ils eurent temps magnifique et brise favorable toute la traversée jusqu'à la pointe solitaire d'une île. Une haute montagne s'y dressait comme une sentinelle, et une vaste échancrure du rivage formait une baie à la courbe gracieuse, au fond de laquelle débouchait la rivière de La Planta. Dans la baie, pas un navire ; seul, sur le rivage, était campé une sorte de petit bourg.

Lorsque les deux navires eurent jeté l'ancre à une distance prudente d'une série de brisants connus sous le nom de " Chaudières, " ce fut vraiment un joli coup d'œil que celui qui s'offrit aux regards des marins : d'un côté, la mer radieusement irisée, se berçant en vagues longues et nonchalantes, et de l'autre les replis onduleux de la frange d'écume des brisants ; la rive était éblouissante ; le soleil dardait sans mesure ses rayons sur mer et sur terre, et enveloppait toute cette nature comme d'une fine gaze de chaleur et de lumière.

A bord du *Bridgwater Merchant* et du *Swallow*, tout le monde était alerte et dispos. Il y avait bien eu quelques malades, mais en somme la santé des marins était bonne. Ça n'avait été que le jour du départ de Boston que Phips avait informé Gering qu'il s'attendait rencontrer au port quelqu'un qui était allé préparer les voies, qui devait allumer des feux comme signaux en cas de danger et aussi pacifier les naturels, s'ils se montraient hostiles ; mais il ne lui avait pas fait connaître le nom de cet émissaire. Le fait est que Phips ne voulait pas donner à Gering la moindre occasion de s'objecter à l'emploi du coquin qui, quelques années auparavant, avait essayé d'enlever celle qui était depuis devenue sa fiancée, et qui aurait bien alors goûté à la potence, s'il n'eût pas réussi à s'échapper.

Les mœurs étaient fort rudes à cette époque. Des gens comme Phips, qui n'avaient guère d'égards pour les femmes, ni beaucoup de scrupules comme aventuriers, transigeaient prestement avec leur conscience, suivant l'occasion ou le gain. A part ça, dans ses relations avec Phips en Angleterre, Bucklaw s'était montré, à sa façon, fort agréable et plein de ressources.

Phips lui-même était de fort modeste extraction. Fils d'un petit fermier, même plus tard, lorsqu'il parvint à une haute position dans les colonies, et qu'il fut créé chevalier et comblé de bien d'autres honneurs, il ne put jamais dépouiller ses manières et son langage d'homme du peuple. Bucklaw connaissait son monde ; il savait que pour lui la meilleure tactique était de payer d'au-

En un bond, il enjamba le bordage et se trouva nez à nez avec... Radisson.

dace, et voilà pourquoi, un jour, dans le quartier de Cheapside, à Londres, il s'était décidé à aborder Phips sans subterfuge ni déguisement.

Phips n'avait pas non plus parlé de la venue de Gering ; de sorte que lorsque le *Bridgwater Merchant* et le *Swallow* entrèrent dans la baie de La Planta, Bucklaw lui-même, en allant à leur rencontre à bord d'une petite chaloupe à voiles, ne s'attendait guère à se trouver face à face avec un ennemi implacable. Il avait calculé assez juste le jour que Phips arriverait, et jusque-là il avait attendu patiemment. Il aborda le navire avant même que Phips eut donné l'ordre de jeter les ancres. Sa silhouette toute rayonnante apparut soudain entre deux canons du bord. S'aidant de son crochet, en un bond il enjamba le bordage et se trouva sur le pont nez à nez avec .....Radisson.

Il n'était pas du tout préparé à pareille rencontre, mais il avait eu, dans sa vie, trop souvent maille à partir avec l'imprévu, pour paraître, même un instant, un tantinet surpris. Lui et Radisson s'étaient querellés, en étaient venus aux mains, puis s'étaient séparés ; ils avaient tripoté ensemble et il était probable qu'ils allaient encore se trouver associés à quelque louche affaire.

Bucklaw se mit vivement à se gratter le menton avec son crochet, toujours de la même grotesque façon.

—Ah ! Ah ! dit-il d'un ton sardonique, on a donc la vie de neuf chats et d'autant de damnés.

Il avait conservé son regard étincelant d'autrefois, le même ton de voix goguenard. A vrai dire, il n'avait aucune envie d'engendrer querelle à Radisson ; il en avait d'autant moins qu'il avait remarqué l'air revêche et bourru de son ancien associé. Il se faisait d'ordinaire une règle de garder son sang-froid, surtout lorsque les autres étaient de mauvaise humeur. Ses plus honteux forfaits, il les avait invariablement commis avec le plus profond cynisme. Susceptible de la plus profonde admiration pour un ennemi tel que d'Iberville, il n'était pas homme cependant à faire un coup pour le seul plaisir d'en faire un. Il avait la ferme conviction qu'il était né pour arriver à une haute position, pour devenir, par exemple, grand amiral, ou encore célèbre aventurier.

Avant que Radisson eût pu articuler un mot, survint Phips qui ne put déguiser sa satisfaction en apercevant Bucklaw. L'instant d'après, tous deux gagnaient la cabine du navire ; Radisson, la rage au cœur, les suivit du regard. Phips détestait Radisson; le sinistre Français, avec le déplorable dossier qu'il avait, ne pouvait ni jouer cartes sur table, ni tromper le célèbre aventurier. Il avait été admis à bord du navire de Phips, parcequ'il connaissait l'entrée du port; mais, de camaraderie avec lui, point; on l'avait tenu à distance. Cet homme-là avait la vanité hideuse et le cœur méchant. Il ne lui restait qu'un seul titre recommandable, qu'il traînait comme une vieille loque, celui de Français. A bord, il s'était fait détester, car il était loin d'avoir la finesse de tact de Bucklaw.

Au moment où Phips et Bucklaw descendirent dans la cabine, il devint comme un possédé ; il ne respira plus que chicane et vengeance. Ses yeux s'allumèrent comme deux charbons ardents, et ses mâchoires se contractèrent horriblement. Si, lors de leur rencontre, Bucklaw ne l'eût pas traité avec autant de sarcastique froideur, il se fût probablement jeté à corps perdu dans l'aventure ; mais, du coup, il se sentit isolé, mis de côté comme une quantité négligeable. C'est alors que le démon de la haine et de la vengeance s'empara de lui et lui fit perdre complètement la tête.

En bas, dans la cabine, Phips et Bucklaw étaient absorbés dans l'examen de la carte du havre et de la rivière. On arrêta les plans d'exploration : on construirait avec le tronc d'un gros cotonnier un canot capable de porter huit ou dix rameurs ; avec ce canot et une embarcation de service pour les aides et les plongeurs, on irait à la recherche du galion sombré, sous les ordres de Bucklaw et du capitaine du *Swallow*, dont Phips s'abstint de mentionner le nom. Phips lui-même demeurerait à bord du *Bridgwater Merchant*, et le *Swallow* resterait mouillé tout près, avec à bord un certain nombre de matelots, au cas d'une attaque du côté de la mer.

Lorsque tout fut réglé et entendu, Phips annonça à Bucklaw le nom du commandant du *Swallow*. Ce fut une violente épreuve pour le sang-froid du boucanier, mais la commotion chez lui ne dura qu'un instant ; l'éclair fulgurant qui avait jailli de sa physionomie,

s'éteignit aussitôt. Il se contenta de jeter un regard furtif sur Phips dont la figure, à ce moment-là, n'exprimait rien autre chose que préoccupation et contrariété. Il comprit de suite qu'il n'y avait pas eu de complot, que Phips n'avait nullement préparé ce coup de théâtre. C'était dans ses habitudes d'être prompt à l'action, et plus le moment était critique, plus il était fécond en ressources. Qu'il fût à la merci de Gering et de Phips, c'était évident ; mais il savait aussi qu'il avait à payer d'aplomb et d'audace.

—Ce qui est passé est passé, capitaine, dit-il ; la chose est faite, on n'y peut plus rien, et après tout, il n'y a pas eu grand mal.

—Ce qui est passé, dites-vous, est passé, répéta Phips. Eh bien ! espérons que Mr. Gering en dira autant.

—Est-ce que vous ne lui avez rien dit, capitaine ? interrogea Bucklaw.

—Pas un traître mot, répondit Phips, et je vais de suite l'envoyer chercher. C'est donc entendu, il ne sera plus question du passé.

Bucklaw fit de la tête un signe d'assentiment, puis se mit à tambouriner la table avec son crochet. Il se prit à réfléchir qu'après tout il y avait déjà bien des années que la tentative d'enlèvement avait eu lieu, et que maintenant Gering était dominé par la fièvre de l'or. Phips avait bien consenti à un compromis avec lui, pourquoi donc Gering, lui, n'en ferait-il pas autant ?

Si cependant Gering voulait créer des embarras, causer du trouble, eh bien ! lui, Bucklaw, emploierait les moyens suprêmes des gens qui veulent la paix, et il se mit à caresser sa rapière. Qu'il eût lui-même l'âme débonnaire, voilà ce dont il avait toujours été intimement convaincu ; on disait même de lui qu'une fois, au chevet d'une de ses victimes qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, il avait, dans un moment de compassion, conjuré le moribond de ne pas tant se tourmenter, et de rester calme.

Quant à ce qu'il ferait à la venue de Gering, il n'y songea pas une minute. En joueur habile, il se résigna à attendre pour juger de la situation et risquer ses atouts. Radisson lui était bien un peu tombé sur les nerfs, mais, avec Radisson, la partie pouvait être remise à plus tard. Il se sentait trop le supérieur de ce misérable pour s'en occuper, même un peu. Le trésor le préoccupait plus que tous ses ennemis, ou tel ou tel d'entre eux.

Il ne bougea pas de son siège, et continua de tambouriner la table jusqu'au moment où Gering arriva à bord. Il entendit le bruit de ses pas et ceux du capitaine sur le pont. Il demeura impassible, sans oublier cependant que le moment était fort critique. N'empêche qu'une sueur froide commença à lui mouiller le front, les joues et les lèvres, et que ses yeux brillèrent d'un éclat très vif qu'il essaya néanmoins de tempérer. A l'apparition de Phips et Gering, il se leva.

Phips n'avait encore rien dit à son lieutenant. Gering

reconnut Bucklaw du premier coup d'œil. Ses yeux étincelèrent d'indignation et il saisit son sabre.

—Capitaine Phips, s'écria-t-il d'une voix irritée, vous connaissez cet homme-là ?

—Oui, Monsieur Gering, c'est notre guide pour le trésor.

—Son nom est Edouard Bucklaw, gronda Gering ; c'est un mutin, un condamné à la potence, un scélérat qui a essayé d'enlever Mademoiselle Leveret.

Cette fois, ce fut Bucklaw qui répondit :

—Exactement ! exactement ! Monsieur Gering, dit-il. Je suis Edouard Bucklaw, mutin, pirate, tout ce qu'il vous plaira. Mais tout ceci est de l'histoire ancienne, bien ancienne. Je ne suis plus le garnement que vous avez connu. Vous et Monsieur d'Iberville, vous sauvâtes la jeune fille. Certes, je ne voulais lui faire aucun mal ; c'était pour la rançon. J'essaie aujourd'hui de racheter ma faute, en travaillant à votre fortune et à votre gloire. Dites-moi, Monsieur Gering, n'enterrerons-nous pas le passé ?

Bucklaw resta immobile au bout de la table, tout en se tenant sur ses gardes. Il est difficile de dire ce qui serait arrivé, si un incident ne se fût alors produit qui relégua Gering à l'arrière-plan.

L'ombre de quelqu'un parut à la tête de l'escalier de la cabine. Ce quelqu'un était Radisson. Il descendit l'escalier quatre à quatre, la figure hideusement contractée par la rage ; il grinçait des dents comme une

fauve. S'approchant de la table, il se campa entre Gering et Bucklaw, en les dévisageant l'un et l'autre. Bucklaw ne broncha pas et Gering resta calme. Se méprenant sur leur attitude respective :

—Eh ! vous êtes grands amis tous ensemble, rugit-il. Tous ensemble vous allez partager le trésor, n'est-ce pas ? Peu importe ce qu'un Anglais fasse pour de l'or, on n'hésite pas à passer l'éponge. Un écumeur de mer, un voleur de femme, tout ça, naturellement, ça ne compte plus. Tous Anglais ensemble. Et moi qui suis Français, je ne vaux plus rien, je ne suis qu'un rebut. A moi, les restes ! Mais, je vous le jure, j'en aurai autant que Bucklaw, tenez-vous le pour dit.

—Ce sont les fers, mon ami, que vous allez avoir, vociféra Phips, et, ce disant, il lança un coup de sifflet.

La lame d'un couteau brilla dans l'espace ; à l'instant même, Bucklaw avait tiré son pistolet. Le couteau, l'atteignit à la gorge ; il chancela sur la table comme un bœuf que l'on vient d'égorger ; en même temps une balle atteignit Radisson en pleine poitrine. Celui-ci tomba à la renverse le long de la cloison, et le pistolet qu'il tenait, lui échappa des mains. Bucklaw, qui perdait beaucoup de sang, s'avança néanmoins comme il put, se redressa tout d'une pièce, puis se penchant, déchargea une seconde fois son pistolet sur Radisson qui râlait. Il s'affaissa sur les deux genoux et, saisissant le pistolet que Radisson avait laissé tomber, il en déchargea le contenu dans le corps du rénégat ; après quoi, rassemblant toutes ses forces, il plongea son cou-

teau dans la gorge du moribond, et, la main crispée sur le manche de l'arme meurtrière, il s'affaissa en travers du corps du Français, en râlant un affreux ricanement.

Radisson, reprenant connaissance un moment, poussa un cri rauque, en s'arrachant le couteau de la gorge; d'un mouvement désespéré, il darda le corps inerte de Bucklaw et lui cloua du coup un bras au plancher. Il se raidit en arrière, en proférant un horrible blasphême. Il était mort.

Telle fut l'issue de ce duel meurtrier. L'affaire s'était passée si promptement, qu'on n'avait pas même eu le temps d'intervenir. Outre cela, Gering se souciait fort peu de sauver la vie de l'un ou de l'autre; quant à Phips, maintenant qu'il croyait connaître la carte aussi bien que Bucklaw, il était resté indifférent au résultat de cette rencontre, tout bien disposé qu'il fût, malgré tout, à l'égard du boucanier.

Pendant quelques instants, tous deux contemplèrent cette boucherie sans articuler un seul mot. Les matelots, au coup de sifflet donné par Phips, étaient accourus et encombraient la cabine.

—Fichue partance, Monsieur Gering, murmura Phips en se rapprochant des deux masses inertes et sanglantes.

—Pour eux, oui, fit Gering; mais pour nous, non; car ils auraient pu à la fin nous donner du fil à retordre.

—Pour ce qui est du Français, dit Phips, il a richement mérité ce qui vient de lui arriver; quant à Bucklaw, c'était un bon bougre, après tout.

Sur ces paroles, il se pencha du côté de Bucklaw, le tourna sur le dos, et ordonna aux matelots d'essuyer le sang qui maculait le plancher et de monter les cadavres sur le pont.

Il n'eut pas plus tôt donné cet ordre qu'il s'écria :

—Par les cornes du diable ! le coquin est encore vivant. Allons, ici ! Vite, de l'aide, tas de fainéants, et allez chercher le médecin !

En effet, Bucklaw respirait encore. Il avait reçu deux horribles blessures, et avait perdu beaucoup de sang, mais le cœur continuait de lui battre. On transporta le cadavre de Radisson sur le pont, et, moins d'une heure après, on le jetait à la mer.

Le médecin cependant ne permit pas que l'on portât Bucklaw sur le pont, excepté après qu'il eût fait lui-même les premiers pansements. Ce que voyant, Phips et Gering remontèrent et se mirent aux préparatifs de recherche du trésor. En quelques heures, une douzaine d'hommes façonnèrent une pirogue. On appareilla une allège et l'on fit l'appel des marins et des plongeurs. Gering prit le commandement du corps de recherche, pendant que Phips resta à bord.

Tout fut bientôt prêt pour le départ le lendemain matin. On vint annoncer que Bucklaw vivait toujours, mais qu'il était pris d'une grosse fièvre, et qu'il avait bien peu de chances d'en réchapper. Phips, mettant à contribution ses provisions personnelles, lui envoya de l'eau-de-vie et du vin, en ordonnant qu'on le tînt au courant de l'état du blessé.

De bonne heure le lendemain matin, Gering, après avoir reçu les instructions de Phips, c'est-à-dire toutes celles que celui-ci put lui donner, car Bucklaw n'avait pas tout dit à Phips, se mit en route pour la rivière. La pirogue et l'allège remontèrent le courant jusqu'à une certaine distance et commencèrent la besogne à partir du point le plus éloigné que la carte indiquait. Gering explora la rivière toute la journée, et, le soir venu, campa sur la rive.

Le deuxième jour ne fut pas plus heureux que le premier ; il en fut de même du troisième. Les plongeurs n'avaient vu aucune trace du galion ni aucun indice du fameux trésor ; ils n'avaient rien trouvé, à l'exception de quatre squelettes attachés ensemble au plus creux de la rivière, C'étaient les squelettes des prêtres, sur le compte desquels Bucklaw seul était en mesure de dire quelque chose.

L'eau était tranquille ; le flux et le reflux de la marée s'opéraient paisiblement, et lorsque les chercheurs arrivèrent dans un endroit appelé " Les Bas Fonds," ils purent sans difficulté voir le lit de la rivière. Ils franchirent les " Chaudières," puis, une série de battures, et, à cet endroit, reprirent activement leurs recherches, sans le moindre résultat cependant ; les plongeurs retournèrent tous bredouille. Quelques indigènes vinrent regarder, de l'air le plus indifférent, les travailleurs à la besogne. Il vint aussi deux ou trois Espagnols qui se contentèrent de hausser les épaules d'un air de pitié à la vue des chercheurs.

Gering avait le don de stimuler son monde ; quant à Phips, on lui obéissait, parceque c'était une sorte de martinet. Mais ces journées de travail infructueux, de labeur stérile, finirent par émousser l'ardeur et le courage des travailleurs : de guerre lasse, les plongeurs abandonnèrent la tâche.

Pendant ce temps-là, Bucklaw luttait en désespéré contre la mort.

Le temps passait, et avec le temps, l'énergie et l'espérance s'épuisaient ; la chaleur était intense, et cette période d'attente paraissait interminable. Ces gens-là avaient tous soif d'émotions, d'aventures, et ils n'en trouvaient pas. Chaque matin, le soleil se levait dans une atmosphère humide et lourde ; chaque jour, c'était nouvelles recherches sans résultat, et chaque soir on se couchait désappointé et mécontent.

Alors, commença le tapage ; on fit des menaces, surtout à bord du *Bridgwater Merchant*. Phips avait embauché ses matelots en Angleterre, et presque tous ces gens-là étaient des écumeurs de mers, des brutes, qu'on engageait d'ordinaire pour les voyages d'aventures. Ils avaient répondu à l'appel de Phips, parcequ'ils avaient flairé dans l'air de la poudre et du butin. Parmi eux, cependant, se trouvaient quelques matelots appartenant à la marine marchande.

Lorsque le duc d'Albermarle était allé à bord du navire, la veille du départ de Plymouth, il avait haussé les épaules à la vue de cet équipage bigarré. Il en

avait bien fait la remarque, mais Phips s'était contenté de sourire ; ces chenapans sans souci lui convenaient mieux que des matelots réguliers. Au fond, n'était-il pas en quelque sorte forban lui-même ? Quant au trouble, il savait bien que ces gens-là lui en donneraient, mais il ne s'en inquiéta pas davantage.

Bucklaw avait répondu de chaque homme qu'il avait engagé, et Phips n'ignorait pas que plusieurs d'entre eux étaient de vieux amis du boucanier. De ce côté là non plus, il n'avait aucune crainte ; Bucklaw était bien capable d'un coup hardi, mais il avait trouvé son maître dans Phips, et Phips le savait fort bien. A part cela, le célèbre aventurier avait engagé à Boston une douzaine de marins dont il était sûr, et, avant tout, la peur lui était inconnue. Enfin, le *Swallow*, commandé par Gering, était monté par des matelots choisis à Boston et sur lesquels on pouvait aussi fermement compter.

Voilà pourquoi, lorsqu'il fut rumeur de mutinerie à bord du *Bridgwater Merchant*, tout le monde à bord du *Swallow* resta paisible et fidèle à la discipline. S'il y eût eu beaucoup de besogne à faire, et si l'on eût été en mer, au lieu d'être à l'ancre, cet état de surexcitation nerveuse des matelots eut pris un caractère bien anodin ; mais l'oisiveté forcée que l'on subissait engendra l'irritation, et l'irritation la révolte.

Ou bien encore, si Bucklaw eût été debout sur le pont, au lieu d'être étendu sur un lit dans la cabine du médecin, se débattant entre la vie et la mort, les choses n'eussent pas été aussi loin ; car, avec l'influence qu'il

avait sur ces gens-là, il eut immédiatement réprimé le soulèvement.

Dans ces circonstances, Phips seul eut à régler l'affaire à sa façon.

La crise arriva une après-midi, alors que Gering était allé en canot faire une longue exploration. Ce jour-là, on eut dit que la vie était suspendue dans toute cette région ; terre et mer semblaient comme enveloppées dans un vaste rideau de vapeurs diaphanes, constellé ça et là de points d'azur ; la mer se berçait en vagues indolentes et majestueuses ; à distance, elle ondulait en longs rubans d'argent à travers les Chaudières. Chez les hommes, pensées, notions de temps et de choses semblaient être allées se perdre dans l'immensité, l'infini. A bord des deux navires, régnait, mais en apparence seulement, une atmosphère d'apathie et de suprême nonchalance.

Phips était adossé à la dunette et regardait avec une longue-vue les canots qui continuaient leurs recherches. Il se retourna tout à coup, et s'en fut à l'arrière du navire. En s'en allant, il aperçut le médecin et le second qui accouraient à sa rencontre. Ceux-ci n'eurent pas le temps de s'expliquer, car une bande de mutins envahit tout aussitôt le pont. Phips comprit, mais n'hésita pas un instant.

—Eh bien ! chiens, canailles que vous êtes ! vocifera-t-il tout bouillant de rage en donnant droit sur eux, que signifie ceci ? Qu'est-ce que c'est que tous ces couteaux en l'air ?

--Nous sommes écœurés de flâner, répondit le chef des mutins, en faisant un pas en avant. Nous sommes venus ici faire un métier d'imbéciles; il n'y a pas plus de trésor que sur la main. Nous ne voulons vous faire aucun mal, pas plus que vous enlever le navire.

—Alors, hurla Phips, au nom de tous les diables ! que voulez-vous ?

—Voici ce à quoi nous avons songé, répliqua l'individu. Il n'y a rien à retirer de cette expédition ; d'un autre côté, il y a quelque chose à faire au large. Nous vous proposons donc ceci : gardez le commandement du navire, mais arborez le pavillon noir.

Phips ne fit qu'allonger le poing, et l'individu alla rouler sur le pont, à demi assommé.

—Ah ! c'est comme ça, s'écria-t-il, tas de sales coquins ! Vous voulez que je me fasse écumeur de mer ! Sang de mon âme ! ne voyez-vous pas que vous êtes en train de nous mettre à tous la corde au cou !

Il semblait avoir complètement oublié qu'il y avait plus d'un couteau levé sur lui, et que l'individu étendu à ses pieds, brandissait le sien, en écumant de rage.

—Tenez, s'écria-t-il d'une voix tonitruante, le trésor est là, je le sais ; je sais aussi que nous allons le trouver, sinon maintenant, du moins quand Bucklaw sera sur pied.

—Ah ! Ah ! en effet, Bucklaw ! murmurèrent les mutins.

—Oui, en effet, Bucklaw, comme vous dites, répéta

Phips. Eh bien ! Voici ce que je vais faire pour vous, tout chenapans que vous soyez. D'abord, que je n'entende plus parler de pareilles bêtises ! Vous allez rester ici au poste jusqu'au moment où le trésor sera trouvé, et vous en aurez votre bonne part. Que Dieu prenne mon âme si je pars d'ici avant ça !

Il avait saisi la situation avec une telle intrépidité que les mutins demeurèrent cois. Comprenant l'avantage qu'il venait de gagner, Phips en profita pour demander à trois d'entre eux de venir conférer avec lui au sujet de l'engagement qu'il venait de prendre.

Peu de temps après, l'affaire était réglée ; les mutins acceptaient les conditions, et les recherches reprenaient comme de plus belle.

CHAPITRE XVI.

A LA RECHERCHE DU TRÉSOR

Les canots et l'allège visitèrent les Bas-Fonds en tous sens, mais ne trouvèrent aucun indice du trésor.

Un bon matin, les hommes, comme d'habitude, quittèrent le *Bridgwater Merchant*. Plus découragés que jamais, c'est à peine s'ils avaient la force de remuer leurs avirons. Un matelot de Boston, à l'humeur plus gaie que ses compagnons, entonna la chanson suivante, pour leur donner un peu de cœur :

" I knows a town, an' it's a fine town,
And many a brig goes sailin' to its quay.
I knows an inn, an' it's a fine inn,
An' a lass that's fair to see.
I knows a town, an' it's a fine town ;
I knows an inn, an' it's a fine inn—
But O my lass ! an' O the gay gown,
Which I have seen my pretty in !

" I knows a port, an' it's a good port,
An' many a brig is ridin' easy there.
I knows a home, an' it's a good home,
An' a lass that's sweet an' fair.

I knows a port, and it's a good port ;
I knows a home, an' it's a good home—
But O the pretty that is my sort,
That's wearyin' till I come !

" I knows a day, an' it's a fine day,
The day a sailor man comes back to town.
I knows a tide, an' it's a good tide,
The tide that gets you quick to anchors down.
I knows a day, an' it's a fine day ;
I knows a tide, an' it's a good tide—
And God help the lubber. I say,
That's stole the sailor man's bride ! "

La chanson ranima tout le monde ; on fit chorus, et les avirons reprirent une allure même plus que vigoureuse. Gering, les mains appuyées sur le bord du canot, regardait vaguement l'eau profonde et limpide, lorsque tout à coup il aperçut quelque chose qui lui sembla être une plume qui sortait du flanc d'une roche. Le fait lui parut étrange, et il fit faire mouvement arrière. Le canot naviguait alors en eau profonde, en dehors des Chaudières. La manœuvre se fit avec précaution ; il revit ce qui lui sembla encore être une plume et ordonna à l'un des plongeurs d'aller voir ce que c'était. Tous les regards suivirent l'individu. On le vit détacher l'objet, s'enfoncer, disparaître, puis remonter tout aussitôt à la surface. En un clin d'œil, il revint au canot pour dire à Gering qu'il avait vu plusieurs gros canons. Tout le monde se pencha alors sur le bord de l'embarcation, interrogeant avec avidité le fond de la rivière. Gering se sentit le cœur battre à lui briser la poitrine. Mais, sachant bien ce que sont

les espérances naissantes, puis déçues, il resta en apparence parfaitement calme, et dit au plongeur de redescendre au fond. Les minutes parurent des siècles jusqu'au moment où le plongeur reparut en rapportant quelque chose. Il tendit les bras et présenta sa trouvaille : c'était un lingot d'argent. Le trésor était retrouvé.

Ce fut une immense clameur d'enthousiasme, puis un moment de fiévreuse activité ; chose, du reste, parfaitement explicable, car il ne faut pas oublier que Phips avait promis à chaque homme une part du trésor. On plaça des bouées dans l'endroit, et l'on s'empressa de revenir au navire pour annoncer la bonne nouvelle à Phips. Celui-ci, armé de sa lunette, regardait venir le canot ; au mouvement énergique des avirons, il devina qu'enfin il y avait du nouveau.

Quand les chercheurs furent à portée du navire, ils firent entendre des hourras, et lorsque, du bord, on aperçut le lingot d'argent, l'air retentit d'acclamations frénétiques.

Au moment où Gering aborda le navire avec le lingot, Phips s'élança à sa rencontre et, saisissant le précieux métal à deux mains :

—Grâces soient rendues à Dieu ! s'écria-t-il, notre fortune est faite.

On fit monter tous les hommes sur le pont, et comme le trésor se trouvait dans un endroit où l'on pouvait mouiller en toute sûreté, on partit avec les navires pour s'y rendre.

Dans la cabine du médecin, le tumulte réveilla Bucklaw de sa demi-léthargie. Le malheureux était réduit à l'état de squelette ; il roulait des yeux hagards dans ses orbites démesurément agrandies ; ses traits étaient d'une pâleur cadavérique.

Ce qui se passait le fit brusquement reprendre ses sens ; rien autre chose ne l'eût ressuscité. C'est en chancelant péniblement, qu'il parvint à quitter son lit. S'appuyant sur la cloison de la cabine, il se dirigea ou plutôt se traîna du côté de la porte en marmottant nerveusement entre les dents des paroles inintelligibles.

Tout aussitôt, Phips et Gering descendirent dans la cabine et se mirent à causer. Phips pesait et soupesait le lingot.

—Il y en a bien là, disait-il, pour au moins trois cents bonnes guinées.

Il se fit un léger bruit derrière eux. Phips se retourna ; un individu le heurta légèrement, saisit le lingot et se mit à le presser nerveusement dans ses bras. C'était Bucklaw.

—C'est à moi, oui à moi, tout à moi, articula-t-il d'une voix caverneuse, et les yeux tout brillants de convoitise.

Un râle sortit de son gosier, et il tomba à la renverse, comme une masse inerte, en tenant toujours le lingot convulsivement serré dans ses bras. Tout à coup il le lâcha, et se saisit lui-même à la gorge ; ses mains se crispèrent ; le bandage de sa blessure tomba, et un filet

de sang jaillit sur le lingot. Avec un éclat de rire effrayant, il retomba la tête en avant sur le précieux métal ; il avait cessé de vivre. Le sang de Bucklaw, telle fut la consécration des prémices du fameux trésor.

Lorsque le navire se mit à remonter la baie, on jeta le cadavre à la mer.

—Il y en a de pires, Monsieur, dit Phips à Gering, j'oserai dire de bien pires, dans l'entourage du roi. Drôle de chenapan après tout que ce Bucklaw.

Le navire alla mouiller près des bouées, et l'on ne perdit pas une minute. On envoya des plongeurs qui, par un heureux hasard, tombèrent sur la chambre du galion où étaient renfermés les lingots. On doubla l'équipe des plongeurs, et l'extraction des lingots dura toute la journée. Rien n'absorbe un homme comme la passion de l'or ; de haut en bas du *Bridgwater Merchant*, c'était dans le moment le dieu du jour.

On travailla jusqu'à la brunante. Le soir, les conversations se prolongèrent bien avant dans la nuit et l'on dormit peu. Au soleil levant, on se remit à la besogne. En trois jours, on recueillit trente-deux tonnes de lingots.

Dans l'après-midi du troisième jour, le compartiment se trouva entièrement vide. On se mit alors à chercher dans la cale du galion. On y découvrit, adroitement distribués dans le lest du navire, un grand nombre de sacs de pièces de huit ; mais, comme ces valeurs séjournaient déjà depuis bien longtemps dans

l'eau, il s'était formé tout autour une sorte de croûte métallique épaisse et résistante qu'il fallut casser à coups de barre de fer.

Il avait été réservé à Phips de faire cette importante découverte. Après avoir revêtu un costume de plongeur, il était descendu lui-même dans la cale du galion. Il avait bien trouvé de l'or et de l'argent, mais, convaincu qu'il y avait d'autres valeurs, il commença à faire de nouvelles recherches. Il finit par découvrir une boîte dans un coin dérobé de la cabine du capitaine. Lorsque cette boîte fut tirée du fond et qu'on en fit sauter le couvercle, on la trouva remplie de perles, de diamants et autres pierres précieuses.

La besogne était terminée. A bord du *Bridgwater Merchant*, il y avait maintenant un trésor de plus de trois cent mille louis.

Ce fut le cœur bien joyeux que Phips donna l'ordre de lever l'ancre, non sans avoir fait parmi les habitants de la baie, une généreuse distribution d'argent, de vin et de vivres. Il quitta le port avant le coucher du soleil par une brise favorable. En sortant de la baie, il mit le cap sur le nord ; le *Swallow*, qui avait pris les devants, agissait comme guide. Tout était joie et allégresse à bord. Il ne restait plus qu'un danger à courir. On avait bien opéré sans encombre le sauvetage du trésor, mais allait-on pouvoir le transporter sain et sauf à Boston, et de là en Angleterre ? Phips se serait assurément posé cette question très sérieusement, s'il eût su que la *Belle de Provence* était à louvoyer au nord-est,

dans la direction du port qu'il venait justement de quitter.

La *Belle de Provence* avait eu un voyage périlleux. Après avoir échappé, comme l'on sait, à des vaisseaux de guerre anglais, elle était tombée sur des pirates. Elle donna sus aux écumeurs de mer, cribla de boulets leur navire, puis s'éloigna, vint au vent, et se laissa emporter à la dérive sur le navire, dont elle fit l'abordage. Après un combat acharné, tous les pirates furent massacrés ; il n'en resta qu'un, le capitaine qui, pour certaines raisons, fut emmené comme prisonnier. Le navire fut ensuite coulé à fond, et l'on se remit en route au plus coupant pour le port de La Planta. Malheureusement, par suite de la tempête, de cet abordage et d'un écart notable dans sa course, la *Belle de Provence* se trouva avoir perdu dix jours, chemin faisant. C'est ce qui fit qu'elle arriva au port quelques heures après le départ du *Bridgwater Merchant* et du *Swallow*.

Les expéditionnaires attendirent au lendemain matin pour entrer dans la baie ; ils s'y aventurèrent avec précautions pour se trouver en face d'un..... désappointement. Il n'y avait qu'une chose à faire, et d'Iberville se décida promptement. Le temps de s'approvisionner de fruits et d'eau fraîche et de faire quelques réparations au navire, car les pirates avaient tapé dur, et Bérigord mit sur la haute mer le nez de son vaillant vaisseau. Sous l'impulsion d'une franche et loyale brise, celui-ci repartit avec l'allure d'un limier sur une piste.

D'Iberville était de fort mauvaise humeur ; et ce n'était pas sans raison. Chez lui, le guerrier était doublé à la fois de l'artiste et du joueur. Il dit en conséquence à Perrot :

— Eh bien ! Nick ; ils nous ont sauvé le trouble de tirer le trésor du fond ; nous allons maintenant voir qui va le mettre à terre.

Il se dit que les navires anglais avaient dû faire voile pour Boston, afin de mieux s'équiper avant de s'aventurer du côté de la Manche. Il ne s'illusionnait pas sur les chances précaires qui lui restaient ; mais il lui fallait avant tout remonter le courage de ses gens. Plusieurs jours durant, ils naviguèrent sans apercevoir une seule voile. Enfin, il en parut trois à l'horizon ; elles disparurent tout aussitôt. La *Belle de Provence* fila tout de même sans broncher, en passant au large de la Floride et de la Caroline. A bord, on avait l'espoir d'arriver à Boston avant les deux navires, et de les dépouiller chez eux même. Il y avait bonne chance de réussir, car la *Belle de Provence* s'était montrée fine et franche voilière au plus rude de la traversée.

D'Iberville avait calculé juste.

Un soir, après cette grande course du côté du nord, aussi belle que la descente au sud avait été mauvaise, les expéditionnaires se trouvèrent à moins de quarante milles de Boston. N'ayant rien de mieux à faire, ils se mirent à prendre des bordées d'ici de là, toujours en se tenant sur le qui-vive. Le lendemain matin, l'atmosphère était embrumée, signe précurseur d'un épais

brouillard ; voilà ce que d'Iberville avait redouté, mais tout de même ce qu'il cherchait ne devait pas lui échapper. Au moment où Bérigord, désappointé, faisait une figure assez maussade, la vigie dans les haubans signala deux navires qui paraissaient gagner la côte. En un instant, on mit toutes voiles dehors pour aller à la rencontre des nouveaux arrivants ; on ne fut pas long à découvrir que c'était justement ceux que l'on cherchait.

Phips ne pouvait certes pas prévoir le cas d'une attaque si près de Boston ; il ne lui vint pas non plus à l'idée que le navire qui arrivait sur lui était un ennemi. Il le prit, au contraire, pour un navire anglais désireux de lui souhaiter la bienvenue. Mais, tout aussitôt, il aperçut le drapeau blanc de la France flottant au mât de misaine, et en même temps, un boulet vint siffler à travers les cordages du *Bridgwater Merchant.*

La partie était de deux contre un ; tout naturellement, l'avantage semblait devoir être du côté de Phips. Le bal ne tarda pas à s'ouvrir. Les vaisseaux de Phips donnèrent ensemble, et la mitraille commença. Le *Bridgwater Merchant* étant haut sur l'eau, le premier boulet qu'il lança ne causa pas grand dommage à la *Belle de Provence ;* celle-ci ayant le vent pour elle, se rapprocha de plus en plus des deux navires. Le *Swallow*, avec une vingtaine de vieilles pièces, fit meilleure besogne ; il abattit la misaine du navire ennemi et tua plusieurs matelots. D'Iberville, néanmoins, continua de s'avancer lentement ; voulant se débarrasser d'abord du *Swallow*,

il lui tira bordées sur bordées, tant et si bien, que le tillac du navire fut bientôt encombré de morts et de blessés, son bordage démoli et son grand mât abattu.

On entendit la canonnade à Boston même ; et, quelques heures plus tard, deux navires marchands armés de bons canons quittaient le port pour le théâtre de l'engagement.

Le vent, cependant, tomba subitement, et au moment où la *Belle de Provence* qui voulait tenter l'abordage du *Bridgwater Merchant*, donna dessus, un brouillard survint ; les deux navires se perdirent de vue, et de part et d'autre on cessa de mitrailler. D'Iberville laissa aller son navire au courant ; ce qu'il voulait, c'était un engagement corps à corps avec le *Bridgwater Merchant*. Les grappins étaient prêts ; à bord, tout était silence ; on était dans l'attente, et tous les yeux étaient braqués sur un seul point.

Soudain, la silhouette d'un navire se dessina au sein du brouillard, et l'instant d'après la *Belle de Provence* venait en collision. On entendit des craquements épouvantables d'ais fracassés ; l'avant du *Swallow* avait été enfoncé. Il y eut des hurlements indescriptibles, et aussitôt, le navire se mit à couler bas. Les grappins de la *Belle de Provence* restèrent en place. D'Iberville entendit une voix vociférer un commandement qui fut suivi de nouveaux hurlements ; puis, il vit une dizaine d'individus sauter par dessus le bossoir éventré du *Swallow*, à l'avant de son navire, dans l'intention tout probablement d'engager l'action. Tous, moins un, man-

quèrent leur élan et disparurent. Le saut à faire était énorme, mais le plus heureux de la bande franchit l'espace d'un bond, se cramponna aux chaînes des ancres, et se hissa sur le pont. Des bravos l'accueillirent ; les Français n'avaient pu s'empêcher d'admirer cet acte d'intrépidité. L'Anglais ne parut s'occuper de personne à bord. Il se tourna aussitôt du côté de son navire qui s'enfonçait nez premier dans l'abîme et disparut tranquillement aux regards. Il ne restait plus rien à la surface de l'eau, rien que le brouillard, et cependant l'Anglais avait toujours les yeux fixés sur l'endroit où le navire avait sombré. Finalement, il hocha la tête, et étouffa un sanglot qui lui montait à la gorge. Ses braves marins, ses fidèles compagnons, s'étaient tous laissé engloutir avec le navire, sans proférer un seul mot.

Il se retourna et se mit à toiser ses ennemis. D'Iberville, Sainte-Hélène, Perrot, Maurice Joval et les matelots, tous haletants d'émotion et de curiosité, s'étaient groupés sur l'avant. Reprenant de l'aplomb, il les regarda tous d'un air de fauve acculée. D'Iberville fit un pas en avant. Sans dire un mot, Gering lui montra un fourreau sans sabre suspendu à sa ceinture.

—Non, Monsieur, dit sèchement d'Iberville, il ne s'agit pas de cela ; vous n'êtes pas notre prisonnier ; c'est vous qui avez l'avantage sur nous ; à bord vous serez notre hôte.

—Je ne veux pas de quartier, dit Gering avec hauteur et d'un ton assez bourru.

—Monsieur, répliqua d'Iberville, il ne peut être question de quartier. Vous êtes seul contre nous tous. Vous ne pouvez tirer l'épée. Vous vous êtes sauvé la vie en faisant l'abordage de notre navire. L'hospitalité est sacrée ; et vous ne pouvez être prisonnier de guerre, puisqu'il n'y a pas de guerre entre nos deux pays.

—Etes-vous venu ici pour régler une querelle personnelle ? interrompit Gering.

—Assurément, répondit d'Iberville, et aussi pour le trésor ; c'est là un autre sujet de querelle qui, je crois, en vaut la peine.

Il y eut un instant de silence. Gering resta debout mais de profil, prêtant l'oreille ; le *Bridgwater Merchant* avait disparu dans le brouillard. Se retournant du côté de d'Iberville, il eut un sourire ironique et provocateur. D'Iberville comprit tout, mais n'en fit rien voir ; il pria seulement Sainte-Hélène de conduire Gering à sa cabine.

Quand le brouillard fut dissipé, le *Bridgwater Merchant* n'était plus en vue. Convaincu qu'il avait fait voile pour Boston, et que des vaisseaux anglais devaient être à la recherche de la *Belle de Provence*, il repartit de suite pour Québec avec Gering à bord.

A Québec, les deux rivaux se séparèrent, et Perrot fut chargé d'escorter jusqu'à une certaine distance l'infortuné Gering qui s'en retournait à Boston.

Gering, avant de partir, avait remercié d'Iberville de sa courtoisie.

—En effet, Monsieur, avait dit d'Iberville, c'est peut-être une dette, comme vous voulez bien l'appeler, mais une dette pour laquelle je préfèrerais ne pas être remercié. Il me serait infiniment plus agréable de régler une fois pour toutes mes comptes avec vous, et d'en tirer ensuite parti d'autre façon.

—Monsieur, rétorqua Gering avec une certaine hauteur, voilà la troisième fois que vous venez me trouver ; la prochaine fois, ce sera mon tour.

—J'espère, Monsieur, que vous tiendrez parole, répliqua d'Iberville en souriant.

Ce jour là même, d'Iberville, malgré toutes les représentations qu'il fit valoir, dut, par ordre, s'embarquer pour la France, sur un vaisseau qui l'attendait depuis un mois dans la rade de Québec. Frontenac, lui-même, n'y put rien ; l'ordre était venu du ministère.

CHAPITRE XVII

MESSAGE D'AMOUR.

La fortune n'avait pas eu beaucoup d'égards pour d'Iberville, mais il avait stoïquement gardé sa bonne humeur. Avec la fierté de l'homme qui sent qu'il a fait battre le cœur d'une femme, avec la fermeté de décision qui le caractérisait, il croyait encore que Jessica finirait par devenir sa femme ; mais il comprenait aussi qu'il n'avait pas à rester les bras croisés. En ce temps-là, les affaires d'amour se nouaient souvent par procuration, et d'Iberville s'en remit à De Casson et Perrot.

La veille de son départ pour la France, tous trois étaient assis causant dans une petite maison adossée au Château Saint-Louis. D'Iberville venait de parler.

—Je connais la force de vos sentiments, d'Iberville, observa De Casson ; mais est-ce sage ? est-ce juste de votre part ?

D'Iberville se contenta de faire de la main un geste en l'air.

—Mon cher abbé, dit-il, il n'y a qu'une seule chose pour laquelle il vaille la peine de vivre : ce sont les grandes convictions de l'âme. Voyons ! je vous connais depuis le moment où, faisant mes derniers adieux à ma mère, vous me prîtes sous votre protection. J'ai cru en vous, j'ai eu pour vous toutes les sollicitudes possibles, et ma confiance en vous est absolue ; nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Eh bien ! maintenant, que penseriez-vous de moi si je vous tournais le dos ? Non ! Non ! mon cher abbé ! Rester fidèle à son propre cœur, voilà qui est d'un honnête homme. Je suis peut-être un mauvais sujet, ce que vous savez d'ailleurs ; mais je vous jure que je sacrifierais l'amitié du roi Louis lui-même, plutôt que déserter un bon camarade. Mon épée appartient à mon roi, et je dois à celui-ci obéissance et loyauté. Il me faut laisser mes camarades, mais je n'oublierai pas, et eux aussi ne doivent pas non plus oublier.

Là-dessus, il se leva et, se redressant de toute sa taille :

—Mon cher abbé, murmura-t-il en lui mettant la main sur l'épaule, cette femme sera ma femme.

—Si Dieu le veut, d'Iberville, répondit l'abbé.

—Dieu le veut, c'est sûr, répliqua d'Iberville.

—Fort bien ! ajouta Perrot avec un sourire ; m'est avis que Dieu ne peut manquer de se montrer obligeant envers un Français, surtout lorsque ce Français a un Anglais comme ennemi.

—Mais la jeune fille est anglaise et de plus hérétique, interrompit l'abbé d'un air découragé.

Perrot repartit à rire.

—En effet, dit-il, le bon Dieu doit en être bien fâché pour la jeune fille.

D'Iberville s'était assis à une table et lisait une lettre. Sa physionomie s'éclaira et il hocha la tête d'un air content, en pliant la lettre et la cachetant.

—Allons, dit-il, mon style en anglais n'est pas fameux ; j'ai quelque peu négligé mon Shakespeare depuis quelque temps, mais ça fera tout de même, et après tout, il faudra bien que ça fasse. En pareilles matières, foin de la rhétorique !

—Tu t'en chargeras, dit-il à Perrot, en lui remettant la lettre.

Perrot s'avança pour prendre la missive.

—Il y a aussi autre chose, continua d'Iberville en retirant de son doigt une bague de grand prix. Cette bague lui avait été donnée par un noble Espagnol, dont les domaines lui étaient tombés entre les mains, au cours d'une bataille en Espagne quelques années auparavant ; d'Iberville avait alors empêché ses gens de piller le château et ses dépendances ; le Castillan reconnaissant, l'avait vivement prié d'accepter un cadeau et de lui indiquer ce qu'il préférait, quoique ce fût ; d'Iberville s'était contenté de la bague en question.

—Tu lui diras, continua-t-il, que cet objet me fut donné par un homme qui fut mon prisonnier, que c'est

moi, son prisonnier à elle, qui le lui envoie. Sur mon âme, je n'ai jamais été prisonnier de personne autre en ce monde.

Perrot, lui, pendant ce temps-là, soupesait et examinait le bijou.

—Très-bien ! Monsieur, dit-il, voilà qui est bien parler; seulement, je ne comprends pas. Prisonnier, dites-vous ? Je me rappelle, en effet, que vous fûtes prisonnier avec moi sur la rivière des Outaouais. Vous étiez alors bien jeune, et, Sainte Mère de Dieu ! c'était aussi bien différent. Laissez-moi vous raconter comment vous ne voulûtes jamais vous rendre, comment vous vous mîtes à la poursuite du Plongeur-Gris, un Iroquois. Pendant des jours et des jours, nous fûmes dans la forêt, la forêt sombre et lugubre, avec des sauvages tout autour de nous. La mort nous guettait partout, dans les fourrés, à la cime des arbres, sur les bords des rivières. Je vous dis : Rendons-nous ; mais, bernique ! ce fut inutile. Puis vinrent des nuits sans repos, ni sommeil ; nous avions l'air de fantômes. Parfois nous tombions sur les décombres fumants d'une hutte de colon, tantôt sur un fort où il n'y avait que des amas d'ossements, et que sais-je ? Mais, quant à vous faire mettre bas les armes, impossible ; vous alliez toujours en avant, pourquoi ? Le chef sauvage avait tué votre meilleur ami. C'était donc un motif de vengeance. La haine vous empêcha de broncher et vous réussîtes enfin à trouver le Plongeur-Gris et à lui faire son biscuit. Je me rappelle encore le coup de hache qu'il

reçut sur le crâne. Tout cela par haine, par vengeance. Mais alors, que feriez-vous donc par amour ? Voilà ce que je vais lui dire. Ah ! vous êtes un grand homme, oui là ce qui s'appelle un grand homme ; et c'est aussi ce que je vais lui dire.

—Tu lui diras ce que tu voudras, Perrot, répondit d'Iberville qui se mit à humer l'air, comme s'il eût senti quelque chose de bon augure. Cependant, lorsqu'il se tourna du côté de ses compagnons, ses yeux se mouillèrent soudain ; ses camarades, plutôt que la jeune femme, étaient le sujet de ce moment d'émotion. La pensée lui vint, une pensée qui le frappa vivement tout à coup, que ces deux hommes avaient toujours été prêts à se sacrifier pour lui et qu'il avait invariablement accepté leurs sacrifices. Il n'eut pas honte de son émotion, mais il ne put s'expliquer comment elle lui était venue si brusquement. Il serra avec effusion les mains de ses amis et s'essuya rapidement les yeux.

Voulant créer une diversion, il alla ouvrir un buffet et en tira une bouteille de vin.

Une heure après, Perrot prenait congé de lui à bord du navire. Tous deux étaient d'excellente humeur.

—Dans deux ans, Perrot, dit d'Iberville..... Deux ans !

—Oui, mon grand capitaine, dans deux ans, s'écria celui-ci.

D'Iberville s'éloigna, mais revint tout aussitôt.

—Tu partiras de suite, recommanda-t-il à Perrot.

—Tout de suite, répondit celui-ci, et l'abbé aussi va écrire.

Du haut du majestueux cap de Québec, à l'endroit nommé Saut-au-Matelot, un homme de haute stature, revêtu d'une soutane, contemplait debout le grand fleuve au-dessous de lui. Sur les hauteurs de Lévis, des lumières brillaient ça et là, et tout le long de la côte jusqu'à l'île d'Orléans, on faisait brûler des falourdes. Au dessus de la gracieuse cambrure de la rive, à partir de la rivière Saint-Charles jusqu'à Beauport, des myriades d'étoiles émaillaient le firmament. Plus près encore, au-dessus de Québec, c'était le même grandiose scintillement à la voûte du ciel ; le solennel promontoire semblait porter un diadème d'étoiles.

Dans la partie basse de la ville, il y avait grande illumination, et, au loin, la surface du fleuve réflétait de longues traînées de lumières. C'était la fête de la bonne Sainte-Anne de Beaupré. Toute la journée, ça n'avait été qu'offices religieux et processions. Grand nombre de prêtres et des centaines de fidèles avaient suivi la croix et le Saint-Sacrement. Voilà pourquoi ce soir-là, il y avait des bougies allumées à toutes les fenêtres. Sauvages, métis, coureurs de bois, Canadiens du pays, nobles et seigneurs, tous avaient pris part à la fête.

Les regards de Dollier de Casson étaient absorbés par un autre spectacle ; ils suivaient plutôt les lumières d'un navire qui descendait lentement le fleuve au milieu des canots et autres embarcations. Ses yeux ne quittèrent le navire que lorsqu'il eut doublé la pointe

de Saint-Joseph de Lévis, et qu'il eut disparu entre l'île d'Orléans et la terre ferme.

—Pauvre enfant, murmura-t-il, pauvre enfant ! Cette femme n'est pas pour lui, elle ne devait pas non plus lui appartenir. Comme prêtre, c'était mon devoir de faire en sorte qu'il ne l'épousât pas ; comme homme, balbutia-t-il, comme homme..... eh bien ! je donnerais ma vie pour lui.

Sur ce, il leva la main du côté où d'Iberville avait disparu, et fit dans l'espace le signe de la croix.

—Un jour, il deviendra grand homme, dit-il en se parlant à lui-même, oui, un très-grand homme. Il surgira des royaumes ici, et lorsque l'on écrira l'histoire de ce pays, le nom de Pierre figurera à côté de ceux de Frontenac et de La Salle.

Toutes les affections terrestres du bon abbé étaient concentrées sur d'Iberville. Géant de stature, sa manière de vivre était tellement ascétique et son esprit était tellement élevé et délicat, qu'il avait l'intuition pour ainsi dire féminine et, ce qui valait mieux encore, il n'avait pas la bigoterie de certains de ses confrères.

En quittant les hauteurs, il se mit à longer les remparts, et descendit la côte de la Montagne, toujours absorbé dans la même pensée.

Soudain, il s'arrêta.

—Il épousera l'épée, se dit-il, mais la femme.....non !

Nous jugerons jusqu'à quel point il avait raison, en allant voir ce qui se passait, un mois plus tard, chez le gouverneur Nicholls à New-York.

CHAPITRE XVIII.

ÉPOUSE.

On était au milieu de l'été. Il faisait une soirée précisément semblable à celle qui, quelques années auparavant, avait été signalée par la tentative d'enlèvement de Jessica Leveret.

La jeune fille était assise à une fenêtre d'où elle contemplait le jardin et la rivière. Sa chambre était située à l'étage supérieur de la maison; c'était dans cette chambre où, toute petite, elle s'amusait lorsqu'elle venait en promenade chez le gouverneur. Le souvenir, chez la femme, devient une sorte de religion; c'était surtout le cas pour Jessica, avec l'imagination ardente dont elle était douée.

Mi-assise, mi-agenouillée, un coude sur les genoux, la tête appuyée sur une main à la fois délicate et ferme, elle était toujours la belle et fraîche jeune fille que nous avons connue; elle était même mieux qu'alors, car les lignes chez elle étaient plus franchement dessinées. Son regard avait cette superbe assurance que

seules peuvent donner à une femme une profonde tendresse et une légitime fierté.

Un demi-sourire errait sur ses lèvres; cependant elle était loin d'avoir la gaieté au cœur. Elle souriait, parceque c'était dans sa nature de sourire, comme il est dans la nature d'un rayon de soleil d'éclairer et de réchauffer. Pareille organisation ne pouvait jamais être absolument malheureuse. Créée pour le bonheur des autres plutôt que pour le sien, elle avait quelque chose de ce don essentiellement divin qui consiste dans l'oubli complet de soi-même.

Pendant qu'elle était ainsi à la fenêtre, les yeux toujours fixés sur la rivière, comme si elle se fût attendue à chaque instant à l'arrivée de quelqu'un, une voix au timbre grave et pur, se mit à fredonner une chanson :

As the wave to the shore, as the dew to the leaf,
As the breeze to the flower,
As the scent of a rose to the heart of a child,
As the rain to the dusty land—
My heart goeth out unto Thee—unto Thee !
The night is far spent and the day is at hand.

As the song of a bird to the call of a star,
As the sun to the eye,
As the anvil of man to the hammers of God,
As the snow to the north—
Is my word unto Thy word—Thy word !
The night is far spent and the day is at hand.

C'était Morris qui chantait. Avec l'âge, la piété chez lui avait pris le dessus, et il avait l'habitude de réunir

autour de lui ceux des domestiques de la maison qui étaient bien disposés, pour leur lire quelque chapitre de la Bible.

Pour Jessica, la chanson n'eut aucun sens religieux ; elle prit au contraire une toute autre signification. La tête lui tomba entre les deux mains, et elle resta dans cette position tant que la chanson dura. Elle laissa échapper un profond soupir, et enfin, se prit à sourire vaguement en hochant la tête.

—Pauvre jeune homme ! Pauvre d'Iberville ! murmura-t-elle bien bas.

Elle devait se marier le lendemain matin. George Gering lui était revenu, battu une deuxième fois par d'Iberville, mais il avait fait preuve de bravoure. Ce que le père de Jessica prisait davantage, c'était que Gering devait aussi avoir sa part du trésor de Phips ; mieux que cela, lui-même devait toucher, dans la seconde affaire, un nouveau dividende sur sa mise de fonds dans la première expédition ; c'était Gering qui lui avait obtenu cette faveur.

Jessica n'avait donc plus qu'à remplir sa promesse.

Quelques jours auparavant, cependant, — était-ce crainte ou scrupule ?—elle avait envoyé quérir à Boston un vieux pasteur qui la connaissait depuis son enfance. Elle ne voulait pas, disait-elle, être mariée par d'autre que par lui ; elle voulait de plus que le mariage fût célébré à la résidence du gouverneur, et non chez elle à Boston, où il n'y avait plus personne de son nom.

Le vieux pasteur était arrivé à New-York dans l'après-midi même, et elle l'avait prié de venir la voir dans la soirée. Peu de temps après que Morris eut fini de chanter, on frappa à la porte de la maison. On ouvrit, et le vieux pasteur Macklin entra. C'était un homme aux cheveux blancs, à la figure sympathique mais austère, gentilhomme de nature, bigot par habitude. Il alla au-devant de Jessica.

—Ma chère demoiselle, dit-il en prenant les mains de la jeune fille, au moment où celle-ci se levait de son siège, et en lui souriant affectueusement.

Elle lui souhaita cordialement la bienvenue, lui offrit un fauteuil, et alla elle-même reprendre sa place près de la fenêtre. Elle se mit à le regarder droit en face et lui dit tout bonnement :

—Cher Monsieur Macklin, je m'en vais me marier. Vous me connaissez depuis que je suis au monde. Croyez-vous que je puisse faire une bonne épouse ?

—Oui, certainement, ma fille, répondit-il, mais il vous faut la prière et la mortification.

—Fort bien ! dit-elle, mais supposons qu'à l'autel, je sois occupée du souvenir d'un autre homme.

—Ce serait un péché, mon enfant, un péché qui demanderait expiation

La jeune fille se prit à sourire mélancoliquement. Elle comprit avec un serrement de cœur, qu'elle n'avait aucun encouragement à attendre du vieux pasteur.

—Et si cet homme, repartit-elle, était Français et catholique ?

—Un papiste ! un Français ! s'écria le bonhomme en levant les yeux et les mains au ciel. Ma fille, je sais que vous avez toujours aimé à plaisanter. Vous parlez là d'une impossibilité. Ecoutez-moi, je vous en prie.

Jessica leva la main comme pour l'interrompre et reprendre elle-même la parole ; elle le laissa cependant continuer. Une seule parole de sympathie eut suffi à ce moment, et elle eut probablement tout avoué. Elle avait eu un instant de défaillance, dont elle s'était aussitôt remise. Toute femme a de ces moments où il lui faut un confident, ou bien son cœur se brise, un conseiller, ou bien c'en est fini d'elle : Jessica se trouvait juste à pareil moment ; mais elle apprit, comme du reste nous sommes tous forcés de l'apprendre, que c'est aux heures les plus sombres de l'existence que l'on se trouve le plus abandonné.

Elle écouta distraitement comme dans un rêve, les remontrances du bénin bigot. Quand il eut fini, elle s'agenouilla et reçut sa bénédiction. Tout le temps elle avait gardé un sourire étrange et résigné.

Quelque temps après, le pasteur prenait congé de la jeune fille.

Elle revint à la fenêtre.

—Un papiste ? un Français ? péché impardonnable ? se dit-elle. Ma pauvre Jessica, tu es une bien grande pécheresse.

Quelqu'un frappa à la porte ; c'était George Gering ; il entra. Elle se retourna pour aller le recevoir ; mais sa figure était loin d'être rayonnante. Gering vint avec empressement au devant d'elle et lui mit un bras autour de la taille. Elle leva sur lui un regard qui exprimait douceur et résignation. Dans son for intime, elle se sentait supérieure à lui ; son affection était moins vive, mais son âme était plus profonde. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

—A quoi pensiez-vous ? Jessica, demanda-t-il.

—Je pensais à la grande coupable que je suis, dit-elle d'un ton assez dégagé.

—Mais alors, quel mauvais sujet ne dois-je pas être moi-même ! dit-il.

—En effet, répliqua-t-elle d'un air badin, vous n'êtes pas le meilleur sujet que j'aie rencontré, George.

—Eh bien ! dit-il, vous me guérirez de toutes mes iniquités. Vous allez avoir toute la vie pour cela. Voyons ! voulez-vous descendre avec moi au jardin ?

—Attendez un peu, dit-elle, je viens de vous dire que je me croyais une grande coupable, George. Permettez que je vous dise comment.

—Ne me dites rien, Jessica. Entendu ! nous ne pécherons plus, repartit Gering en riant, et il l'emmena avec lui.

Elle venait de perdre une autre occasion de tout avouer.

Le lendemain matin, le mariage eut lieu. Le temps était radieux. La ville était toute pavoisée, et il n'y

avait pas un négociant anglais, ni un seul bourgeois hollandais, qui ne fût endimanché.

La cérémonie terminée, on vit un voyageur se frayer un chemin à travers la foule. Après avoir parlé à la hâte à deux ou trois personnes, il alla se mettre sous un massif d'arbres. En voyant ce qui se passait, il secoua la tête.

—L'abbé avait dit vrai, murmura-t-il.

Le voyageur en question n'était autre que Perrot.

Quelques heures après, la foule quitta la place, et le jardin du gouverneur se trouva désert.

Perrot continua de rester en observation sous le massif d'arbres. Pourquoi ? Il eut été fort en peine de le dire ; sa mission était parfaitement inutile maintenant. Mais il avait l'habitude d'attendre.

Enfin, il vit quelqu'un sortir de la maison et descendre dans le jardin. Perrot se ressouvint de la porte secrète. Il s'y achemina en faisant un long détour, et entra. Jessica se promenait de long en large sous les pins. Dans une heure ou deux, elle devait partir pour l'Angleterre. Son mari était allé au navire pour voir à différentes choses de nécessité, et elle était descendue au jardin pour prendre l'air et un peu de distraction.

Quand elle aperçut Perrot en face d'elle, elle jeta un cri et fit mine de s'en aller ; mais tout à coup, se ravisant, elle lui sourit en lui disant affectueusement :

—Vous arrivez bien brusquement, Monsieur.

—En effet, dit-il, et j'ai rudement voyagé pendant bien des jours.

—Est-ce possible ? murmura-t-elle.

—Et, continua Perrot, j'ai un message pour vous.

—Un message ? fit-elle d'une mine distraite, et elle changea de couleur.

—Oui, reprit Perrot, un message et un cadeau de Monsieur d'Iberville.

Il tira la lettre et la bague de sa poche et les présenta à Jessica, en lui communiquant le message de d'Iberville.

La physionomie de la jeune femme accusa la plus grande agitation. Toute nerveuse qu'elle était devenue, ce fut cependant d'une voix ferme qu'elle lui dit :

—Monsieur, vous direz à Monsieur d'Iberville que je ne puis recevoir ni cette lettre, ni cette bague ; je suis mariée.

—C'est vrai, Madame, répliqua Perrot, mais encore faut-il que je m'acquitte de ma commission. Accepterez-vous au moins ceci ? dit-il, en lui tendant la lettre.

Elle eut un moment d'hésitation, puis elle prit la missive, sans proférer une parole.

—N'emporterai-je pas avec moi, Madame, un message de votre part ? interrogea Perrot.

Elle hésita encore. Finalement, elle lui dit :

—Veuillez lui faire savoir que je lui souhaite bonheur de tout mon cœur.

—Bonheur ? Pour lui ? Ah ! Madame, murmura Perrot avec un soupir bien significatif.

—Dites-lui, ajouta-t-elle d'une voix étouffée et pleine d'émotion, que je prie Dieu de le bénir et de faire qu'il devienne un ami de mon pays. Ce disant, elle lui tendit une main que le rude coureur des bois s'empressa de porter galamment à ses lèvres.

—Je suis bien chagrin de ce qui arrive, Madame, dit-il en l'enveloppant d'un regard plein de respectueuse admiration.

Une expression de profonde tristesse se peignit sur les traits de Jessica.

—Adieu ! Monsieur, fit-elle d'une voix émue qu'elle essaya de rendre énergique.

L'instant d'après, elle avait disparu. Elle contempla franchement la lettre pendant quelques minutes et la mit ensuite dans son corsage. Toute pâle, elle reprit à pas comptés le chemin de la maison, monta à sa chambre et alluma une bougie. Elle se mit à tourner et retourner la lettre ; ses doigts frôlaient machinalement le cachet de cire. Tout à coup, elle la porta à ses lèvres, puis, d'un geste nerveux la mit au-dessus de la flamme de la bougie et la regarda s'en aller en fumée.

C'était le couronnement de la victoire.

Quatrieme Epoque

CHAPITRE XIX

LA VOIX DU SANG

Par une matinée d'octobre, deux hommes étaient debout adossés à un grand canon isolé sur les hauteurs de Québec. La brise agitait les dentelles de leurs jabots et soulevait, sur les épaules du plus jeune, sa longue chevelure brune. Son compagnon était un homme de haute stature, au teint bronzé, aux cheveux grisonnants, au regard d'aigle et à l'attitude impérieuse. Il avait une main sur l'épaule du jeune homme et lui disait :

—Je suis content que vous soyez venu, d'Iberville, car j'ai besoin de vous, ainsi que de tous les braves de votre famille ; tous, vous entendez, pas un seul de moins.

—Sire, répondit le jeune homme, vous m'honorez beaucoup, et, croyez-moi, il n'est personne à Québec qui ne bénisse Dieu de ce que le gouverneur soit arrivé ici avant que Phips ait doublé la pointe de l'île d'Orléans, là-bas.

—Vous vous êtes noblement conduit, dit Frontenac, pendant que j'étais à Montréal, où j'attendais que les gens de New-York vinssent prendre la ville, s'ils en eussent été capables. Fameuses canailles que ces gens-là ! Ils sont venus, se sont rués sur La Prairie, une pauvre petite place, y ont tout mis à feu et à sang, puis ont pris de la poudre d'escampette.

—C'est étrange, sire, car tout sots qu'ils soient, je crois que ce sont des gens braves. Je me suis déjà battu avec eux.

—Oui ! Oui ! c'est possible, repartit le gouverneur ; nous leur donnerons une chance de montrer leur bravoure. Nos forts, depuis le Saut-au-Matelot jusqu'à Champigny, sont en bon état ; les tranchées et les terres-pleins sont terminés, et, si j'ai seulement deux jours de plus à moi, je tiendrai la place contre deux fois leur nombre, c'est-à-dire leurs trente-quatre voiles et leurs deux mille cinq-cents hommes.

—Combien de temps, Excellence ? hasarda d'Iberville.

Frontenac secoua la tête.

—Voilà qui est parler en soldat, dit-il. C'est là en effet le point vital. Par la sainte-messe ! nous tiendrons aussi longtemps que les vivres dureront. Voyons un peu. Nous sommes ici près de deux mille hommes ; restent les gens des villages, à part les sept à huit cents hommes de troupes de Callières, s'ils nous arrivent à temps. Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! car il y aura de la besogne. Si l'ennemi nous arrive de front et du côté

de la rivière Saint-Charles, en mettant ses forces à couvert, à mesure qu'elles traverseront la rivière, nous n'aurons pas trop de monde ; l'essentiel est de tenir la place.

Le gouverneur se redressa fièrement de toute sa taille. Pendant cinquante ans, il avait reniflé la poudre sur maint champ de bataille, et son âme était toute à la guerre.

Arrivé de Montréal la veille au soir, il s'était rendu au Château en passant par la côte de la Montagne. Rarement événement avait aussi profondément remué la population de Québec. Femmes et enfants se pressaient sur son passage, acclamant le retour du vieux guerrier ; les prêtres lui envoyaient pieusement une bénédiction. Quant aux hommes, ils poussaient des hourras enthousiastes ; quelques-uns même pleuraient de joie. Dans toutes les maisons, c'était un concert d'actions de grâces.

Le commandant Prévost, l'intendant Champigny, Sainte-Hélène, Maricourt, Longueuil avaient travaillé avec l'habileté de militaires de grande expérience. C'était incroyable tout ce qu'on avait fait depuis que Prévost avait été averti que Phips remontait le Saint-Laurent et avait jeté l'ancre à Tadoussac.

—Eh ! dites donc, d'Iberville, comment se fait-il que vous soyez ici ? interrogea le gouverneur d'un ton de bonne humeur. On ne vous attendait pas que je sache.

—C'est grâce à ma bonne étoile, répondit d'Iberville, et à l'obligeance du roi Louis, qui va me renvoyer mon

vaisseau ici. Je m'embarquai à bord du premier navire marchand qui allait prendre la mer et je débarquai à Québec peu après votre départ pour Montréal.

—Est-ce possible ? Mais alors, très-bien ! dit Frontenac. Voyons ! voyons ! d'Iberville, qu'avez-vous à me dire du mariage de cette jeune puritaine avec cet enragé d'Anglais ?

Le gouverneur, tout en parlant, souriait sans lever les yeux sur d'Iberville. Son regard portait plutôt sur les batteries de la Basse-ville. Il avait fait cette question, sans y regarder de bien près ; après tout le temps qui s'était écoulé, il la croyait sans conséquence. Ne recevant pas de réponse, il se tourna brusquement du côté de d'Iberville avec un air de surprise. Il fut frappé de voir, sur la figure basanée de d'Iberville, une certaine dureté d'expression et une paire d'yeux qui brillaient d'un éclat étrange. Avec les années, les traits et les formes du jeune homme avaient pris plus de rudesse.

—Votre Excellence se rappellera, répondit-il à voix basse et avec froideur, qu'un jour je fus avisé d'épouser l'épée.

—Pardonnez-moi, mon cher d'Iberville, dit le gouverneur en lui tapant amicalement l'épaule, j'ai commis une faute et manqué à la délicatesse. Mais, je vous le jure, votre meilleure épouse, en fin de compte, sera l'épée.

—J'ai une faveur à demander à votre Excellence, repartit d'Iberville.

—Vous pourriez m'en demander plusieurs, mon cher d'Iberville. Si tous les gens d'ici, ecclésiastiques ou laïques, n'en demandaient pas plus que vous, ma vie serait comparativement paisible. Vous avez rendu de grands services, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Je n'ai pour ainsi dire rien à vous refuser.

—Voici ce qui en est, continua d'Iberville. Il y a six mois, vous aviez ici comme prisonnier un homme qui avait été arrêté à la frontière de la Nouvelle-Angleterre. Après l'avoir échangé contre un autre prisonnier, vous découvrîtes qu'il avait envoyé au gouvernement du Massachusetts, un plan des fortifications de Québec. Il s'était fait passer pour un nommé George Escott. Votre Excellence s'en rappelle-t-elle ?

—Parfaitement.

—Supposons qu'on le ferait de nouveau prisonnier ?

—Je lui ferais alors son procès, dit Frontenac.

—Et vous le feriez fusiller, s'il était coupable ?

—Oui, ou bien, je le ferais pendre.

—Son nom n'était pas Escott, mais bien Gering, le capitaine George Gering.

Le gouverneur fronça les sourcils et regarda d'Iberville bien en face pendant quelques instants.

Puis, un sourire un peu contraint erra sur ses lèvres.

—Hum ! dit-il, comment savez-vous ça ?

—Je l'ai appris de Perrot qui le connaît bien, répondit d'Iberville.

—Pourquoi donc Perrot ne m'en a-t-il pas parlé ?

—Perrot et Sainte-Hélène, répondit d'Iberville, étaient allés en haut au Sault Sainte-Marie. Ils ne furent de retour ici que le jour où l'échange des prisonniers eut lieu. Jusqu'alors, ils ignoraient tout. Comme ils n'avaient aucun motif sérieux d'intervenir, ils gardèrent le silence.

—Et après tout, que vous importe tout cela ? dit Frontenac.

—Ah ! voici ! répliqua d'Iberville. Je n'ai aucun doute que Gering est avec sir William Phips à Tadoussac. S'il lui arrivait d'être fait prisonnier, j'aimerais qu'il fût mis à ma disposition.

Le gouverneur se pinça les lèvres, et dardant sur d'Iberville un regard perçant et inquisiteur :

—Je vois ce que c'est, dit-il. La nouvelle maîtresse se retourne contre l'ancienne que Gering a épousée. Alors, dans ce cas, je m'en rapporte à vous. Il sera fait suivant vos désirs, mais que ce soit bien entre nous.

Sur les entrefaites, Sainte-Hélène et Maricourt apparurent. Peu de temps après, tous se dirigèrent du côté du couvent des Ursulines, et une fois en dehors des portes, se mirent à descendre le cap jusqu'au palais de l'intendant. Ils se rendirent ainsi jusqu'à la rivière Saint-Charles.

Le lendemain matin, la nouvelle arriva que Phips remontait le fleuve et qu'il serait tout probablement dans la journée sous les murs de Québec. Ce fut grand

branle-bas dans la ville ; on se mit à travailler sans relâche à la défense, comme aussi à faire des prières publiques.

Vers la fin de l'après-midi, les éclaireurs postés sur les hauteurs de Québec, virent les vaisseaux de la flotte néo-anglaise doubler la pointe de l'île d'Orléans.

En apercevant, perchée à trois cents pieds au-dessus du fleuve la grande forteresse, flanquée de murailles et de bastions, hérissée de canons, et le drapeau blanc flottant sur la citadelle et le château, sir William Phips et ses gens comprirent qu'ils s'étaient mis une rude besogne sur les bras.

Une embarcation portant un drapeau blanc et un sous-officier se détacha du navire de Phips. Une fois à terre, le sous-officier fut conduit, les yeux bandés, au Château.

Les dernières paroles que Frontenac adressa à l'envoyé furent celles-ci :

— Dites à votre maître de faire de son mieux ; de mon côté, j'en ferai autant.

Déguisé en canotier, d'Iberville lui-même, avec quelques autres, conduisit le sous-officier jusqu'à bord du vaisseau-amiral ; car, pendant que ce parlementaire conférait avec Frontenac, des individus lui avaient joué le tour d'envoyer promener son embarcation à la dérive. Au moment de quitter le vaisseau pour revenir, d'Iberville levant les yeux, aperçut Phips et George Gering

sur le pont ; c'était ce qu'il voulait savoir. Il se leva debout et ôta sa coiffure. Ses longs cheveux bouclés retombèrent sur ses épaules. De la main, il les salua courtoisement, mais aussi d'un air tout à fait protecteur.

—D'Iberville ! s'écria Gering en s'élançant sur l'avant, et en même temps il tira un pistolet.

D'Iberville vit le mouvement, mais ne bougea pas d'un cran. Il lui cria cependant d'une voix très nette, et très distincte :

—Traître que vous êtes ! Respectez donc votre drapeau blanc.

—C'est juste, dit tranquillement Gering, tout à fait juste.

Gering, maintenant, voulait à tout prix faire débarquer les troupes et donner l'assaut. Si Phips l'eût écouté, le résultat des journées qui suivirent eût probablement été tout différent. Mais le célèbre aventurier, le grand chercheur de trésors, devenu sir William Phips, gouverneur de l'état du Massachusetts, avait contracté une toquade : celle de délibérer en conseil, discuter, fendre les cheveux. Pendant qu'il pérorait, la marée baissa et il ne put être question de descendre à terre ce soir-là.

Dès le soleil couché, ce fut grand bruit de par la ville, et l'écho des cloches en branle et des chansons se répercuta jusqu'aux vaisseaux ennemis.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Phips à un Français qu'il avait fait prisonnier à Tadoussac.

—Ma foi ! répondit celui-ci, cela veut dire que vous perdez la partie. Callières, le gouverneur de Montreal, avec ses Canadiens, et Nicolas Perrot, avec ses coureurs de bois, sont arrivés. Vous avez trop retardé, Monsieur.

A Québec, l'arrivée des renforts porta l'enthousiasme à son comble. Perrot ne s'était jamais senti plus fier que lorsque, dans la côte de la Montague, d'Iberville, qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, s'était jeté à son cou et l'avait embrassé sur les deux joues.

Ce fut aux petites heures du matin que d'Iberville et Perrot purent enfin se rencontrer et causer pour la première fois depuis leur longue séparation. Perrot et Dollier de Casson avaient bien écrit à d'Iberville tout ce qui s'était passé le jour du mariage, mais ils ne s'étaient pas revus. Ils se trouvèrent dans une chambre de la citadelle qui donnait sur le Saint-Laurent. A cette heure là, il faisait encore nuit profonde ; sur le fleuve et du côté de Lévis l'obscurité était plus profonde encore. Ils n'avaient pour s'éclairer qu'une seule bougie ; leurs armes étaient sur la table où ils étaient assis.

Au début, leur conversation fut languissante; ils étaient plutôt occupés à regarder par la fenêtre la ville et le fleuve.

Ce fut d'Iberville qui rompit enfin le silence.

Perrot, qui devenait bavard une fois qu'il avait commencé à parler, paraissait hésiter et mesurer ses paroles. Etait-ce la gravité de la situation qui l'empêchait d'exprimer son avis ? Se défiait-il de lui-même ? Chose

certaine, c'est qu'il eut mille fois préféré parler de ses rencontres avec les sauvages, des chevelures qu'il avait enlevées, plutôt que d'entamer le sujet de sa dernière entrevue avec Jessica.

Il finit par se décider, cependant, et quand il eut terminé, d'Iberville lui dit :

—Elle a gardé la lettre, dis-tu ?

Perrot fit signe que oui, et tira la bague d'un petit sac qu'il portait constamment sur lui.

—Je l'ai gardée bien soigneusement, dit-il, en la remettant à d'Iberville.

Celui-ci prit la bague, la tourna et retourna. Sa figure avait une expression étrange.

—Je la remettrai moi-même, murmura-t-il bien bas.

—Vous y tenez donc toujours ? Monsieur, interrogea Perrot.

D'Iberville partit à rire. Se penchant du côté de Perrot et le regardant dans les yeux, malgré l'obscurité qu'il faisait :

—Puisqu'elle a gardé la lettre, Perrot, dit-il, elle eut aussi gardé la bague, si c'eût été possible. Ecoute un peu, Perrot. George Gering a tenu parole ; cette fois, il est venu me trouver. Il sait fort bien que tant que je vivrai, cette femme ne sera pas vraiment sa femme, malgré qu'elle porte son nom. Elle l'a épousé, c'est vrai. Pourquoi ? Inutile de se casser la tête là-dessus. Il était là près d'elle, et je n'y étais pas. Son père et ses amis étaient là aussi. J'étais Français, catholique,

et un tas d'autres choses. Une femme peut fort bien donner sa main, et garder son cœur. Quoiqu'il en soit, Gering est venu. Il faut maintenant que d'une façon ou d'une autre il tombe entre mes mains. Nous avons des comptes sérieux à régler, et ces comptes-là ne peuvent se régler qu'entre lui et moi. S'il reste à bord, nous ferons l'abordage du navire. Nous irons avec notre petite galère, mouillée là-bas dans la rivière Saint-Charles, jeter le grappin sur le vaisseau-amiral. Ce sera une rude partie à jouer, un contre trentre-quatre, mais ça s'est déjà vu. Une fois le vaisseau-amiral capturé, nous mènerons le diable à tous les autres. Sinon, eh bien ! alors ce sera une lutte à mort. Ou bien encore, si Gering descend à terre et prend part à la bataille, il faudra le faire prisonnier. Sainte-Hélène et Maricourt le connaissent ; eux avec moi, Clermont et Saint-Denis, nous dirigerons l'attaque et la défense à terre ; Frontenac nous a promis cela ; de sorte que, d'une façon ou d'une autre, nous le prendrons. Il doit être capturé, traduit comme espion et condamné ; alors il m'appartiendra et je me chargerai de lui ; tu m'entends ?

—Traduit comme espion ? interrogea Perrot. Ah ! j'y vois clair maintenant. Vous voulez qu'il soit flétri, déshonoré. Mais alors, même dans ce cas-là, il ne pourra vous appartenir.

—Perrot, répliqua d'Iberville en se levant brusquement, inutile de te creuser la tête à ce sujet ; tout s'éclaircira à temps. Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ? Tu seras bien avec moi partout ?

—Vous ai-je jamais abandonné ? observa Perrot d'un ton de reproche.

—Non, jamais, fit vivement d'Iberville. Je sais que tu ne reculeras pas devant l'abordage du vaisseau. Penses-y donc un peu. Quelle aventure, bon Dieu !..... Souviens-toi d'Adam Dollard et du Long Sault !

En effet, qui donc au Canada ne se rappelait pas de cette poignée de braves qui, un jour, avec un courage et une intrépidité dignes des temps antiques, avait tenu les Iroquois en échec, s'était fait massacrer, mais avait sauvé la colonie !

—Là où vous irez, j'irai, dit Perrot en serrant les mains de d'Iberville. Là où j'irai, mes hommes me suivront.

Ce pacte conclu, les deux amis restèrent là silencieux jusqu'au moment où l'aube commença à teinter de gris la nuit obscure. Ils ne songèrent nullement à dormir ; ils attendaient De Casson. Celui-ci arriva avant même qu'un seul rayon de soleil eût percé le voile de l'aurore. Avec sa taille élevée, massive, fièrement charpentée, ses cheveux blancs, son large front traversé d'une ride profonde, ses yeux perçants et toujours en éveil, il avait l'air d'un guerrier déguisé, et ce jour-là, vraiment, il se sentait l'humeur aussi guerrière qu'aux jours où il s'était battu aux côtés de Turenne, c'est-à-dire quarante ans auparavant.

Les trois camarades se trouvaient donc de nouveau réunis.

D'Iberville exposa ses plans. L'abbé leva la main à deux ou trois reprises en signe de protestation, mais ses yeux flamboyèrent lorsque d'Iberville parla de son projet d'aller capturer l'amiral Phips sur son propre navire.

—Pierre, dit-il à voix basse, lorsque d'Iberville eut fini de parler, est-il possible que cette femme vous détermine à tenter pareille aventure ?

—Je n'ai parlé d'aucune femme, mon cher abbé, répondit d'Iberville d'un ton bref.

—Tout de même, repartit le prêtre avec un soupir et un geste de la main, la chose est claire. Cet homme-là et ses gens, là-bas, mettraient bien notre pays à feu et à sang, s'ils le pouvaient ; ce sont des ennemis, et il n'est que juste de les combattre. Mais rappelez-vous bien ceci, Pierre : "L'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni." Combattre cet homme-là comme un ennemi de notre pays, c'est votre devoir ; mais le combattre pour l'écarter de votre chemin, voilà qui est bien mal.

La physionomie de d'Iberville prit une expression mi-chagrine, mi-sarcastique.

—Et les hérétiques, mon cher abbé, les hérétiques, y pensez-vous ?

—Le mariage n'est pas que je sache une hérésie, répliqua l'abbé.

—Hum ! on dit autre chose à Versailles, rétorqua d'Iberville.

—Est-ce depuis le départ de la Montespan, et le règne de Madame de Maintenon ?

—J'oubliais ! repartit d'Iberville en riant, en effet, peut-être que non.

La conversation en resta là pendant quelque temps, puis d'Iberville se leva, alla tirer un gigot et une bouteille de vin d'une armoire, et se mit à préparer du café. Tout à coup, un souvenir lui traversa l'esprit ; mû comme par un ressort, il alla prendre son propre violon qui était enfermé dans une boîte, et le mit entre les mains de Dollier de Casson. C'était chose bien étrange que de voir ces gens-là, au moment où il allait s'agir sérieusement du sort de toute une colonie, s'amuser à employer de pareille façon, quelques heures qu'ils auraient pu consacrer au repos ; tout de même, le trait était bien nature.

Le prêtre prit l'instrument et le mit d'accord en faisant le moins de bruit possible. D'Iberville souffla la bougie, et la pièce se trouva éclairée simplement par le feu de la cheminée et l'aube naissante. De nouveau, comme jadis dans la petite maison à Montréal, De Casson se mit à préluder, attaqua ensuite un air guerrier, et finit par tomber sur une chanson fort en vogue alors dans le régiment de Carignan-Salières.

De suite d'Iberville et Perrot y répondirent, et les trois voix réunies se mirent à chanter les couplets suivants :

Un roi de Normandie, ohé !
Gai faluron faluré !
S'en alla-t-à la guerre, ohé !
Gai faluron falurette !
Avec cent cavaliers, ohé !
Gai faluron dondé !

Avec cent cavaliers, ohé !
Gai faluron faluré !
Ramena-t'une belle, ohé !
Gai faluron falurette !
Et deux cents cavaliers, ohé !
Gai faluron dondé !

Et deux cents cavaliers, ohé !
Gai faluron faluré !
Que donnez-vous la belle ? ohé !
Gai faluron falurette !
Pour un beau cavalier, ohé !
Gai faluron dondé !

Pour un beau cavalier, ohé !
Gai faluron faluré !
Parlez, mademoiselle, ohé !
Gai faluron falurette !
J'en ai-t'un, dit la belle, ohé !
Gai faluron dondé !

J'en ai-t'un, dit la belle, ohé !
Gai faluron faluré !
Une boucl' de soulier, ohé !
Gai faluron falurette !
Et mon cœur j'ai donnés, ohé !
Gai faluron dondé !

Ils chantaient encore, lorsqu'une compagnie de soldats passa sous la fenêtre de leur chambre. Un rayon de lumière jaillit de l'orient ; le soleil se levait. Les soldats entonnèrent le refrain en marchant en cadence ; d'autres compagnies de soldats suivirent et se mirent à faire chorus, tant et si bien que, peu après, lorsque d'Iberville se présentait devant Frontenac, tout le monde, soldats, citoyens, coureurs de bois, chantait la chanson.

Le vent et la mer ragèrent toute la journée. Phips ne bougea pas, excepté pour s'assurer d'un pied à terre ; mais une escouade de soldats fit échouer la tentative. Le lendemain matin, cependant, l'attaque commença. Douze cents hommes débarquèrent à marée basse, dans la boue, sur la grève de Beauport, sous les ordres d'un certain major Walley. Gering accompagnait cet officier ; impatient qu'il était d'en venir aux mains, il avait obtenu de Phips la permission de descendre à terre.

D'Iberville, Sainte-Hélène et Perrot allèrent à la rencontre des Anglais avec trois cents francs-tireurs et une bande de Hurons. Il s'ensuivit une escarmouche au cours de laquelle d'Iberville et Perrot serrèrent de très près les lignes anglaises, avec une simple poignée de leurs gens. Les Néo-Anglais firent sonner une charge, et d'Iberville et Perrot reconnurent aussitôt Gering dans les rangs. Ils firent tous deux l'impossible pour arriver à le capturer, mais la charge les en empêcha; il leur eut fallu d'ailleurs courir inutilement de trop grands risques.

Pendant plusieurs heures, ce fut un engagement acharné. Vers le soir, cependant, les Français se retirèrent et les Néo-Anglais se dirigèrent vers la rivière Saint-Charles. En cet endroit, ils devaient traverser la rivière et attaquer la ville de flanc ; les navires qui avaient reçu ordre de protéger leurs mouvements, ne vinrent pas ; car Phips, qui brûlait d'envie de monter lui-même à l'assaut de la citadelle, avait passé son temps à bombarder la ville, sans toutefois faire grand

dommage aux maisons et aux fortifications, et avait ainsi oublié Walley, Gering et leurs gens.

L'engagement avec la flotte commença le lendemain matin au lever du jour. Voyant que Walley ne se décidait pas à donner l'assaut, d'Iberville était allé rejoindre Sainte-Hélène et Maricourt qui dirigeaient le feu d'une batterie. Un boulet qu'il tira lui-même emporta le pavillon de l'amiral avec la croix de Saint-Georges. Le pavillon s'en alla à la dérive vers le rivage, et Maurice Joval, se jetant dans un canot, alla le chercher sous la mitraille de l'ennemi et le rapporta à Frontenac.

D'Iberville et Sainte-Hélène concentrèrent le feu de leur batterie sur le vaisseau-amiral, le *Six-Friends*. Ce fut en vain que les canonniers de Phips essayèrent de démonter leurs pièces et de les faire déguerpir, d'Iberville et ses compagnons décochèrent boulets sur boulets dans les flancs et la mâture du vaisseau ; ils mirent en pièces le grand mât, démolirent la misaine et malmenèrent le vaisseau sans trève ni merci, tout comme les plus experts des artilleurs. Les Néo-Anglais ripostèrent bravement, mais Québec n'était pas destiné à être pris par bombardement, et d'Iberville vit tout à coup le *Six-Friends* tout démantibulé, quitter la ligne d'attaque.

Ce fut le commencement de la fin. Un à un, les trente-quatre vaisseaux se retirèrent, pendant que d'un autre côté Walley et Gering restaient seuls, sans appui ni renforts, avec leurs hommes. Au plus fort de la

canonnade, et lorsque les tirailleurs semblaient avoir abandonné la partie, il y eut un moment où Gering, furieux du retard que l'on mettait à lui envoyer du secours, décida presque Walley à traverser la rivière et à faire un assaut désespéré du côté du cap, et à l'arrière de la ville ; mais Walley, qui était plutôt marchand que soldat, refusa finalement de tenter le mouvement. Gering se contenta de ronger son frein, convaincu que d'Iberville était aux pièces à opérer contre la flotte et qu'il ne tarderait pas à venir harceler les Néo-Anglais.

Durant la soirée, la température tourna au froid vif. Manquant de munitions, alors que Phips avait promis de leur en envoyer, ne pouvant pour cette raison utiliser leurs pièces, et n'ayant presque rien à manger, les assiégeants se trouvèrent dans une position fort précaire.

Le lendemain matin, Gering eut le champ libre ; Walley s'absenta pour aller à bord du *Six-Friends* mettre l'amiral au courant de la situation. En voyant le vif mécontentement qui régnait dans le camp, Gering crut devoir sonder les dispositions de plusieurs de ses gens ; tous lui dirent qu'ils étaient prêts à se battre, et qu'ils se battraient, s'ils en avaient seulement la chance. Le mot fut donné et circula comme une fusée dans tous les rangs. Gering ne pouvait prendre sur lui de commander le feu, mais si ses hommes allaient d'eux-mêmes à l'assaut, personne ne pouvait l'empêcher, lui Gering, de les suivre. A bord des navires, en face de là, tout était silence ; Québec allait maintenant avoir affaire aux gens campés sur les bords de la Saint-Charles.

D'Iberville était, à ce moment-là, avec Frontenac près du palais de l'intendant. Il surveillait la situation. Tout à coup, il aperçut l'ennemi qui montait à l'assaut de la ville. L'instant d'après, il descendait, au grand pas de course, rejoindre ses frères, Sainte-Hélène et Longueuil ; Perrot était avec eux. A la tête d'un détachement, tous accoururent au gué de la rivière pour barrer le passage aux Néo-Anglais, pendant que Frontenac, avec trois bataillons de troupes, descendait de la ville. D'Iberville n'avait qu'une poignée de soldats à opposer aux troupes considérables que conduisait Gering ; mais les Français étaient de rudes batailleurs d'embuscades, tandis que les Anglais étaient tous des paysans et de lourds marins.

Tout de même, Gering eut lieu d'être fier de ses gens cette journée-là ; ils marchèrent bravement à l'assaut. Leur position était fort désavantageuse ; ils avaient à se battre contre des ennemis qui pouvaient s'embusquer derrière des arbres, s'abriter derrière des buissons, des fourrés, et étaient, en outre, les plus habiles francs-tireurs du pays.

Perrot avait reçu les ordres de d'Iberville ; d'Iberville lui-même devait, si c'était possible, engager un combat corps à corps avec Gering ; Perrot, de son côté, devait tâcher d'isoler Gering de ses troupes, lui couper la retraite et le faire prisonnier. Plus d'une fois, Gering se trouva à la merci des mousquets de d'Iberville et de Perrot, qui ne songèrent ni l'un ni l'autre à profiter de l'avantage. Il en fut de même pour Gering

qui, une fois entre autres, eut toute facilité de tuer d'Iberville.

Les soldats de Gering étaient très exposés au feu des Français ; Gering les lança aveuglément sur les fourrés ; ils balayèrent des avant-postes, il est vrai, mais ce fut au prix de pertes considérables. Gering essaya de rallier ses gens, dispersés comme ils étaient, et se mit à manœuvrer de façon à se rapprocher de l'endroit où Sainte-Hélène et Longueuil accouraient à fond de train avec de nouveaux renforts. Il aperçut bien les deux frères qui déployaient une activité et une intrépidité extraordinaires, mais ne les reconnut pas ; il envoya une escouade pour les déloger.

Un moment, Sainte-Hélène et Longueuil s'exposèrent à la mitraille pour aller s'embusquer derrière un fourré avantageusement situé. Gering en profita pour s'emparer du mousquet d'un soldat et faire feu sur eux. Sainte-Hélène tomba mortellement blessé. Longueuil se porta en avant avec un cri de rage ; mais lui aussi fut atteint d'une balle.

De loin, d'Iberville vit ce qui se passait. Poussant un juron étouffé, il arracha à Maurice Joval son mousquet, visa et fit feu. La distance était trop grande et le vent trop fort ; la balle ne fit que faire sauter une des épaulettes de Gering. Perrot, qui n'était pas loin des deux frères blessés, s'élança en avant, en face des fusils anglais ; il réussit à isoler Gering et deux de ses compagnons du corps principal de l'armée anglaise, et à leur couper toute retraite. Le mouvement fut si preste-

ment exécuté que Gering se trouva pris soudain entre deux feux; ses compagnons se rapprochèrent de lui, prêts à vendre chèrement leur peau, mais Perrot leur ordonna de mettre bas les armes. Voyant l'inutilité de toute résistance, et voulant sauver la vie de ses deux camarades, Gering se rendit.

Le siège de Québec était fini. Les Anglais se contentèrent de garder leurs positions jusqu'au retour de Walley. Celui-ci rapporta avec lui les instructions de l'amiral; Phips ordonnait le rembarquement des troupes. Les soldats ne se firent pas prier pour obéir, et regagnèrent les navires, transis par le froid et la pluie, et ayant au cœur, l'humiliation de la défaite.

Gering venait de se rendre. Perrot prit son sabre avec une froideur dédaigneuse en lui disant:

—Suivez-moi, Monsieur. Venez voir votre ouvrage. Vous pourrez juger du sort qui vous est réservé chez nous.

Un instant après, il le fit s'arrêter près d'un cadavre.

—Voilà l'œuvre de votre mousquet, dit Perrot. Reconnaissez-vous cet homme-là?

Gering se pencha en avant:

—Dieu du ciel! dit-il d'une voix étouffée. Sainte-Hélène!

Perrot se signa et murmura une prière. Puis, tirant un mouchoir de sa tunique, il l'étendit sur la figure de Sainte-Hélène. Il se tourna ensuite du côté où gisait Longueuil.

—Par ici, Monsieur, dit-il. Celui-ci est encore un frère de Monsieur d'Iberville.

Longueuil était sans connaissance, mais non dangereusement blessé. Perrot fit signe à ses gens de prendre les deux frères et de les transporter du côté du gué ; lui et Gering suivirent. Chemin faisant, ils rencontrèrent d'Iberville. Tout d'abord, ce furent le frère et le camarade qui parlèrent chez celui-ci. Il prit la main de Longueuil, lui examina le pouls et se tourna ensuite du côté de Sainte-Hélène, sans même paraître avoir vu Gering ; il ordonna aux gens qui le portaient de le déposer à terre, se pencha sur son cadavre et écarta de la figure le mouchoir que Perrot y avait pieusement placé. Pendant quelques instant, il contempla, d'un air impassible, mais bien étrange, les traits de son infortuné frère. Il lui passa à plusieurs reprises la main sur le front, lui palpa les joues, et, avec un profond soupir, fit sur les restes mortels le signe de la croix ; puis, prenant son propre mouchoir, il en couvrit la figure du défunt, et donna des ordres pour le transport et du mort et du blessé.

Perrot glissa furtivement un mot à l'oreille de d'Iberville qui, alors, se retourna et toisa Gering pendant quelque temps avec une suprême hauteur.

—Vous avez eu, Monsieur, dit-il à la fin, le grand honneur de tuer l'un des plus braves gentilshommes de France. Plus d'une fois aujourd'hui, moi-même et mon ami ici—il montra Perrot,—nous aurions pu vous faire passer de vie à trépas. Je me demande pourquoi nous

ne l'avons pas fait. Croyez-vous donc que vous puissiez venir ici impunément tuer un frère à moi, vous qui n'arriviez pas seulement à la hauteur de sa botte ? Monsieur, mon compte avec vous se fait gros.

Le ton de sa voix était plein d'amertume et de courroux.

—Pourquoi donc vous ai-je épargné ? continua-t-il.

Il se tut pour un moment.

Gering comprit facilement la douleur et le ressentiment de d'Iberville. Il eut cent fois préféré avoir perdu un membre qu'avoir tué Sainte-Hélène qui, à bord de la *Belle de Provence*, l'avait traité avec infiniment d'égards. Il ne répondit que par un simple mouvement de tête.

—Eh bien ! reprit d'Iberville, je m'en vais vous dire pourquoi. Nous vous avons épargné, pour vous traduire comme espion. Et après, après.....

D'Iberville eut un ricanement sinistre.

—Moi, un espion ? s'écria Gering. C'est faux.

—Reppelez-vous, Monsieur, répliqua d'Iberville, que, déjà, dans une autre circonstance, vous m'avez traité de menteur.

Gering fit un geste de protestation, mais garda le silence.

Le soir même, il était écroué à la citadelle.

CHAPITRE XX.

UN TRAQUENARD.

Gering subit son procès devant le gouverneur Frontenac et le conseil souverain. On savait parfaitement que, pendant qu'il était prisonnier à Québec, il avait envoyé à Boston des plans de la ville, des fortifications, des magasins, des armements en général et des approches de la place, car sa lettre avait été interceptée. Son plaidoyer fut net et franc : prisonnier sur parole, il eut été honteux de sa part d'agir de la sorte ; mais simple prisonnier qu'il était, il croyait son acte tout à fait justifiable.

Le sentiment de la cour lui était hostile ; et ce qui aggravait pour lui la situation, c'était l'inimitié des Jésuites. Ceux-ci, en haine des puritains, réclamaient justice exemplaire. Pour eux, il était évident que tous les saints du ciel étaient intervenus en faveur de la colonie dans les diverses phases du siège et que Dieu lui-même avait livré Gering aux Français. De bien de secrètes façons, leur influence était grande auprès des membres du conseil, surtout de ceux qui n'appartenaient

pas à l'armée: Un soldat est toujours très sensible à la bravoure, et Gering s'était montré très brave. Mais il avait eu le malheur de tuer Sainte-Hélène, et Sainte-Hélène était l'un des plus intrépides et des plus aimés parmi les officiers canadiens.

Frontenac, qui savait que le procès aurait une issue que le Conseil ne pouvait pas même soupçonner, résuma avec assez d'impartialité les faits de la cause ; son réquisitoire fut hostile à Gering.

Gering se défendit avec habileté, dignité, et parfois avec véhémence. A deux ou trois reprises, ses remarques cinglèrent comme d'un coup de fouet les juges en pleine figure. Il ne trahit aucune crainte, pas plus qu'il ne demanda de clémence. Il insista sur le fait qu'il était prisonnier de guerre et qu'il avait droit d'être traité comme tel.

Son plaidoyer fut si serré, et il montra tant de courage et d'aplomb que, si le réquisitoire de Frontenac lui eût été un tant soit peu sympathique, il eût été acquitté comme espion. Mais, avant le procès, d'Iberville avait eu avec le gouverneur une entrevue particulière. Au cours de cette entrevue, certaine demande d'un côté, et certaine promesse de l'autre, avaient été réitérées.

Gering fut condamné à mort.

Ce fut probablement le moment le plus beau de toute sa vie d'aventures et de bravoure.

—Messieurs, dit-il, j'ai bien entendu votre sentence. Si peu soucieux que vous soyez de l'honneur militaire,

vous n'oserez cependant pas mettre cette sentence à exécution. N'allez pas croire, parceque nous avons échoué cette fois-ci, que nous ne réussirons pas une autre fois. J'ai l'honneur de vous dire que si, au lieu de marins novices de Boston, de garçons de ferme, de cabotiers, de bateaux de pêche et de traite, j'avais eu seulement trois vaisseaux de guerre anglais et un millier d'hommes, j'aurais rasé votre ville depuis la citadelle jusqu'à l'autel Saint-Joseph. Je ne crains pas la mort, et je ne mourrai pas non plus, simplement parceque vous l'avez décrété. Si, cependant, vous exécutez votre sentence, vous n'inspirerez que le mépris et le dégoût qu'éprouve tout vrai cœur d'Anglais pour tout ce qui est injuste.

Sa harangue n'était guère de nature à attendrir les juges ; son allusion à l'autel Saint-Joseph avait fait monter la moutarde au nez de plusieurs. Lorsqu'il avait parlé du peu de souci qu'ils avaient de l'honneur militaire, Frontenac avait eu dans les yeux des éclairs de mauvais augure ; cependant, celui-ci se contenta de dire :

—Vous avez l'humeur assez revêche, Monsieur. Le régime au pain et à l'eau vous fera probablement baisser le caquet. Il vous serait peut-être utile aussi, nonobstant votre étrange religion, de vous préparer à passer de cette vie à une autre.

On ramena Gering à la prison. En traversant les rues, il lui fallut faire énergique contenance. On savait déjà en ville le langage violent et insultant qu'il avait

tenu ; naturellement, on renchérissait, et l'on dénaturait même ce qu'il avait dit. Bref, les gens au passage se mirent à l'accabler d'invectives. Ce fut pour Gering une rude humiliation, et lorsque, de temps à autre, il s'entendait hurler aux oreilles le nom de Sainte-Hélène, un nuage lui passait sur les yeux et il éprouvait un violent serrement de cœur.

Il n'avait pas rencontré d'Iberville depuis son arrestation. En entrant dans la prison, il aperçut tout à coup son ennemi qui, la figure pâle, les sourcils froncés, se tenait à quelque pas de la porte d'entrée. Tous deux restèrent absolument impassibles, mais ce fut l'âme navrée que Gering franchit la porte de la prison.

Etrange caprice du sort que celui qui avait mis ces deux hommes constamment aux prises pendant douze ans !

Laissé seul dans sa cellule, sur son lit de paille, avec une ration de pain et d'eau, Gering se mit à regarder machinalement autour de lui. On était encore en pleine après-midi. L'idée lui vint tout à coup que la cellule n'était pas celle qu'il avait déjà occupée. Il se leva et commença à en faire l'inspection, puis, comme tous les prisonniers qui ont bon pied et bon œil, il se mit à songer à la possibilité d'une évasion.

La pièce ne lui parut pas être une cellule régulière, car elle avait une deuxième porte de sortie. Cette porte, située dans un angle, était très étroite. Les murs ne se rejoignaient pas à angle droit, mais étaient soudés ensemble par un autre pan. Il essaya de retracer dans

son esprit le chemin qu'il avait suivi dans la prison; d'Iberville et Perrot eussent d'emblée fait cette petite opération mentale, mais il n'avait pas l'habitude d'observation des coureurs de bois. Il se rappela néanmoins que la porte d'entrée conduisait à un escalier, comme dans la plupart des vieilles maisons.

Il y avait bien la fenêtre ; mais elle était toute petite et fort élevée ; eut-il même réussi à en arracher le grillage de fer, qu'il n'eut pu passer lui-même dans l'ouverture. Outre cela, il eut eu la cour intérieure à traverser et le mur extérieur à escalader. Même eut-il été heureux dans sa tentative, qu'il se fut trouvé au beau milieu d'une population armée, et, par conséquent, dans une autre situation fort risquée.

Il sonda la porte, elle était solidement verrouillée, et le trou de la serrure était bouché. Il y avait de quoi se décourager. Il avait caché sur lui un canif ; il se rassit, le prit, le tourna et retourna machinalement, alla jeter un coup d'œil par la fenêtre sur le mur extérieur, puis s'en fut examiner la porte. Il se prit en fin de compte à sourire en réalisant sa position désespérée, puis à se livrer à des réflexions assez peu encourageantes.

C'était sa femme qui l'inquiétait le plus ; quant à lui, jamais encore il n'avait abandonné une partie, alors que tout était désespéré ; il ne croyait pas possible que Frontenac fit exécuter la sentence. Cependant, à l'idée de l'ignoble corde et de l'ignominieux gibet, la honte lui

fit éprouver un frisson ; la honte, il n'y pensa pas pour lui, mais bien pour sa femme.

L'amour avait éliminé de son cœur toute trace d'égoïsme ; Jessica avait détruit chez lui le puritanisme, qui, autrefois, le faisait si présomptueux, si envieux et si bigot.

CHAPITRE XXI.

EN MISSION DE PAIX.

Quelques jours après cet événement, Jessica était chez elle à Boston, dans la même chambre où elle avait promis à son père de devenir la femme de George Gering. Tout comme cette fois-là, elle était assise à la fenêtre et, rêveuse, contemplait la mer et l'horizon ; la mystérieuse rumeur du large lui arrivait aux oreilles, se berçant dans l'atmosphère en longues et majestueuses vibrations.

On était en octobre.

Non loin d'elle était assis un vieillard les mains appuyées sur les deux bras du fauteuil, un livre sur les genoux et le menton penché sur la poitrine. Ses traits, quoiqu'amaigris, respiraient encore un grand air de distinction, une expression de noble fierté.

Tout à coup, il releva la tête ; son regard à demi éteint se ranima en rencontrant la jeune femme.

—Ma chère Jessica, dit-il, est-ce que la flotte n'est pas encore de retour ? Est-ce que Québec n'est pas pris ?

—Non, mon père, répondit Jessica, pas encore.

—Phips est un grand homme, un bien grand homme, dit-il d'une voix attendrie. Ah ! ce cher trésor.....

Jessica ne dit rien. Elle se contenta seulement de porter une main à ses yeux, ce qui parut avoir l'effet de soulager ses paupières un peu enfiévrées.

—Ah ! Ah ! continua-t-il d'une voix chevrotante, voilà qui nous a joliment remis sur farine. Et j'ai pu pourvoir à ta dot.

Il souligna ces paroles d'un sourire doux, affectueux, plein de satisfaction et d'orgueil, et tendit la main à sa fille. Elle lui répondit en souriant de même façon ; il y avait toutefois une note de plus dans ce sourire ; à sa charmante gaiété de jadis, se mêlait une teinte de mélancolie ; mais elle gardait son empire sur elle-même.

Elle se rapprocha du vieillard, et plaçant dans les siennes ses deux vieilles mains ridées, elle se mit à causer avec lui sur le ton le plus affectueux. Tout en causant, elle s'aperçut que le vieillard s'était assoupi. Elle resta sans bouger quelque temps auprès de lui. Au moment où elle se disposait à se lever et à essayer de reconduire le vieillard à sa chambre, elle entendit du bruit dans la rue. Elle alla à la fenêtre, et aperçut en bas des gens qui parlaient avec beaucoup d'animation. Elle éprouva instinctivement un sentiment de vive inquiétude. Tournant précipitamment sur ses talons, elle alla déposer à la hâte un baiser sur le front du vieillard et quitta la chambre. Dans le passage, elle

rencontra Hulm, sa vieille domestique, qui l'aborda les mains tendues et l'air effaré.

—Qu'y a-t-il donc, Hulm ? demanda-t-elle vivement, toute frissonnante d'émotion.

—Comment donc vous dire ça ? gémit la vieille femme. Notre flotte a été battue, et mon maître a été fait prisonnier.

—Conte-moi tout, ma pauvre Hulm, articula Jessica qui se prit à trembler de tous ses membres. Elle avait deviné qu'il y avait autre chose, mais elle était prête à tout entendre.

—Ah ! ma bonne et chère maîtresse, s'écria la vieille, ça m'est impossible.

—Hulm ! conjura Jessica, tu vois que je suis bien calme. Pourquoi me faire souffrir avec toutes tes hésitations ?

—Ils veulent, gémit Hulm, ils veulent lui faire un procès et le condamner à mort.

Jessica chancela étourdie par le coup, et Hulm dut s'élancer en avant pour la soutenir.

Cependant, elle se remit tout aussitôt. Elle était d'une pâleur affreuse, mais elle resta calme. Sa physionomie exprima une douleur si intense que Hulm éclata en sanglots.

Jessica demeura quelque temps comme abîmée dans ses pensées.

—Hulm, demanda-t-elle soudain, est-ce que ton frère Aaron est à Boston ?

—Oui, ma chère maîtresse, il est ici en bas dans la maison, répondit Hulm.

—Alors, prie-le donc, dit-elle, de venir dans la salle à manger. Tu iras ensuite trouver mon père. Mais, Hulm, ma pauvre Hulm, écoute-moi un peu ; il est inutile de pleurer comme ça ; tu m'aideras infiniment mieux autrement.

Elle descendit précipitamment à la salle à manger, par l'escalier de service. L'instant d'après, Aaron Hulm entrait.

—Aaron, dit Jessica au pauvre garçon tout ahuri de trouver sa maîtresse dans pareille agitation, connaissez-vous le chemin qui mène à Québec ?

—Certainement, Madame, je le connais très-bien. Mais, Madame, je suis chagrin.....

—Bien ! interrompit Jessica, ne parlons pas de ça maintenant ! Pouvez-vous m'avoir quelques gens pour aller jusque-là ?

—Oui, Madame, dans une heure d'ici.

—Très-bien, alors, fit-elle énergiquement, je serai prête.

—Prête ! Comment ? Vous prête, Madame ? Mais vous ne pensez pas y aller aussi vous ?

—Oui, j'y vais, répondit-elle résolument.

—Mais, Madame, objecta respectueusement Aaron, les chemins sont loin d'être sûrs. Les Abénaquis et les Iroquois ne sont pas nos amis, vous le savez, et.....

—Est-ce là votre amitié pour moi, Aaron ? répliqua-t-elle. Est-ce d'un bon ami ce que vous faites là, Aaron Hulm ? N'ai-je pas eu soin de votre mère, quand.....

Aaron tomba aux genoux de Jessica, lui prit une de ses mains et la baisa respectueusement.

—Madame, dit-il, avec un accent qui respirait la plus sincère loyauté, je ferai tout ce que vous voudrez. J'ai simplement eu peur pour votre propre sûreté.

Une heure après, elle entrait dans la chambre où son père dormait encore. Se penchant sur lui, elle l'embrassa tendrement et caressa les fines mèches de sa chevelure blanche. Puis, s'adressant à Hulm :

—Tu lui diras, murmura-t-elle que je reviendrai bientôt, que mon mari requiert ma présence et que je suis allée le trouver. Tu lui diras que nous reviendrons ensemble tous deux, tous deux, Hulm, tu comprends ?

—Chère maîtresse, oui, oui, je comprends, fit la pauvre femme en faisant un geste de doute et de désespoir.

—C'est comme je te le dis, nous reviendrons ensemble tous deux, réitéra tranquillement Jessica, aussi vrai que Dieu m'entend. Aie soin de mon père. D'ailleurs, je sais que tu en prendras grand soin. Ecarte de lui toutes les mauvaises nouvelles, et remonte-lui constamment le courage.

Elle lui dit affectueusement adieu et se retira dans sa chambre où elle s'agenouilla et pria avec ferveur. Quand elle se releva, elle se murmura à elle-même : Je suis bien heureuse de ne pas avoir d'enfant.

Dix minutes après, une petite escouade, avec Aaron Hulm en tête, partait de Boston dans la direction d'un blockhaus, à quinze milles de là, où l'on devait faire halte pour la nuit.

Ce fut un voyage semé de mille dangers, au point que l'on se demanda bien des fois si l'on arriverait en vie à Québec. Il n'y eut pas un homme de l'escouade qui ne fit preuve de plus d'ardeur que Jessica ; sa bravoure et son intrépidité ne faillirent pas un moment. Il lui arriva cependant, parfois, durant des nuits sans sommeil, de pleurer abondamment, et, sous le poids de la fatigue et de l'anxiété, éprouver l'envie d'en finir avec la vie, en se laissant choir dans le Richelieu ; mais ces courts instants de défaillance ne se produisirent que la nuit. Le jour, la marche et le mouvement apportaient une trève à la tension morale dont elle souffrait.

Un jour, enfin, elle eut la satisfaction d'apercevoir les hauteurs de Lévis et la citadelle de Québec.

A leur arrivée, les voyageurs eurent à subir un moment d'arrêt ; on les questionna, et enfin de compte on permit à Aaron et à Jessica seuls de traverser le fleuve à Québec. Jessica voyait Québec pour la première fois. L'aspect massif, inabordable de la ville, lui glaça le cœur ; elle comprit qu'en arrière de ces murs il y avait des gens qui ne badinaient pas. Ils furent conduits sans être molestés au Château Saint-Louis.

La pauvre femme, qui se mourait d'anxiété, voulait à tout prix voir d'abord le comte de Frontenac lui-même,

et ensuite aller trouver d'Iberville. Tout ennemi qu'il fût de son pays, elle voulait faire appel à sa générosité. En gravissant la côte de la Montagne, harassée qu'elle était par l'émotion et le voyage, elle avait été près de s'évanouir ; mais, sentant bien des yeux curieux braqués sur elle, elle s'était énergiquement redressée et avait repris sa fermeté de contenance.

Elle fut admise presque de suite chez le gouverneur ; celui-ci était à dîner lorsqu'elle arriva. En recevant le message, il fronça les sourcils sous le coup d'une stupéfaction et d'une perplexité profondes. Il appela Maurice Joval et lui ordonna de faire entrer la jeune femme dans son cabinet et de la traiter avec tous les égards possibles.

Quelques instants après, Frontenac entrait lui-même dans le cabinet. Il eut un moment de surprise et d'admiration ; il ne s'attendait guère à rencontrer une femme d'aussi exquise beauté. Lui, le vieux vert-galant, s'y connaissait joliment en femmes. Il comprit alors comment d'Iberville avait été fasciné. A Lévis, elle avait fait sa toilette ; il ne restait plus chez elle aucune trace de son long et rude voyage ; ses mains et sa figure seules avaient légèrement bruni. L'éloquence de son regard, ce sourire profondément mélancolique qui maintenant lui était devenu particulier, remuèrent l'âme du vieux guerrier, avant même que la jeune femme eût articulé une seule parole.

Et lorsqu'elle eut parlé, qu'elle eut plaidé la cause de son mari, et qu'elle eut fait appel à ses sentiments de

preux et noble chevalier, Frontenac se sentit plus ému que jamais, et plus que jamais aussi plongé dans l'embarras. Tirant sa montre, il se mit à regarder attentivement l'heure. Puis, se dirigeant du côté de la porte, il appela Maurice Joval. Il lui dit quelques mots à voix basse, et le jeune homme partit.

—Madame, dit-il, vous avez parlé de Monsieur d'Iberville. Lui aussi, il y a quelques années, me parla de vous.

Jessica baissa les yeux, et, relevant tout-à-coup la tête, le regard franc et ferme :

—Je suis sûre, répondit-elle, que Monsieur d'Iberville vous dira que mon mari n'a jamais pu commettre un acte déshonorant. Lui et Monsieur d'Iberville sont ennemis, mais de nobles ennemis.

—Je crois, Madame, répondit Frontenac, que Monsieur d'Iberville a quelque raison d'en vouloir à M. Gering. La mort d'un frère, je pense, doit compter pour quelque chose.

—La mort d'un frère ? fit-elle avec effroi.

—Oui, Madame ; votre mari a tué le frère de Monsieur d'Iberville.

Elle chancela.

Mais le vieux guerrier s'empressa d'aller soutenir la jeune femme, avec autant de prestesse que s'il eût eu vingt-cinq ans. Il ne pouvait certes demeurer impassible devant le désespoir d'une aussi noble créature. Elle lui faisait vraiment peine. Il savait aussi que si

le programme de d'Iberville était mis à exécution, avant une demi-heure, cette jeune femme serait veuve.

Avec d'autres femmes, peut-être, il n'eut pas balancé un instant. Il se fut probablement dit : Au vainqueur les dépouilles, et, Gering disparu, qui sait ? Jessica se tournera peut-être du côté de d'Iberville. Mais il avait senti que cette jeune femme sortait de l'ordinaire.

Il interrogea de nouveau sa montre. Jessica se méprit sur ses intentions.

—Excellence, dit-elle, je vous en prie, ne m'en voulez pas des quelques instants que je vous dérobe pour plaider en faveur d'une existence, d'un acte de justice.

—Vous faites erreur, Madame, dit-il, ce n'est pas pour mon compte que je regarde l'heure.

Juste à ce moment-là, Maurice Joval entra et dit quelques mots à l'oreille du gouverneur.

—Madame, dit Frontenac, en se levant, votre mari s'est évadé.

Elle poussa un cri.

—Evadé ? dit-elle. Evadé !

Elle remarqua dans le regard du gouverneur une expression étrange.

—Excellence, s'écria-t-elle, vous ne m'avez pas tout dit ; il y a autre chose. Je vous en conjure, parlez.

—Il y a ceci, Madame, répondit Frontenac, Monsieur Gering peut être repris, et.....

—Et alors ? Qu'arrivera-t-il ? interrogea Jessica d'une voix tremblante.

—Et alors, ajouta-t-il sèchement et aussi comme à regret, je ne pourrai plus rien faire.

Mais devant l'air suppliant de la jeune femme, l'éloquence de ses yeux pleins de larmes, le gouverneur, quoique tenu au secret, ne pouvait certes garder indéfiniment la contenance d'une borne.

—Il n'y a qu'une chose que je puisse faire pour vous, dit-il enfin. Vous connaissez, n'est-ce pas, le Père Dollier de Casson ?

Elle fit un signe affirmatif.

—Eh bien ! dit-il, allez donc le trouver. Ne lui faites aucune question. S'il y a quelque chose à faire pour vous, il le fera. Mais sera-t-il en mesure d'agir ? Voilà, je n'en sais rien.

Il y avait là une énigme qu'elle ne pouvait comprendre de prime abord, mais qu'elle avait tout de même à déchiffrer. Quoiqu'il en fût, le grand point, le point principal était que son mari s'était évadé.

—Excellence, reprit-elle, vous ferez néanmoins tout ce que vous pourrez.

—En vérité, Madame, j'ai déjà fait tout ce qui m'était possible, répondit le gouverneur.

Sous l'impulsion d'une vive reconnaissance, elle prit la main du vieux guerrier et la porta à ses lèvres. L'instant d'après, elle partait avec Maurice Joval qui avait ordre de la conduire auprès de l'abbé, rien de plus.

Le gouverneur resta seul, les yeux fixés sur la main que la jeune femme avait touchée de ses lèvres.

—Oui, murmura-t-il, fort bien! Après tout, je ne suis qu'un vieux fou. Mais, tudieu! quelle femme! Il y en a une comme ça dans un million.

Il regarda à sa montre.

—Trop tard, soupira-t-il. Pauvre jeune femme.

Jessica rencontra l'abbé sur le seuil même de la porte. Maurice Joval se retira; le prêtre et la jeune femme se trouvèrent seuls. Elle lui raconta tout ce qui venait de se passer.

—Il y a certainement un mystère quelque part, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix. Dites-moi, Monsieur l'abbé, est-ce que mon mari a été repris ?

—Oui, Madame.

—Est-il en danger ?

Le prêtre hésita un instant, puis tout à coup faisant un signe de tête affirmatif:

—Oui, Madame, répondit-il.

—Une fois déjà, continua-t-elle, j'ai causé avec vous. Vous me dîtes alors de bien belles choses. Vous êtes un ministre de Dieu. Je sais que vous pouvez m'aider, autrement le comte de Frontenac ne m'aurait pas envoyée vers vous. Ah! je vous en conjure, Monsieur l'abbé, ne me conduirez-vous pas auprès de mon mari ?

Tout rude qu'avait été la lutte que Frontenac avait eue à soutenir, celle que l'abbé avait à subir dans le

moment, l'était bien davantage. Dollier de Casson était prêtre aux jours où les Huguenots avaient été dispersés aux quatre coins du globe. Cette jeune femme et son mari étaient des Huguenots, par conséquent des hérétiques. Pourquoi donc mériteraient-ils plus d'égards que les autres ? D'autre part, l'infortuné Sainte-Hélène avait été aussi son élève à lui. Enfin, il y avait d'Iberville sur lequel la jeune femme exerçait une fascination fort dangereuse pour le salut de son âme, et il aimait d'Iberville comme son propre enfant. Chez lui, le prêtre prenait parti contre la jeune femme ; le soldat, le guerrier, au contraire, se rangeait, dans la circonstance, du côté de d'Iberville ; la revanche du soldat, voilà ce qui le faisait bondir sur les deux pieds.

Mais, sous cette double nature, se cachait une âme bonne et tendre que l'intolérance ne pouvait influencer ; ce fut cette force morale qui, finalement, triompha chez lui.

Les premières paroles qu'il prononça portèrent une lueur d'espoir dans le cœur de Jessica.

—Madame, dit-il, je ne sais vraiment pas ce qu'il y a à faire. Tout de même, veuillez venir avec moi.

CHAPITRE XXII

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Chaque nation a ses traîtres. Il y avait à Québec un renégat anglais : il était soldat. Sur l'avis de d'Iberville, on le mit de garde à la prison. Ce fut lui qui, sous prétexte qu'il désirait gagner la confiance de Gering, lui aida finalemment à s'évader de la prison par la petite porte située dans l'angle de la cellule. Gering sortit et crut s'être échappé comme par miracle.

Il s'éloigna d'abord des rues fréquentées, puis fit un long détour et descendit du côté de la rivière Saint-Charles où, dans quelqu'endroit écarté, il espérait pouvoir trouver un canot. A mesure que le temps s'écoulait, comme il n'y avait pas eu d'alarme, il lui semblait que ses chances d'évasion augmentaient.

Soudain, du milieu des herbes longues et touffues où il marchait, surgirent deux individus armés qui lui barrèrent le passage et, à la pointe de leurs rapières, se saisirent de sa personne, puis, par un sentier assez long et tortueux, le conduisirent jusqu'à une grande maison, un manoir, où ils le firent entrer. Gering n'avait pu reconnaître ses assaillants et ceux-ci n'avaient proféré aucune parole.

Les bougies une fois allumées, Gering se trouva en

face de d'Iberville et de Perrot. C'était Perrot qui le premier l'avait arrêté.

—Monsieur Gering, lui dit Perrot en le saluant, veuillez croire que cette prison-ci est un peu plus étroite que celle du haut de la ville.

Sur ce, il fit volte-face et quitta la chambre.

Ce fut au tour de d'Iberville de prendre la parole.

—Monsieur, dit-il à voix basse, enfin nous avons la bonne fortune de nous rencontrer.

—Je ne vous comprends pas, dit Gering.

—Eh bien! dans ce cas-là, Monsieur, permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire à propos de certains incidents qui n'ont vraiment rien de bien agréable. Un jour, je fus par vous traité de menteur et de fou. Nous nous battîmes; quelqu'un nous sépara. Nous eûmes une deuxième rencontre qui se termina à peu près de même façon, excepté que je fus alors blessé par un nommé Bucklaw. Avant que ma blessure fût guérie, je dus partir pour Québec. Plusieurs années s'écoulèrent, vous savez comment. Nous nous rencontrâmes au pays des Espagnols où vous tuâtes mon serviteur. Un peu plus tard, je vous retrouvai au fort Rupert. Vous vous en rappelez, n'est-ce pas? Au fort, vous mîtes bas les armes, avant que nous eûmes la chance de tirer l'épée. Nous repartîmes à la recherche du fameux trésor. Ce trésor vous tomba entre les mains. J'allai vous relancer presqu'en pleine rade de Boston. Je vous livrai combat à vous et à un gros vaisseau de

votre flottille que je coulai bas. Au moment où votre navire sombrait, d'un élan, dont je vous fais mon compliment, vous fîtes un saut qui vous permit d'aborder mon navire. Alors, vous fûtes notre hôte, c'est-à-dire que je me trouvai dans l'impossibilité de vous provoquer. Avouez, monsieur, que voilà ce qui s'appelle ne pas avoir de veine.

D'Iberville se tut pour quelques instants. Gering demeura impassible. Il avait de suite compris où d'Iberville voulait en venir, mais il était prêt à tout événement.

—Ensuite ? dit-il. Votre réquisitoire commence à être un peu long, Monsieur. Est-ce que ça tire à la fin ?

—Oui, Monsieur, répliqua d'Iberville. Finalement, vous m'avez fait l'honneur de venir me trouver dans mon propre pays. Au cours d'une bataille, vous avez tué mon frère.

En disant cela, d'Iberville se signa.

—Enfin, reprit-il d'un ton dur et incisif, vous avez été arrêté, non pas comme prisonnier de guerre, mais comme espion et traître. Vous avez été jeté en prison ; vous avez eu un procès et vous avez été condamné à mort. Il n'y avait plus que deux façons d'en finir avec vous : vous accrocher à la potence, ou bien vous laisser vous évader, pour vous reprendre et vous amener ici dans un but que vous avez déjà dû deviner.

—Vous avez choisi la meilleure façon, Monsieur, dit Gering.

—Convenez alors, Monsieur, répliqua d'Iberville, que je vous traite avec assez de considération.

Gering acquiesça de la main.

—Quelles sont vos armes ? dit-il.

D'Iberville déposa tranquillement plusieurs épées sur la table.

—Si je survis à ce duel, Monsieur, interrogea Gering, serai-je libre ?

—Monsieur, répondit d'Iberville, il ne sera pas nécessaire pour vous de prendre de la poudre d'escampette.

—Avant que nous croisions le fer, dit Gering, permettez-moi de vous exprimer mon profond regret de la mort de votre frère.

—Monsieur, répliqua d'Iberville avec lenteur, je compte vous faire éprouver des regrets plus cuisants encore. Maintenant, veuillez choisir votre épée.

CHAPITRE XXIII

AU BORD DU MALHEUR

Pendant ce temps-là, l'abbé et Jessica cheminaient en toute hâte vers le manoir. Ni l'un ni l'autre ne soufflait mot. Jessica était sous le coup d'un vague et sinistre pressentiment.

Des lumières scintillaient ça et là sur la grève de Beauport ; et ça et là aussi sur la rivière Saint-Charles on voyait s'agiter des flambeaux de pêcheurs.

Une fois, entre autres, Jessica jeta un regard derrière elle. Elle aperçut sur les hauteurs des feux qui lui éblouirent la vue ; elle ne demanda pas d'explications. Le prêtre cheminait à côté de la jeune femme, sans même la regarder du coin de l'œil.

Il finit cependant par se tourner vers elle, en lui disant :

—Madame, quoiqu'il puisse être arrivé, quoiqu'il arrive, je compte que vous serez brave.

—Monsieur l'abbé, dit Jessica, j'ai marché toute la distance depuis Boston jusqu'à Québec, pouvez-vous douter de moi ?

—Puissiez-vous, dit-il en poussant un profond soupir, réaliser l'espoir qui vous a soutenue jusqu'ici.

Peu après, tous deux entraient sous des massifs d'arbres, dans le jardin du manoir. Jessica n'était pas dans un état d'esprit pour remarquer la beauté du paysage, l'atmosphère embaumée, la nappe argentée du fleuve, l'harmonieux babil de la vague sur les cailloux de la rive.

Une fois à la porte du manoir, l'abbé appela quelqu'un à voix basse ; Perrot parut tout aussitôt. Jessica le reconnut. Poussant un léger cri de surprise, elle se précipita vers lui en lui mettant une main sur le bras. Elle semblait avoir complètement oublié qu'il était, lui aussi, l'ennemi de son mari. Toutes les facultés de son être étaient concentrées sur un point: son mari était en danger; coûte que coûte il fallait le sauver.

—Monsieur, dit-elle d'un ton fébrile, où est mon mari ? Vous le savez, dites-le moi.

Se dégageant doucement de la main qui s'appuyait sur son bras, Perrot, tout interloqué, se mit à regarder le prêtre d'un air interrogateur.

L'abbé garda le silence; il se contenta de promener ses regards distraitement sur les environs.

—Ne me direz-vous pas où se trouve mon mari ? Est-il dans cette maison ? reprit-elle en indiquant le manoir. Il est en danger, je le sais ; je veux aller le trouver.

Elle fit un mouvement du côté de la porte, mais Perrot se plaça devant elle.

—Madame, dit-il, vous ne pouvez entrer.

Juste à ce moment-là, la lune sortit de derrière un nuage ; ils se trouvèrent tous en pleine lumière.

Les yeux de Jessica brillaient d'un éclat étrange que Perrot lui-même ne put soutenir. Il se détourna.

Jessica était trop femme pour ne pas recourir à d'énergiques instances.

—Dites-moi, reprit-elle, à qui appartient cette maison ?

—Madame, répondit Perrot, elle appartient à Monsieur D'Iberville.

La jeune femme resta bouche béante, sous le coup d'une poignante émotion qu'elle essaya bravement de maîtriser. Le prêtre et le coureur de bois comprirent ; la sympathie chez eux prit le dessus.

—Ah ! maintenant, je vois, s'écria-t-elle, je comprends. Il s'agit d'un coup monté. On a laissé mon mari s'évader pour le surprendre et l'amener ici. Et il est seul, en pays ennemi. C'est une indigne lâcheté.

—Excusez-moi, Madame, rétorqua Perrot, nous ne sommes pas des lâches. Nous avons donné à votre mari une chance de se sauver la vie. Monsieur d'Iberville est l'honneur même ; vous le connaissez. Plus d'une fois, M. Gering s'est trouvé à sa merci ; il aurait pu le tuer, mais il l'a invariablement épargné.

—Parlez, dit-elle en frappant nerveusement le sol du pied et en joignant les deux mains d'un air suppliant. Parlez, je vous en conjure. Dites-moi tout. Que se

passe-t-il vraiment ? Pourquoi est-il ici ? N'avez-vous donc ni pitié, ni cœur ?

Se tournant du côté du prêtre :

—Vous, dit-elle, vous êtes un ministre de Dieu. Vous m'avez dit un jour que vous m'aideriez à ramener la paix entre Monsieur Gering et Monsieur d'Iberville, et cependant vous voilà épousant la cause de l'ennemi de mon mari.

—Madame, répondit l'abbé, croyez-m'en, vous vous trompez. J'ai fait tout ce que j'ai pu et je vous ai conduite ici.

— En effet, Monsieur l'abbé, balbutia-t-elle, j'oubliais. Veuillez me pardonner.

—C'est donc vous, dit-elle en se tournant du côté de Perrot, qui pouvez faire quelque chose. Vous fûtes un jour l'un de ceux qui me sauvèrent la vie. Pourquoi donc voulez-vous faire mon malheur aujourd'hui ? Alors que j'étais dans le plus grand péril, je fus sauvée par vous et Monsieur d'Iberville. Aujourd'hui que mon mari, pour moi, c'est tout, c'est le monde entier, voulez-vous donc en l'exposant à perdre la vie, briser à jamais la mienne !

Soudain, une idée, comme un éclair, lui traversa le cerveau. Son regard s'alluma ; elle avança une main tremblante vers Perrot et le toucha au bras.

—Un jour, Monsieur, dit-elle, je vous donnai quelque chose que je portais habituellement sur moi. Ce

quelque chose, ce petit souvenir de jeune fille reconnaissante, l'avez-vous encore ?

Perrot tira tout aussitôt de son pourpoint le petit médaillon qu'elle lui avait donné, et se mit à l'agiter machinalement.

—Alors, reprit-elle, vous y avez donc attaché quelque prix, vous l'estimez donc encore quelque chose, et, cependant, lorsque mon mari est prisonnier, se trouve exposé Dieu sait à quel danger, vous refusez de me conduire à lui. Ce n'est pas une faveur que j'implore, Monsieur, c'est un droit que je réclame. Je viens ici de la part du comte de Frontenac ; c'est lui-même qui m'a envoyée à ce bon prêtre que voilà. Si mon mari était à ce moment-ci à la citadelle, je serais certes admise auprès de lui ; mais il est ici avec l'homme qui, vous le savez, me déclara un jour qu'il m'aimait. On a la cruauté de le garder comme prisonnier, je demande que l'on me conduise auprès de lui.

Elle ne suppliait plus ; ses appréhensions semblaient s'être évanouies ; elle paraissait maintenant dominer et son anxiété et sa douleur.

Le prêtre engagea d'un signe Perrot à consentir ; il allait même prendre la parole, lorsque Perrot se rapprocha de la jeune femme et lui dit :

—Madame, la porte est fermée à clef ; je crois qu'ils sont seuls ; je ne puis vous faire entrer, mais vous allez venir avec moi. Vous avez de la voix ; vous pouvez vous faire entendre. Suivez-moi.

Et tous trois disparurent dans le sombre corridor.

CHAPITRE XXIV

ÉPÉES AU FOURREAU

Que s'était-il passé entre d'Iberville et Gering ?

La chambre où ils se trouvaient était grande ; l'ameublement en était simple, mais confortable.

Une fois l'épée au poing, ils se toisèrent l'un et l'autre avec le plus grand calme. D'Iberville se prit à sourire ; la scène lui rappelait cette soirée, quelques années auparavant, où à la lueur d'un ancien fanal hollandais, lui et Gering, tous deux sabreurs d'une habileté extraordinaire, même à cette époque-là, s'étaient rués l'un sur l'autre. Ils s'étaient joliment entretenu la main depuis ce temps-là.

Des deux, d'Iberville était le plus grand ; Gering avait plus d'embonpoint ; chez d'Iberville, l'œil était fixe, calculateur et pénétrant ; Gering avait le regard vif, et d'une extrême mobilité ; d'Iberville avait la main large, pleine et souple ; celle de Gering était petite, mais ferme.

Ils dégainèrent et tombèrent en garde. Ce fut d'abord une série de passes prudentes ; ils s'étudièrent l'un et

l'autre, chacun d'eux tenant tout naturellement à savoir ce que son adversaire pouvait faire dans ce duel à mort.

Chez le duelliste de profession, on rencontre, chose étrange, ce qu'on pourrait appeler un sixième sens, subtile combinaison de la vue, du toucher et d'une sorte d'instinct devinateur.

Ils avaient à peine fait une demi-douzaine de passes qu'ils comprirent l'un et l'autre qu'ils étaient maîtres dans l'art de tirer l'épée, art bien tombé aujourd'hui, pour la bonne raison que l'on préfère épiloguer sur les armes au lieu d'en faire.

Toutefois, l'avantage resta du côté de d'Iberville. Ce n'était pas qu'il eût plus de science que Gering. D'ailleurs, eût-ce été le cas, Gering pouvait lui opposer une plus grande fermeté de nerfs. Mais d'Iberville avait la faculté de deviner son adversaire et calculait ses coups avec la précision d'un maître d'armes.

Dès le début, d'Iberville ne fit que se tenir sur la défensive. Connaissant le caractère un peu emporté de Gering, il voulut tout simplement l'agacer, l'irriter, le mettre hors des gonds, tactique fréquente chez tous les bons tireurs. Gering attaqua en opérant un dégagement de quarte en tierce et rencontra de suite vive parade et riposte ; il s'y attendait. Il chercha à provoquer une attaque de la part de d'Iberville. N'y réussissant pas, il se mit à frapper d'estoc et de taille avec plus d'emportement que de mesure. C'était encore une fois ce que d'Iberville voulait. A ce moment là, celui-ci

eut la chance de se fendre d'un bon coup. Fatigué, Gering commença à se négliger et, comme il méditait une botte savante, il se laissa à découvert une partie du bras droit. Il paya tout aussitôt cette négligence ; car d'Iberville lui infligea un fort coup de pointe. La leçon lui servit. Quand, à nouveau, ils croisèrent leurs épées, d'Iberville, soit hasard, soit maladresse, se laissa toucher à l'épaule gauche dans un dégagement de tierce en quarte opéré par Gering.

On dit que la vue du sang grise les combattants sur le champ de bataille. Voilà précisément ce qui leur arriva à tous deux. Pendant une minute ou deux, il n'y eut de part et d'autre aucune passe sérieuse, mais ils s'échauffèrent au point que d'Iberville voyant Gering faiblir un peu, par suite du sang qu'il perdait, se mit soudain à ferrailler avec tant d'impétuosité que Gering ne put faire autre chose que parer, sans songer à riposter, les bottes multipliées que d'Iberville lui poussait.

Gering commença à rompre et se sentit peu à peu acculé au mur. Tout en parant les coups, il commit l'imprudence de regarder de côté pour s'assurer de la distance qui le séparait du mur. D'Iberville allait en profiter pour lui porter un coup fatal, lorsqu'une voix de femme se fit entendre dans le passage.

Ce fut comme un coup de foudre. Les deux adversaires reculèrent et, une fois de plus, Gering dut au hasard d'échapper à une mort certaine.

Chose étrange, ce fut d'Iberville qui, le premier, reconnut la voix.

Quel ne fut pas son dépit de voir qu'il s'était arrêté juste au moment où il allait allonger à Gering un coup d'épée mortel. Pendant quelques instants, le ressentiment d'une vengeance longtemps nourrie et soudainement manquée lui monta du cœur à la gorge. Il avait déjà, en épargnant la vie de cet homme-là, sacrifié la chance d'avoir cette femme. Lui fallait-il donc, à chaque occasion, recommencer le même sacrifice ?

Il se mit furieusement à faire le moulinet avec son épée.

Ce fut alors que Gering reconnut la voix de Jessica.

—Ma femme ! murmura-t-il en pâlissant.

De nouveau, tous deux tombèrent en garde. Cette fois, Gering se montra aussi froid qu'il avait paru ardent, tout en ferraillant avec vigueur et acharnement. Ses nerfs semblaient être devenus d'acier.

Quant à d'Iberville, il éprouvait à ce moment la jouissance ironique du joueur qui lance une dernière carte avec la conviction qu'il va faire sauter la banque. Il tenait en réserve un grand coup pour la fin.

Les deux combattants ne pouvaient cependant prolonger bien longtemps la partie, lorsqu'il y avait là à côté d'eux une femme qui ne cessait de frapper à la porte et de faire les plus suppliants appels.

Un moment, Gering se trouva à serrer d'Iberville de très près, lorsque soudain celui-ci, opérant une feinte à l'italienne, se fendit de gauche en arrière et porta une botte qui, certes, eut embroché son adversaire ou qui

que ce soit au monde, si, au même instant, un nom articulé par une voix vibrante de femme, n'eût retenti à leurs oreilles, à travers l'huis fermé à clef.

Ce nom, c'était le sien, à lui, d'Iberville, Pierre ! Pierre ! avait-on crié. C'était la première fois de sa vie qu'il entendait cette voix l'appeler de cette façon. Il demeura interloqué, abasourdi, et son épée, au lieu d'aller traverser Gering de part en part, lui effleura seulement les côtes.

Céda-t-il à une impression superstitieuse, à une certaine disposition au fatalisme ? Toujours est-il qu'il se remit d'aplomb sur les deux pieds et jeta son épée sur la table.

Il alla à la porte, en fit sauter le verrou et l'ouvrit toute grande sur Jessica qui, pâle, tremblante, les traits bouleversés, entra dans la chambre.

D'Iberville devint de suite tout courtoisie. Il eut été impossible de deviner dans sa contenance qu'il sortait justement d'un duel à mort. Au moment où sa femme entra, Gering alla déposer son épée sur la table. D'Iberville ferma la porte, et tous trois se mirent à se regarder les uns les autres sans dire mot.

Jessica n'alla pas se jeter au cou de son mari ; la situation était trop pénible, trop dramatique pour se prêter aux démonstrations d'affection. Sous les dehors de parfaite courtoisie de d'Iberville, Jessica lut tout le drame, mais elle avait l'énergie de se contrôler même dans les situations les plus tendues. Elle savait ce

qu'elle avait à faire dans les circonstances. Au moment critique où elle avait appelé d'Iberville par son petit nom, elle s'était déjà tracé un plan d'action. Elle avait deviné juste que c'était cela même qui sauverait son mari ; car elle n'ignorait pas que des deux, le plus fort tireur était d'Iberville.

Repoussant doucement son mari qui se disposait à lui faire l'accueil le plus affectueux, elle lui dit tout simplement :—Je suis contente, George, de vous retrouver.

Ce fut tout. Lui aussi avait bien entendu le cri de " Pierre ! Pierre ! " et il se sentait maintenant profondément humilié de voir que c'était à cela qu'il devait d'être encore en vie. Il avait fort bien compris pourquoi l'épée de d'Iberville ne l'avait pas percé d'outre en outre.

Jessica ne pouvait pas éprouver le même sentiment d'humiliation, car il lui semblait qu'elle avait droit de demander à d'Iberville pour son mari, ce que nulle autre femme au monde ne pouvait lui demander.

Sur l'invitation de d'Iberville, tous trois s'assirent. D'Iberville avait fait semblant de ne pas voir deux mains qui avaient été tendues vers lui. On eut dit qu'il y avait chez tous comme une entente tacite de ne pas parler du duel ; personne n'en avait encore soufflé mot. Pour Jessica, c'était comme si l'affaire n'avait jamais eu lieu. Quant aux deux adversaires, ils s'étaient renfermés dans un mutisme absolu ; leurs épées toutes maculées de sang étaient toujours sur la table.

D'Iberville alla chercher des vivres, du vin et des fruits qu'il installa sur une sorte de guéridon et pria Jessica de vouloir bien faire honneur à ce goûter improvisé.

La jeune femme accepta l'invitation ; elle avait son idée.

D'Iberville lui versa alors un verre de vin en lui disant :

—Si je vous eusses attendue, Madame, vous eussiez été mieux traitée.

—Vous avez plusieurs façons de recevoir, Monsieur, dit-elle en jetant un coup d'œil sur les épées ; mais j'aime mieux celle-ci.

—Je suis heureux, Madame, qu'elle vous soit agréable, répliqua d'Iberville.

—Je ne veux pas prétendre, dit-elle, que mon arrivée vous soit agréable ou qu'elle soit bien vue.

—Madame, s'empressa-t-il de dire en la saluant de son verre, permettez-moi de vous réitérer l'assurance qu'elle l'est. Je me rappelle encore la première fois que nous nous sommes rencontrés.

Sa réplique fut instantanée.

—Monsieur, dit-elle, vous vîntes alors comme ambassadeur de paix auprès du gouverneur de New-York. A mon tour, je viens, moi, aujourd'hui auprès de vous comme ambassadrice de paix.

—Oui, en effet, repartit d'Iberville, je me rappelle. Vous me demandâtes alors quel avait été mon plus

grand, mon plus fameux exploit. Vous avez toujours eu l'humeur gaie et piquante, Madame.

—Monsieur, dit-elle avec vivacité, permettez-moi de répondre pour vous aujourd'hui à cette question. La plus grande, la plus noble action que vous ayiez jamais commise, a été de rendre à une femme son bonheur.

—Vraiment, dit d'Iberville, est-ce que j'ai fait cela ?

—Dans votre cœur, oui, je le crois, répondit-elle. Il y a quelques instants, la liberté et la vie de mon mari étaient à votre merci. Vous allez maintenant me rendre l'une et l'autre, n'est-ce pas ?

D'Iberville ne répondit pas de suite. Il se mit à jongler distraitement avec son verre, puis à le déguster avec une certaine satisfaction.

—Pardonnez-moi, Madame, dit-il enfin. Veuillez donc me dire comment vous avez été introduite ici.

Jessica lui raconta tout.

—C'est singulier, bien singulier, dit-il. Je n'ai jamais vu avant aujourd'hui Perrot rompre une consigne. Mais vous avez été éloquente, Madame, et Perrot savait très bien qu'en aucun cas vous seriez la bienvenue chez moi.

Il dit tout cela d'un ton qui fit tourner le sang de Gering. Celui-ci se leva à demi de sa chaise, mais un regard suppliant de sa femme le fit se rasseoir.

—Monsieur d'Iberville, dit-elle, voulez-vous me dire si vous allez remettre mon mari en liberté ?

—Madame, dit-il, il est entre les mains de l'Etat.

—Mais, Monsieur, rétorqua-t-elle, puisque sa vie était tout à l'heure entre les vôtres, comment donc ne pouvez-vous pas lui rendre la liberté ? Vous savez, d'ailleurs, que l'accusation portée contre lui est fausse, tout à fait fausse. Mon mari n'a jamais été et n'est pas un espion. Monsieur d'Iberville, vous et lui avez été jusqu'ici ennemis ; malgré cela, vous savez bien que M. Gering n'est pas capable d'un acte déshonorant.

—Madame, répliqua d'Iberville, *mes* accusations contre lui sont vraies et exactes.

—Je sais ce qu'elles sont, reprit-elle vivement, mais vraiment toute cette discussion, indigne de vous, est, d'un autre côté, fort gênante pour moi. Monsieur d'Iberville, vous savez que je dis la vérité.

—Il y a quelques instants, dit-il, vous m'avez appelé Pierre. Voulez-vous encore me donner ce nom-là ?

D'Iberville parlait tranquillement en appuyant sur chaque mot, avec un sourire courtois, et avec l'air le plus dégagé du monde. Mais, sous tout cela, se dissimulait une maligne satisfaction. En effet, cette femme pour laquelle il s'était battu, qui lui avait échappé, il la retrouvait là, pour la première fois depuis, devant lui, en présence de son mari, implorant grâce et liberté pour celui-ci. Pourquoi donc l'avait-elle appelé Pierre ? Elle était donc convaincue qu'elle toucherait de la sorte le côté vraiment sensible de son cœur. Si tel était le cas, alors il n'avait plus qu'à se tenir sur la réserve.

—Voulez-vous m'écouter ? fit-elle d'un ton à demi-voilé et affectueux ?

—Veuillez croire, Madame, que je suis on ne peut plus heureux de vous entendre parler, dit-il en l'enveloppant d'un regard plein de tendresse, tout comme quelques années auparavant.

Il ne rencontra que deux yeux baissés. Tout ce qui se passait à ce moment dans l'esprit de d'Iberville, se reproduisait exactement dans l'imagination de Jessica.

—Eh bien ! alors, écoutez-moi, dit-elle. Il y avait une fois une jeune fille, orpheline de mère ; il n'y avait guère de nature plus candide ni plus gaie sous le soleil. De petites camarades, elle en avait peu ; par contre, elle eut un jeune garçon qui partagea ses jeux, ses amusements ; ce fut là son bon ami. Les années s'écoulèrent. La jeune fille devenait femme ; le jeune homme était toujours resté son ami ; mais, entre temps, son amitié avait pris une nuance de plus. Un jour, un étranger se présenta à elle ; il était beau, brave et brillant ; c'était un jeune homme que vraiment toute femme pouvait aimer et tout homme admirer. La jeune fille se prit d'affection et d'admiration pour lui. Lui et l'ami de son enfance se querellèrent, se battirent en duel et la jeune fille les sépara. Ils étaient en train de se battre une deuxième fois, lorsqu'ils durent voler au secours de la jeune fille qui se trouva soudain aux prises avec un grand danger. Le jeune étranger sauva la jeune fille, et fut grièvement blessé en la sauvant. Celle-ci avait contracté du coup envers lui une dette sacrée, une dette comme seule une femme la comprend,

parce qu'une femme, une vraie femme, estime plus que sa propre vie une noble action.

Elle s'arrêta et toussa légèrement.

Les yeux de d'Iberville, tout absorbés qu'ils parussent être du côté de son verre, étaient cependant fascinés par la contenance de la jeune femme ; il était tout entier sous le charme de sa voix.

—Continuez, je vous en prie, lui dit-il.

—Tous trois se trouvèrent séparés, reprit-elle. La jeune fille n'oublia jamais l'étranger. Que serait-il arrivé s'il fût toujours resté près d'elle ? Qui peut dire, qui peut vraiment dire ce qui serait advenu ? Quelques années après, les deux jeunes gens se rencontrèrent de nouveau ; l'étranger devint l'agresseur, sans motif bien raisonnable.

—Pardonnez-moi, Madame, interrompit d'Iberville d'un ton sur lequel il n'y avait pas à se méprendre, c'était pour le plus sérieux des motifs.

Jessica fit semblant de ne pas comprendre.

—La jeune fille, continua-t-elle, croyant que ce que les siens attendaient d'elle, était ce qu'elle avait de mieux à faire, promit sa main en mariage. Juste à ce moment-là, l'étranger reparut. Elle ne put le voir qu'un instant, puis il disparut. Les années se passèrent. Derechef, les deux jeunes gens se rencontrèrent sur un champ de bataille. Ce n'étaient plus de jeunes garçons alors ; ils étaient devenus hommes. Une fois de plus, l'étranger resta vainqueur. La jeune fille épousa le

vaincu. Peut-être ne l'aimait-elle pas autant que celui-ci l'aimait, mais elle savait que l'autre amour, l'amour de l'étranger, était exposé à des difficultés insurmontables, et ne pouvait recevoir de sanction. Elle en arriva peu à peu à apprécier son mari ; elle en arriva même à l'aimer. Son amour fut peut-être allé à l'étranger, qui sait ? Mais le cœur d'une femme ne peut pas se prendre comme un vaisseau ou une forteresse. Croyez-moi, Monsieur, je vous dis là toute la vérité. D'autres années s'écoulèrent. La vie de son mari se trouva un jour à la merci de l'étranger. Ce fut au milieu de dangers de toute nature qu'elle entreprit un long voyage pour plaider sa cause auprès de celui-ci et lui sauver la vie. Monsieur, cette jeune femme ne plaide pas pour une cause indigne ; elle plaide pour un acte de justice, au nom de l'honneur et de la loyauté qui doivent exister entre ennemis, au nom de tout ce qu'il y peut avoir de plus noble chez un homme. Refuserez-vous de vous rendre à sa prière ?

Elle se tut.

Les yeux de Gering brillaient d'un éclat étrange. Après une déclaration si pleine de franchise, de chaleur et de sincérité, la haute nature de Jessica lui apparaissait pour la première fois comme dans une lumineuse auréole. Sur d'Iberville, qui décidément était de toutes façons supérieur à Gering, l'effet fut plus grand encore. Pendant quelques instants, il resta cloué sur son siège, les yeux fixés sur la jeune femme, comme bouleversé jusqu'au plus profond de son être.

Finalement, il se leva tranquillement, alla ouvrir la porte, appela Perrot et lui murmura quelques mots à l'oreille. Perrot eut un mouvement involontaire qui n'exprimait rien moins que la stupéfaction la plus complète, et partit en courant.

D'Iberville ferma alors la porte et revint prendre son siège. Ni lui ni Gering n'avaient encore songé à leurs blessures.

Toujours sans prononcer une parole, d'Iberville alla chercher un linge et l'étendit sur la table. Puis il se dirigea vers la fenêtre et, tout en regardant au dehors sur le fleuve par l'entre-bâillement des rideaux, se mit à panser la blessure qu'il avait à l'épaule.

Gering avait perdu beaucoup de sang, mais, tout affaibli qu'il fût, faisait bonne contenance.

D'Iberville resta là une bonne demi-heure sans se détourner, pendant que Jessica pansait les blessures de son mari.

A la fin, la porte de la chambre s'ouvrit et Perrot entra. D'Iberville ne parut pas d'abord s'apercevoir du retour de Perrot, et celui-ci alla le trouver.

—Tout est prêt, Monsieur, dit-il.

D'Iberville fit un léger signe de tête et s'approcha de la table où la jeune femme et son mari étaient assis. Perrot laissa la chambre. D'Iberville prit une épée et la plaça près de Gering, puis, du doigt, lui indiqua la porte.

—Vous êtes libre de partir, Monsieur, dit-il ; une

escorte vous conduira jusqu'à votre pays. Maintenant, partez, allez-vous-en, je vous en prie, et promptement encore.

Il avait peur de se repentir soudainement de sa décision. Il alla du côté de la porte, et la tint lui-même ouverte pour les laisser passer. Gering prit son sabre, retrouva sa ceinture et son fourreau, et se dirigea du côté de la porte, suivi de sa femme. Une fois sur le seuil, il s'arrêta comme s'il eût voulu dire quelque chose à d'Iberville ; il était maintenant disposé à faire la paix pour toujours. Mais le regard sévère et décidé de d'Iberville le cloua sur place, en lui indiquant de sortir. Poussant un profond soupir, il s'engagea dans le corridor.

A son tour, Jessica passa près de d'Iberville. Elle le regarda droit dans les yeux. D'Iberville chercha d'abord à se soustraire à ce regard, puis se décida à lever les yeux sur elle.

—Adieu ! soupira-t-elle faiblement, je me rappellerai toujours, toujours.....

—Adieu ! Madame, répondit-il d'un ton de profonde amertume. J'oublierai.....

Elle eut un geste de douloureuse protestation, et franchit la porte. Tout aussitôt, elle se retourna. Une séparation en pareils termes parut être au-dessus de ses forces. Elle lui tendit les deux mains.

—Monsieur ! ! !..... Pierre ! articula-t-elle d'une voix étouffée par l'émotion.

Il éleva l'épée à la hauteur de ses lèvres et en baisa respectueuseme

D'un mouvement instinctif, il saisit les deux mains tendues vers lui et les porta ardemment à ses lèvres.

—Je me rappellerai, Jessica, murmura-t-il sur un ton d'ineffable tendresse.

Jessica et Gering descendirent alors dans le couloir. La porte se referma et d'Iberville se retrouva seul. Il resta quelque temps les yeux comme rivés sur la porte fermée, puis, n'y pouvant plus tenir, se laissa choir sur une chaise ; sa tête et ses bras s'affaissèrent inertes sur la table.

Une heure après, lorsque le comte de Frontenac entra au manoir, il trouva d'Iberville dans cette position-là. Se sentant légèrement touché à l'épaule, d'Iberville se remit sur son séant. Le gouverneur ne lui dit pas un seul mot ; mais, le prenant par les deux épaules, il resta quelques instants à le contempler avec un air d'affectueuse sympathie.

D'Iberville reprit son épée qui était toujours restée sur la table, et, se tournant vers le gouverneur :

—Excellence, dit-il, un jour, vous me dîtes que j'aurais à choisir entre la femme et l'épée.

D'un mouvement grave et solennel, il éleva l'épée à la hauteur de ses lèvres et en baisa respectueusement la garde.

FIN.

Québec :—Imprimerie Frank Carrel—1898

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

PR 5122 .T74 1993

a39003 003198024b

U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 01 20 18 6